



« HONNETE ET CAPABLE »

L'image de la femme idéale dans les contributions de Zénaïde Fleuriot à *La Semaine des familles*

Tessa van Wijk
Master Letterkunde – Literair bedrijf,
Radboud Universiteit Nijmegen
Sous la direction de : dr. M.H.G. Smeets
Deuxième lectrice : dr. M.N. Koffeman
Date : 24-06-2023

Portrait de Zénaïde Fleuriot : « 19 décembre 1890 : mort de Zénaïde Fleuriot, romancière pour la jeunesse », *La France pittoresque*, 19 décembre 2022, <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article14329>.

Contenu

Samenvatting	4
Introduction	5
1. La presse au XIX ^e siècle	10
Le XIX ^e siècle : ère de développement médiatique	10
La presse féminine	14
La presse féminine et la sphère privée	14
Le contenu de la presse féminine	15
Stéréotypes dans la presse féminine	16
Les femmes-journalistes	18
La presse enfantine	19
Moralité et religion	20
La littérature et la lecture surveillées	21
L'Église dans la presse et le domaine littéraire.....	23
L'Église dans l'éducation.....	27
2. Zénaïde Fleuriot	30
Début de sa vie et de sa carrière	30
Rome, Paris et la Bretagne	31
Éducation des jeunes filles	32
Romans	33
Une romancière à succès	34
Position complexe de l'autrice	35
Activités journalistiques	37
Amitiés.....	38
Conclusion.....	39
3. <i>La Semaine des familles</i>	40
Prospectus : les objectifs de <i>La Semaine des familles</i>	41
Prospectus : les articles et thématiques dans <i>La Semaine des familles</i>	43
Publicités sur <i>La Semaine des familles</i>	46
<i>La Semaine des familles</i> sous la direction de Zénaïde Fleuriot.....	50
4. Analyse des articles de Zénaïde Fleuriot.....	56
La femme idéale	56
Une croyante ayant de bonnes valeurs morales	57
La femme comme être familial et instructrice des enfants	61
Exemples de bonnes femmes.....	67

Ce qu'une femme ne doit pas être	71
Comment devenir et créer de bonnes femmes.....	74
Éducation des filles	74
La bonne lecture.....	77
Conclusion.....	81
Remerciements	86
Bibliographie.....	87
Littérature	87
Sites web consultés	89
Numéros, prospectus, table des matières et articles journalistiques consultés.....	90
Contributions de Zénaïde Fleuriot à <i>La Semaine des familles</i> (1874-1879)	90
1874-1875	90
1875-1876	92
1876-1877	94
1877-1878	95
1878-1879	97

Samenvatting

De negentiende eeuw kenmerkt zich door vele technologische en culturele ontwikkelingen waaronder die van de massamedia. Zo hebben bijvoorbeeld tijdschriften en kranten voor vrouwen en kinderen veel succes. Deze tijdschriften en kranten reflecteren de ideeën die heersen in de negentiende-eeuwse maatschappij. Zoals het stereotiepe beeld van de vrouw, die bestemd is voor het huiselijk leven, en de rol die religie speelt in de opvoeding en het dagelijks leven. Een voorbeeld van een dergelijk tijdschrift dat zich richt op de familie, en meer in het bijzonder op de (jonge) vrouw, is *La Semaine des familles* (1858-1896). Gedurende een periode van vijf jaar staat Zénaïde Fleuriot aan het hoofd van dit tijdschrift. Fleuriot, een katholieke schrijfster, is vooral bekend vanwege haar romans voor kinderen en jonge vrouwen, maar ze had ook een succesvolle journalistieke carrière. In deze masterscriptie focus ik me op de artikelen die Fleuriot heeft geschreven voor *La Semaine des familles* in de periode dat zij directrice was. Hierbij concentreer ik me op de manier waarop Fleuriot de ideale vrouw beschrijft. Het onderzoek bevat vier hoofdstukken. In het eerste hoofdstuk kijk ik naar de pers en haar ontwikkelingen in de negentiende eeuw. Vervolgens schets ik in het tweede hoofdstuk het leven en de carrière van Zénaïde Fleuriot. In het derde hoofdstuk wordt gekeken naar het publiek, het doel en de inhoud van *La Semaine des familles* en in het vierde en laatste hoofdstuk analyseer ik de artikelen van Zénaïde Fleuriot. Op deze manier hoop ik een licht te kunnen werpen op de zogenoemde *presse d'éducation familiale* waarvan de nog niet eerder bestudeerde *La Semaine des familles* een voorbeeld is, evenals recht te doen aan de journalistieke carrière van Zénaïde Fleuriot waarover tot voor kort nauwelijks iets bekend was.

Introduction

Le XIX^e siècle est une période avec beaucoup de développements dans le domaine journalistique.¹ L'évolution rapide de la presse mène à la naissance d'une presse pour des « publics ciblés² », comme les femmes et les enfants.³ La presse destinée aux femmes et aux enfants est aussi appelée « la presse d'éducation familiale⁴ ». Les femmes, qui ont généralement des difficultés à faire carrière dans le domaine journalistique, trouvent de nouvelles possibilités dans la presse destinée à la famille.⁵ Une des femmes qui réussit à s'y approprier une position est Zénaïde Fleuriot. Née le 28 octobre 1829 à Saint-Brieuc dans une famille catholique⁶, elle est surtout connue pour avoir écrit des romans destinés à la jeunesse. Fleuriot a composé plus de quatre-vingts romans pendant sa vie⁷ et elle a gagné plusieurs prix littéraires, comme le prix Montyon de l'Académie française.⁸ Bien que Fleuriot soit une écrivaine à succès au XIX^e siècle, sa carrière a été peu étudiée, surtout quand il s'agit de sa carrière journalistique.⁹

En effet, il n'y a à notre connaissance pas de recherches sur les activités journalistiques de l'autrice, ce qui est assez surprenant étant donné qu'elle a travaillé pour plusieurs revues et journaux, comme *Le Journal des Demoiselles*, *La Mode illustrée* et *Le Journal de la jeunesse*.¹⁰ Fleuriot a même été la directrice de *La Semaine des familles* pendant plusieurs années.¹¹ C'est pour cette raison que nous nous proposons d'étudier la partie oubliée

¹ Calderone, Amélie, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », *Les Voix du lecteur dans la presse française du XIX^e siècle*, dir. Valérie Stiénon & Élina Absalyamova, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2018, p.1, consultable sur <https://shs.hal.science/halshs-01695618>.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Caspard, Pierre, *La presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 1 A-C, Paris, Éditions du CNRS, 1981, p. 10.

⁵ Thérenty, Marie-Ève, « Le “plafond de verre” des femmes journalistes du XIX^e siècle », *Féminin / masculin dans la presse du XIX^e siècle*, dir. Christine Planté & Marie-Ève Thérenty, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022, p. 337-349 ; Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, Paris, Éditions divergences, 2022, p. 30-35, 108-112.

⁶ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) », *Gallica*, s.d., <https://gallica.bnf.fr/blog/20082019/zenaïde-fleuriot-1829-1890?mode=desktop>, consulté le 1 février 2023

⁷ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 62.

⁸ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) » ; Reid, Martine, « Dedans et dehors », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 74.

⁹ Une des quelques études sur Fleuriot est celle de Gilles Béhotéguy qui se concentre sur les romans de Fleuriot. Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », *La Littérature en bas-bleus, Tome II, Romancières en France de 1848 à 1870*, dir. Andrea del Lungo et Brigitte Louichon, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 167-184.

¹⁰ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ».

¹¹ *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874 – *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 20 mars 1879.

de la carrière de Zénaïde Fleuriot en nous concentrant sur *La Semaine des familles* pendant les années que Fleuriot est sa directrice. La revue d'obédience catholique est fondée en 1858 par Alfred Nettement¹², le dernier numéro date du 28 mars 1896¹³. Pourtant, malgré son existence de presque quarante ans, il n'existe pas de recherche sur cette revue et les informations disponibles concernant *La Semaine des familles* sont très rares.

Dans notre mémoire, nous voudrions répondre à la question suivante : comment Zénaïde Fleuriot décrit-elle la femme idéale dans ses contributions à *La Semaine des familles* ? Pour faciliter notre recherche, nous avons formulé quatre sous-questions : quelles sont les caractéristiques récurrentes que donne Fleuriot de la femme idéale ? Quels exemples Fleuriot donne-t-elle des femmes idéales ? Comment peut-on devenir une femme idéale ? Que faut-il faire et que faut-il surtout ne pas faire ? Nous nous attendons à ce que l'image de la femme idéale telle qu'elle est propagée par Fleuriot dans ses contributions à *La Semaine des familles* soit conforme à l'idéal formulé par l'Église et la société de l'époque.

Pour répondre à notre question centrale, nous devrions d'abord cartographier et esquisser certains acteurs et institutions mal, peu ou pas connus dans le champ littéraire du XIX^e siècle. Pour ce faire, nous aurons recours à une discipline considérée par certains comme peu scientifique : l'histoire littéraire. Alain Vaillant définit l'histoire littéraire comme « une histoire de la communication littéraire¹⁴ ». L'histoire littéraire vise à proposer

une histoire qui prenne en compte les évolutions du *faire* littéraire ainsi que l'émergence de nouveaux styles d'écriture, des genres : bref, tout ce qui dans la littérature fait *valeur*, à condition de s'entendre sur ces deux mots, *littérature* et *valeur*.¹⁵

Selon la discipline de l'histoire littéraire, la littérature est en effet connectée à beaucoup d'autres acteurs et institutions. Toute œuvre littéraire et tout auteur font partie du système littéraire que Vaillant décrit ainsi : « le système sociohistorique englobant l'ensemble des acteurs, des instances et des processus contribuant à l'histoire littéraire¹⁶ ». Autrement dit, en étudiant la littérature (une œuvre littéraire ou un autre composant de la littérature), il faut considérer tout le système littéraire (ainsi que les autres systèmes) et tous les composants du

¹² Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2006, p. 472, 675 ; Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 104-105.

¹³ *La Semaine des familles*, dir. Victor Lecoffre, n° 52, 28 mars 1896.

¹⁴ Vaillant, Alain, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 17.

¹⁵ *Ibid.*, p. 14.

¹⁶ *Ibid.*, p. 229.

système, ou comme l'explique Vaillant : « l'œuvre elle-même doit être étudiée en fonction du système littéraire global et des autres systèmes non-littéraires¹⁷ ». C'est pourquoi il souligne l'importance d'étudier systématiquement la littérature :

il n'est pas d'histoire de la littérature ou de la culture sans une approche systémique des faits sociaux ; dans le cas de la littérature, cette approche implique que tous les phénomènes touchant à la fois aux réalités esthétiques elles-mêmes (le corpus des œuvres, les modalités d'écriture, les genres, etc.), aux acteurs de la vie littéraire (écrivains, critiques, commentateurs, mécènes, etc.) et aux données périphériques (évolution du public, nature des modes de diffusion et de publication, structures d'enseignement, etc.) doivent être pensés dans le cadre d'un système complexe de relations mutuelles¹⁸

Suivant la logique de cette discipline, il ne faut pas étudier une œuvre littéraire en soi, mais en relation avec le système qui l'entoure. Il est important de considérer par exemple le genre dans lequel l'œuvre s'inscrit et aussi le public de l'œuvre. De plus, Vaillant écrit que, comme « ces phénomènes systémiques s'inscrivent dans une histoire générale de la communication littéraire¹⁹ », on a également besoin d'une « analyse précise et factuelle des formes de sociabilité (salons, réseaux, groupes restreints) et des modalités concrètes de cette communication (l'éloquence, le manuscrit privé, le livre, le journal, etc.)²⁰ ». Cette approche nous permet de mieux comprendre le monde dont une œuvre et un écrivain font partie et ce qui les influence. Il est par exemple nécessaire d'étudier les cercles sociaux dans lequel un auteur se meut et le médium qu'il utilise (livre ou journal par exemple).

Christophe Charle explique que l'approche de l'histoire littéraire tient aussi compte du contexte dans lequel une œuvre a été écrite : « l'approche historique [de la littérature] met l'accent sur l'espace des contraintes, des concurrences, des interdits²¹ ». En utilisant l'approche de l'histoire littéraire, nous pourrions découvrir par exemple quelles sont les possibilités pour l'auteur au moment qu'il (a) écrit son œuvre. Il y a en effet plusieurs éléments qui sont déterminants pour les possibilités de l'écrivain, comme « la structuration de l'espace des goûts et des dégoûts par les systèmes de formation, la critique et les circuits du

¹⁷ *Ibid.*, p. 212.

¹⁸ *Ibid.*, p. 17.

¹⁹ *Ibid.*, p. 17.

²⁰ *Ibid.*, p. 17.

²¹ Charle, Christophe. « Méthodes historiques et méthodes littéraires, pour un usage croisé », *Romantisme*, vol. 143, n° 1, 2009, p. 17.

livre, sans oublier les institutions de police de la littérature (censure, autocensure, édition, mais surtout critique et insuccès)²² »

Pourtant, l'histoire littéraire a aussi ses défauts. Jean-Marie Seillan explique que certains auteurs et œuvres sont effacés de l'histoire. Les ouvrages sont oubliés, même s'ils ont été beaucoup lus à l'époque. On se concentre généralement sur les œuvres innovatrices et pas sur celles qui s'inscrivent dans les normes et les attentes de leur époque.²³ La carrière journalistique de Zénaïde Fleuriot semble également être victime de cette tendance de l'histoire littéraire et c'est pourquoi, nous utiliserons dans notre mémoire l'approche historique de la littérature pour rectifier cet oubli.

Nous décrirons d'abord la presse au XIX^e siècle. Nous nous concentrons en particulier sur la presse d'éducation familiale. Nous regarderons les caractéristiques de cette presse, les idées qui y sont présentes, ainsi que les influences sur cette presse (comme celle de l'Église par exemple).

Ensuite, nous esquisserons la biographie de Zénaïde Fleuriot. Nous étudierons sa vie personnelle, sa carrière littéraire et journalistique, les différentes causes pour lesquelles elle s'engage (l'éducation par exemple) et les cercles sociaux dans lesquels Fleuriot se meut. Nous prêterons attention aux caractéristiques (que nous décrirons dans le premier chapitre) de la littérature et de la presse destinées à la jeunesse et à la famille, des auteurs dans ce domaine et des femmes-journalistes. Cette esquisse est nécessaire pour comprendre un peu mieux la vie de Zénaïde Fleuriot et pour savoir quels éléments sont centraux dans sa carrière.

Puis, nous étudierons *La Semaine des familles*. Comme il n'existe pas de recherches sur *La Semaine des familles* et que nous devons donc tâter un terrain inexploré, il faut savoir à quel type de revue on a affaire, quelles sont ses objectifs, son contenu et sa réception. Nous nous appuyerons sur les informations qui seront fournies dans le premier chapitre et nous serons donc attentive aux sujets et thématiques relatifs à la presse d'éducation familiale et nous étudierons si et comment ils reviennent dans *La Semaine des familles*.

Finalement, nous analyserons les articles de Zénaïde Fleuriot publiés dans *La Semaine des familles* dans la période pendant laquelle elle a été la directrice de la revue. Nous nous concentrerons sur la description de l'image de la femme (idéale). De nouveau, les informations du premier chapitre seront utiles. Nous nous baserons dans notre analyse en effet sur les représentations des femmes et des filles récurrentes dans la presse destinée à la famille.

²² *Ibid.*

²³ Seillan, Jean-Marie, *Le Roman idéaliste dans le second xix^e siècle. Littérature ou « bouillon de veau » ?*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 7-10.

De cette façon, nous espérons pouvoir donner une idée de la presse d'éducation familiale et des idées qui y sont propagées, ainsi que de cartographier un pan de la carrière journalistique de Zénaïde Fleuriot inconnue jusqu'ici.

1. La presse au XIX^e siècle

Le XIX^e siècle : ère de développement médiatique

Le XIX^e siècle est une période « d'un développement médiatique nouveau²⁴ ». Pendant les nombreux régimes différents, la presse connaît beaucoup de changements ; ses caractéristiques évoluent d'une période à l'autre. Esquissons rapidement, en guise de début, l'évolution de la presse au XIX^e siècle et ses spécificités par régime : de la monarchie de Juillet, en passant par le Second Empire, jusqu'à la Troisième République.

En 1836, le premier journal à un prix d'abonnement assez accessible est créé par Émile de Girardin. Un abonnement annuel à *La Presse* coûte 40 francs, ce qui est la moitié des prix normaux des journaux à l'époque. Pour attirer un grand public, Girardin publie en parties le roman *La Vieille fille* d'Honoré de Balzac. Les autres journaux sous la monarchie de Juillet vont aussi donner une place importante aux écrivains et aux romans-feuilletons pour garantir leur succès.²⁵

Tout au long du siècle, le journal est un lieu de rencontre des hommes et femmes de lettres. Le domaine journalistique est en contact avec le domaine littéraire. Ceci est par exemple visible dans le rôle que joue la fiction dans les journaux. De plus, beaucoup d'hommes de lettres, comme Honoré de Balzac, Victor Hugo ou Alphonse de Lamartine, travaillent également dans le domaine journalistique, soit en faisant partie d'une rédaction d'un périodique, soit en fondant eux-mêmes des journaux ou des revues. Selon Marie-Ève Thérenty, ces hommes de lettres contribuent de deux manières différentes aux journaux.²⁶ Ils y « prépublient²⁷ » leurs ouvrages fictionnels et ils écrivent des « articles dispersés, commandés par le moment politique ou par la parution même du périodique en cas de contrat, sans qu'un destin éditorial soit *a priori* envisagé pour ces textes²⁸ ». Ces articles sont ensuite regroupés et rédigés pour la publication dans le journal.²⁹

Au XIX^e siècle, les régimes différents ont également créé des règlements pour et apporté des opportunités diverses à la presse. Pendant la Deuxième République, par exemple,

²⁴ Calderone, Amélie, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », *Les Voix du lecteur dans la presse française du XIX^e siècle*, dir. Valérie Stiénon & Élina Absalyamova, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2018, p.1, consultable sur <https://shs.hal.science/halshs-01695618>.

²⁵ Thérenty, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 27, 29.

²⁶ *Ibid.*, p. 12-17.

²⁷ *Ibid.*, p. 16.

²⁸ *Ibid.*, p. 17.

²⁹ *Ibid.*, p. 16-17.

la presse jouira d'une plus grande liberté. Le timbre et le cautionnement disparaissent et toute la législation devient moins restrictive.³⁰ Le timbre concerne « un impôt dû par tout exemplaire d'un journal [...] dès sa sortie des presses, donc avant sa mise en vente.³¹ » Selon Vincent Robert, comme il faut un à un timbrer chacun des exemplaires d'un journal, la publication des journaux prend plus de temps.³² Le cautionnement signifie la somme « que les éditeurs d'un périodique qui entendait traiter de politique devaient verser à l'État³³ ». Il existe pour « s'assurer que les dits éditeurs étaient solvables, et que les amendes seraient payées si la justice venait à les condamner pour infraction aux lois.³⁴ » À son instauration en 1819, la somme correspond à 10.000 francs, mais les montants augmentent et baissent durant le XIX^e siècle suivant la politique du régime actuel.³⁵

La nouvelle liberté de la presse pendant la Deuxième République mène à la création de beaucoup de journaux, mais elle est graduellement limitée de nouveau. De nouvelles règles restrictives sont instaurées. Par exemple, le cautionnement revient en 1848 et le timbre est réinstauré en 1850. De plus, avec l'établissement de l'amendement Riancey, le timbre coûte un centime plus cher pour les journaux contenant des feuilletons.³⁶ Selon Thérénty, les journaux publient dès lors des « narrations semi-fictionnelles (romans personnels maquillés en Mémoires, récits de voyage fictifs, etc.) conçues pour tenter d'éviter de payer le timbre Riancey.³⁷ »

Avec la naissance du Second Empire arrivent encore plus de réglementations compliquées pour la presse. En 1852, l'autorisation préalable ainsi que la taxe postale sont réinstaurées, le timbre est augmenté et les comptes rendus sur des sujets divers (politiques), comme les séances du Sénat, ne sont plus autorisés. De plus, le gouvernement peut suspendre les journaux après seulement un avertissement. En 1852, les réglementations pour certains journaux deviennent moins strictes. Par conséquent, le timbre sur les feuilletons disparaît et les rédactions des journaux sur des sujets comme les lettres, les sciences, les arts et l'agriculture ne sont plus censés de payer le timbre.³⁸ Les diverses réglementations pour la presse sous le Second Empire ne limitent pas seulement les possibilités, mais elles mènent

³⁰ *Ibid.*, p. 30.

³¹ Robert, Vincent, « Lois, censure et liberté », *La Civilisation du journal : Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa et al, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 85.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 83.

³⁴ *Ibid.*, p. 83.

³⁵ *Ibid.*, p. 84.

³⁶ Thérénty, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, p. 30.

³⁷ *Ibid.*, p. 30-31.

³⁸ *Ibid.*, p. 31.

aussi aux innovations dans la presse. Thérenty explique que la fondation du *Petit Journal* en 1863 par exemple, un journal non-politique, signifie le début du quotidien pour la masse. Dans ce journal est publiée une chronique informative qui s'adresse à un large public. Grâce à ce nouveau public de masse, les tirages des journaux augmentent ainsi que le nombre de titres. La presse devient une entreprise industrielle et diverses « publications spécialisées³⁹ » sont nées.⁴⁰

À partir des années 1860, le Second Empire lâche les rênes, ce qui se reflète entre autres dans les règlements pour la presse. En 1868, le timbre devient moins cher et l'autorisation préalable disparaît. La censure moins stricte de la presse mène à un succès pour des quotidiens d'opposition et au développement du journalisme. Un « mouvement de retour vers la source, de course à l'information⁴¹ » s'effectue et prend de l'ampleur avec le début de la guerre franco-prussienne. De plus, *Le Matin*, « le grand quotidien d'information⁴² », pour la masse est né. Pourtant, la presse ne devient complètement libre qu'en 1881 et elle continue à se développer au XX^e siècle.⁴³

La presse au XIX^e siècle connaît donc une importante évolution qui a mené à la naissance des organes destinés à un lectorat spécifique :

L'accélération de l'expansion de la presse à partir des années 1830 se manifeste, entre autres, par la création d'organes spécialisés, s'adressant à des publics ciblés et jusque-là peu, voire pas considérés. De nouveaux lectorats émergent. Tel est typiquement le cas des femmes, de ce que les contemporains nomment « le peuple », ou encore des enfants.⁴⁴

Dans ce chapitre, nous allons nous concentrer sur cette presse pour des « publics ciblés » et en particulier sur « la presse d'éducation familiale⁴⁵ », pour reprendre l'appellation de Pierre Caspard. La presse d'éducation familiale s'adresse à un public spécifique, la famille, mais on peut le diviser en deux sous-groupes. Premièrement, il existe des revues qui sont destinées

³⁹ Martin, M., *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 16 cité dans Thérenty, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, p. 33.

⁴⁰ Thérenty, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, p. 32-34.

⁴¹ *Ibid.*, p. 37.

⁴² *Ibid.*, p. 38.

⁴³ *Ibid.*, p. 36-38.

⁴⁴ Calderone, Amélie, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », p. 1.

⁴⁵ Caspard, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 1 A-C, Paris, Éditions du CNRS, 1981, p. 10.

aux enfants, à la jeunesse. Ces revues-ci visent à instruire ou à éduquer leur lectorat.⁴⁶

Deuxièmement, il y a des revues qui ont comme public les parents⁴⁷, ou plutôt

celui d'entre eux dont la nature et la société semblent s'accorder pour faire l'éducateur par excellence : la mère, ou celle qui le deviendra : la jeune fille. [...] la femme se trouve être le destinataire d'innombrables revues qui prétendent la former aux vertus de l'économie domestique, de la médecine familiale ou de l'hygiène, tout en lui désignant les valeurs qu'elle aura la charge de transmettre à ses enfants : la mère est, par nature, éducatrice et institutrice.⁴⁸

Celles-ci s'adressent donc surtout à la femme et aux filles pour les instruire sur la manière dont elles doivent enseigner et éduquer leurs (futurs) enfants. Pourtant, Caspard explique aussi qu'un développement a lieu dans cette partie de la presse de l'éducation familiale qui s'adresse aux femmes :

Mais, là encore, une évolution se dessine avec le tournant du siècle : la presse d'éducation familiale, sans vraiment disparaître, tend à se dédoubler : une partie des revues qui la composent se rapproche de cette presse « féminine » qui, pour sa part, s'était depuis longtemps consacrée, de façon presque exclusive, à la mode, à la décoration ou à la littérature de pur divertissement, tandis qu'une autre partie se spécialise dans l'apprentissage de l'hygiène et de l'économie domestique ou ménagère.⁴⁹

La presse d'éducation familiale se compose donc de deux composants. D'une part, il y a la presse qui s'adresse aux enfants (nous utiliserons le terme « presse enfantine » pour ce composant) et d'autre part, il existe une presse qui s'adresse aux femmes et aux jeunes filles (nous la désignerons par « presse féminine »). Nous discuterons cette presse d'éducation familiale en abordant d'abord la presse féminine et ensuite la presse enfantine. Nous avons choisi cet ordre, parce que, comme Francis Marcoin l'explique, certaines revues destinées aux enfants (comme le *Journal des enfans*), sont basées sur le modèle des journaux de modes destinées aux femmes.⁵⁰ Après avoir discuté la presse d'éducation familiale, nous regarderons de plus près le rôle de l'Église dans cette presse ainsi que son rôle dans l'éducation.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 10-11.

⁵⁰ Marcoin, François (sic.), « La presse enfantine », *La Civilisation du journal : Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa et. al, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 567.

La presse féminine

Comme toute la presse, la presse féminine évolue aussi pendant le XIX^e siècle. Ce développement est entre autres lié à la différence au niveau des publics visés pendant la première et deuxième moitié du XIX^e siècle. Au début du siècle, la presse féminine s'adresse aux femmes de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. Il s'agit d'une presse « pour les dames ».⁵¹ Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, un autre type de presse féminine émerge : la presse « pour les femmes ».⁵² Cette presse ne s'adresse plus à une élite, mais aux femmes des différentes classes sociales. Son but est d'instruire et d'amuser les femmes de toutes les couches sociales. Les revues « pour les femmes » visent un lectorat féminin divers et sont souvent accompagnées d'un sous-titre comme « journal de famille ». Elles s'adressent à un public plus large que les revues « pour les dames » et ceci est reflété dans le prix, qui est moins élevé.⁵³ Dans les journaux « pour les femmes », on retrouve plus rarement le terme « dame » et une vraie distinction est créée entre les journaux s'adressant aux « dames » et les revues s'adressant aux « femmes ».⁵⁴ Avec ce changement du public de la presse féminine, un changement dans le contenu a lieu. La presse féminine devient plus diverse au cours du XIX^e siècle.⁵⁵

La presse féminine et la sphère privée

Malgré l'existence d'une presse fructueuse pour les femmes au XIX^e siècle, on ne semble pas penser que les femmes lisent souvent des journaux. Dans l'art par exemple, les femmes ne sont guère représentées en lisant des journaux.⁵⁶ Cette idée a à voir avec le fait que la sphère publique, dont la presse fait partie, n'est pas ouverte aux femmes au XIX^e siècle. Elle est avant tout le domaine des hommes :

La redéfinition des rapports de genre dans le dernier tiers du XVIII^e siècle puis au cours de la Révolution et du XIX^e siècle impose une partition des rôles qui tend à exclure les femmes d'un

⁵¹ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 523.

⁵² *Ibid.*, p. 528.

⁵³ *Ibid.*, p. 528-529.

⁵⁴ Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, Paris, Armand Colin, 1966, p. 20.

⁵⁵ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 530.

⁵⁶ Planté, Christine & Thérenty, Marie-Ève, « Introduction », *Féminin / masculin dans la presse du XIX^e siècle*, dir. Christine Planté & Marie-Ève Thérenty, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022, p. 16.

espace public qu'on voudrait désormais réservé aux hommes et dont la presse a été un facteur majeur de constitution.⁵⁷

Le contenu de la presse destinée aux femmes est différent du contenu de la presse destinée aux hommes. Selon Christine Planté et Marie-Ève Thérienty, il s'agit d'« une sexuation du journal⁵⁸ ». Les journaux du XIX^e siècle, comme la société du XIX^e siècle, reflètent deux sphères : la sphère publique réservée aux hommes et la sphère privée où sont enfermées les femmes. Dans cette division, les rubriques politiques sont destinées aux hommes et les rubriques discutant la vie intime et familiale sont destinées aux femmes. Pourtant, comme la lecture du journal a lieu à la maison, il est bien possible que les femmes lisent plus que les rubriques destinées aux femmes. La lecture dans la sphère privée signifie que personne ne peut contrôler ce qui est lu par les femmes.⁵⁹

Cependant, selon Planté et Thérienty, les femmes au XIX^e siècle sont confinées à la sphère privée par la presse. Tout au long du siècle, la presse (généraliste et féminine) met l'accent sur la vie domestique comme lieu d'épanouissement pour la femme. Heureusement, la presse évolue aussi pendant le XIX^e siècle. Au début du siècle, la femme n'a pas de place dans la presse, mais au cours du siècle la femme y gagne de plus en plus de terrain. On commence à écrire sur les activités de la femme en dehors de la maison. Par conséquent, la femme est moins limitée au foyer.⁶⁰

Le contenu de la presse féminine

La presse féminine a un contenu spécifique qui indique clairement le public visé et les idées de l'époque sur les femmes et leur position dans la société. Par exemple, les rubriques de mode occupent une place importante dans les revues féminines. On y donne des conseils sur la façon dont la femme doit se présenter et s'habiller. La presse « pour les dames » de la première moitié du XIX^e siècle se compose surtout de rubriques sur l'habit et la toilette, de comptes rendus sur les spectacles qui ont eu lieu et de fiction. Les revues de la seconde moitié du siècle traitent aussi des thèmes comme la littérature, la musique, le théâtre, les arts et la médecine. De plus, de nouvelles rubriques émergent pendant la deuxième moitié du siècle, comme par exemple « l'économie domestique », une rubrique sur l'hygiène et la rubrique

⁵⁷ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 18.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 18-19.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 25.

« correspondance », où la rédaction de la revue répond aux lettres (fictives) de ses lectrices.⁶¹ Un exemple d'une revue féminine avec de telles rubriques est le *Journal des demoiselles* où sont publiés de la fiction et des articles sur l'hygiène et l'économie domestique.⁶²

Un autre élément important dans les revues féminines est la littérature. Y sont publiés poèmes, nouvelles, récits de voyage et romans sous forme de feuilleton.⁶³ À partir des années 1870, la presse féminine devient encore plus florissante et de plus en plus de revues sont publiées et vendues.⁶⁴ Le succès de la presse féminine est entre autres dû à la publication des romans dans les revues. Le roman connaît une grande popularité dans les revues du XIX^e siècle.⁶⁵ Évelyne Sullerot constate par exemple que *Le Petit Écho de la Mode* doit son succès à une innovation, à savoir « l'insertion d'un roman supplément, en feuille détachée et paginée comme les livres, qu'on pouvait donc soi-même relier à la fin de l'année⁶⁶ ». Ces romans-feuilletons sont utilisés par les revues pour fidéliser les lectrices.⁶⁷ Ils sont aussi influencés par les idées de l'époque sur la femme et par la religion. La fiction n'a pas seulement pour but de divertir, elle doit aussi être utile : « la fiction doit servir la morale et relayer le modèle féminin prescrit⁶⁸ ». Comme la publication des romans dans les revues pour les femmes contribue largement à leur succès, il n'est pas surprenant que les rédacteurs des revues féminines demandent aux écrivains célèbres d'écrire dans leur revue.⁶⁹ Des grands noms comme Victor Hugo et Honoré de Balzac figurent dans des revues pour les femmes.⁷⁰

Stéréotypes dans la presse féminine

Dans la presse féminine, on retrouve aussi maintes représentations stéréotypiques des femmes de l'époque. Par exemple, on ne parle pas (ou presque pas) de la sexualité et de la politique. On se concentre sur le mariage et la maternité comme l'avenir des filles. Celles-ci doivent suivre les règles de comportement de l'époque et garder la « virginité physique [...] et [...] morale⁷¹ ». ⁷² La vie de la femme est dédiée à plaire aux autres personnes, elle doit suivre une

⁶¹ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 526-535.

⁶² Caspard, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 2 D-J, Paris, Éditions du CNRS, 1984, p. 577-578.

⁶³ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 527.

⁶⁴ Sullerot, Évelyne, *La presse féminine*, p. 32-33.

⁶⁵ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 532-533.

⁶⁶ Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, p. 33.

⁶⁷ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 529.

⁶⁸ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 37.

⁶⁹ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 532.

⁷⁰ Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, p. 29.

⁷¹ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 536.

⁷² *Ibid.*, p. 535-536.

moralité stricte et chrétienne et assurer que la lecture de ses filles, ainsi que sa propre lecture, témoignent de bonnes valeurs.⁷³ Les femmes et les filles qui ne répondent pas aux idées de l'époque propagées dans la presse féminine seraient malheureuses : « Ce message, le malheur et l'isolement de celles qui ne remplissent pas la fonction maternelle, maritale, domestique attendue, se lit partout dans la presse féminine et dans la littérature⁷⁴ ». Dans le foyer, « microcosme de la société⁷⁵ », la femme est censée garantir le bonheur et la paix domestique. Cette paix domestique mène à la paix sociale ; la femme qui travaille, menace cette paix. Alors, la femme doit rester à la maison et le rôle des revues dans ce microcosme est d'instruire les femmes sur la façon dont il faut tenir la maison. La femme, à son tour, joue le rôle de pédagogue pour ses filles qu'elle doit éduquer et instruire sur leurs devoirs comme épouse et mère au foyer.⁷⁶

Ces idées stéréotypiques dans la presse sur la position de la femme sont aussi discutées par Barbara Bohac à partir de la revue *La Dernière Mode*. Cette revue illustrée est en entier composée par Stéphane Mallarmé qui utilise plusieurs pseudonymes féminins.⁷⁷ Trois stéréotypes de la femme dans la presse sont discutés qui correspondent à cet idéal d'une femme douce au foyer. Le premier stéréotype que discute Bohac est la femme comme « objet de beauté⁷⁸ ». La femme existe pour plaire à l'homme et une manière de plaire à l'homme est d'être belle. L'existence de la femme est complètement liée à sa beauté ; c'est comme si elle n'avait pas d'autre raison d'être. Le deuxième stéréotype de la femme dans la presse féminine est la femme comme « maîtresse de maison⁷⁹ ». La vie de la femme a lieu dans la maison dont elle se charge. Le troisième stéréotype est celui de la femme comme « créature futile⁸⁰ ». L'homme s'occupe des questions importantes et la femme des questions frivoles et insignifiantes.⁸¹ Donc, les stéréotypes propagés ici montrent de nouveau que la presse et la société sont sexuées et qu'elles laissent peu de place pour la femme et lui accordent peu d'importance.

⁷³ *Ibid.*, p. 538.

⁷⁴ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 39.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 85.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 85-87, 97-98.

⁷⁷ Bohac, Barbara, « La représentation de la femme dans *La Dernière Mode* de Stéphane Mallarmé », *Féminin / masculin dans la presse du XIX^e siècle*, dir. Christine Planté & Marie-Ève Thérénty, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022, p. 117.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 118.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 120.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 121.

⁸¹ *Ibid.*, p. 118-122.

Les femmes-journalistes

Le contenu de la presse destinée aux femmes n'est pas le seul élément qui témoigne d'une sexuation. Les possibilités pour les femmes-journalistes sont aussi limitées. Marie-Ève Thérénty explique que pendant la majeure partie du XIX^e siècle, les femmes ne peuvent publier que dans des périodiques approuvés qui ne discutent ni la politique ni l'économie sociale. C'est dire que les femmes ne collaborent pas aux mêmes journaux que les hommes.⁸² De plus, seulement un tiers des journalistes dans la presse féminine est de sexe féminin.⁸³ Thérénty constate également que les quelques femmes qui travaillent pour des journaux quotidiens, ont des difficultés à écrire des articles « sérieux » et dans des rubriques bien cotées comme la politique et l'éditorial :

Il faut noter l'extrême difficulté qu'elles ont à accéder au « haut-de-page » du journal pour des articles politiques et l'impossibilité absolue pour elle d'atteindre l'éditorial, objet des aspirations de chaque journaliste désireux de « passer de la deuxième à la première page, escalader les colonnes du journal et (s)e hisser aux sommets » jusqu'au « premier-Paris », cette « lourde et longue dissertation sur la politique intérieure ou extérieure de la France », en haut de la première colonne de gauche.⁸⁴

Il est donc très difficile pour les femmes-journalistes de l'époque d'accéder aux rubriques « masculiniste[s]⁸⁵ ». L'accès des femmes à des rubriques politiques est aussi rendu difficile par la censure et la presse au XIX^e siècle elle-même. Ainsi, les journaux doivent payer un cautionnement pour d'éventuelles amendes futures. Les revues spécialisées, comme celles pour les femmes, ne sont pas censées de le payer. Et puisqu'elles en sont dispensées, elles ne peuvent pas traiter des sujets comme la politique.⁸⁶ La politique des femmes se trouve dans le foyer et donc les revues féminines se concentrent sur un domaine dans lequel les femmes ont de l'autorité : la religion.⁸⁷ Dans ce domaine, les femmes peuvent s'approprier un peu de pouvoir comme « gardiennes de la morale religieuse⁸⁸ ». Nous y reviendrons plus loin.

⁸² Thérénty, Marie-Ève, « Le “plafond de verre” des femmes journalistes du XIX^e siècle », p. 337.

⁸³ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », *La Civilisation du journal : Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa et. al, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 530.

⁸⁴ Thérénty, Marie-Ève, « Le “plafond de verre” des femmes journalistes du XIX^e siècle », p. 337.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 18.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 30-35.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 31.

L'idée de la femme au foyer limite les possibilités de la femme de faire carrière dans la presse. La femme a sa place dans la vie intérieure et l'homme dans la vie extérieure.⁸⁹ La presse, bien évidemment, fait partie de la vie extérieure. Si la femme parvient à créer une carrière journalistique, elle est restreinte à des rubriques « féminines » comme celles qui concernent « la maison, la mode, l'intimité et la mondanité⁹⁰ », « les rubriques politiques, diplomatiques, rationnelles (premier-Paris, article de fond, critique, reportage, etc.) sont réservées aux hommes⁹¹ ». D'autres exemples des rubriques ouvertes aux femmes sont le roman et la chronique parisienne.⁹² Les femmes doivent toujours tenir compte des attentes de la société, aussi dans le journalisme. Tout article que la femme-journaliste écrit, doit s'inscrire dans les idées de l'époque sur la lecture et l'écriture appropriées aux femmes :

Il leur [les femmes-journalistes] faut certes les rendre compatibles avec les exigences du temps qui sont imposées aux femmes. La critique littéraire se doit alors de conseiller des lectures morales, la rubrique de la flâneuse doit se borner aux espaces citadins accessibles aux femmes qui veulent conserver leurs étiquettes de « femmes comme il faut ».⁹³

Les possibilités pour les femmes-journalistes sont déterminées par les idées de la société : « On a contraint leurs initiatives journalistiques à des discours apolitiques, et dévié leurs ambitions politiques vers la morale religieuse.⁹⁴ » Donc, pour les femmes-journalistes, comme pour les lectrices, les possibilités dans la presse sont restreintes. Les femmes-journalistes sont enfermées dans les rubriques « féminines », tout comme les lectrices qui sont limitées à lire ces mêmes rubriques.

La presse infantine

La presse infantine, autre branche de la presse d'éducation familiale, se développe aussi pendant le XIX^e siècle. Nous avons vu que certains journaux destinés aux enfants sont basés sur les journaux destinés aux femmes. De plus, la presse infantine au XIX^e est surtout destinée aux filles et non pas aux garçons. Pour cette raison, *Polichinel, journal des jeunes garçons* est créé en 1864 pour atteindre un public des jeunes garçons auquel la presse infantine déjà

⁸⁹ Thérénty, Marie-Ève, « Le “plafond de verre” des femmes journalistes du XIX^e siècle », p. 339.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 339.

⁹¹ *Ibid.*, p. 339.

⁹² *Ibid.*, p. 349.

⁹³ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 108.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 112.

existante ne s'adresse pas.⁹⁵ Pourtant, cette presse destinée aux filles et aux jeunes femmes est très réussie. *Le journal des jeunes personnes* par exemple atteint un nombre de 6000 abonnées après six mois.⁹⁶

Les journaux pour les enfants sont longtemps écrits par un seul auteur visant à éduquer ses jeunes lecteurs. Pendant la Restauration, il existe une quinzaine de revues pour des enfants.⁹⁷ Le coût des abonnements est encore élevé car les revues s'adressent surtout « aux enfants des classes supérieures qui veulent imiter leurs parents⁹⁸ ». En 1832, la presse enfantine salue la parution d'une nouvelle revue meilleur marché et donc plus accessible : le *Journal des enfan[t]s* qui coûte 6 francs pour 32 pages (au lieu des 22 francs pour 208 pages du *Bon Génie*). Ce journal connaîtra un grand succès.⁹⁹ Les revues pour les enfants utilisent plusieurs stratégies pour faire florès. Ainsi, certaines revues publient chaque année un volume relié. Les noms des personnes qui collaborent aux revues pour les enfants sont aussi importants. Les rédactions utilisent les signatures des écrivains célèbres collaborant à leur revue, comme celles de Mme de Stolz, Thérèse Karr ou Zénaïde Fleuriot, pour promouvoir la revue.¹⁰⁰

Moralité et religion

La religion et la moralité jouent un rôle important dans la presse enfantine. Les journaux « confessionnels » comme Marcoin les appelle, « respectent les règles de la plus parfaite honnêteté, en tâchant de concilier morale et agrément.¹⁰¹ » Donc, tout comme la presse féminine, les revues confessionnelles propagent une morale stricte.¹⁰² Martine Reid confirme l'idée de Marcoin que la littérature pour les enfants témoigne d'une moralité bien précise ; la littérature de jeunesse, qui connaît un grand succès au XIX^e siècle, vise à instruire les enfants et leur donner le bon exemple.¹⁰³

La famille joue aussi un rôle important dans cette presse (religieuse) pour les enfants. Selon Martine Reid, « nombre d'ouvrages prennent soin de rappeler, dès le titre, la nature de l'autorité familiale qui préside aux récits : ce sont les contes, récits, historiettes, anecdotes et

⁹⁵ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 346.

⁹⁶ Marcoin, François (sic.), « La presse enfantine », p. 567.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 565.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 565.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 565-566.

¹⁰⁰ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 304.

¹⁰¹ Marcoin, François (sic.), « La presse enfantine », p. 568.

¹⁰² *Ibid.*, p. 569.

¹⁰³ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 59.

fables des mères, des tantes et des grand-mères.¹⁰⁴ » Les filles qui lisent les publications sont guidées par des femmes qui assurent qu'elles ne se perdent pas religieusement ou moralement. Les ouvrages donnent l'exemple à suivre aux jeunes filles.¹⁰⁵

Reid constate que la presse pour les enfants émerge au début du XIX^e siècle avec la création du *Dimanche*. Ce périodique vise un public des enfants catholiques et est suivi par d'autres revues comme le *Journal des enfant[ts]* et le *Journal des demoiselles*.¹⁰⁶ Ces revues ont souvent les mêmes objectifs : « instruire, divertir, conseiller, donner le goût de la lecture tout en l'encadrant très soigneusement.¹⁰⁷ » Dès le Second Empire, les publications pour les enfants et les jeunes augmentent ; il s'agit presque d'un doublement.¹⁰⁸ L'édition catholique prospère aussi pendant cette période¹⁰⁹ et la presse catholique connaît un bon nombre de publications pour les enfants, comme *La Semaine de Suzette* et *La Semaine des enfants*.¹¹⁰ Nous reviendrons plus loin sur le rôle de la religion et de l'Église dans la presse enfantine.

Les contributrices de la presse enfantine (et catholique) se limitent souvent à écrire ce qui est attendu par le public et par l'éditeur. Les revues destinées aux petites filles mettent en avant le comportement genré. La vertu, la modestie et la discrétion nécessaires pour devenir une bonne épouse et mère sont discutées. Les filles qui se comportent selon les règles seront récompensées par l'amour.¹¹¹ Dans la presse enfantine, on peut clairement voir les idées de l'époque sur la position des femmes et des filles. La presse enfantine témoigne, comme la presse féminine et la presse généraliste, d'une sexualité de la presse qui restera présente dans les journaux pour les enfants tout au long du XIX^e siècle, et aussi pendant le XX^e siècle.¹¹²

La littérature et la lecture surveillées

Comme dans la presse féminine, les romans-feuilletons occupent une position centrale dans la presse pour les enfants. Essayons de mieux cerner, comme Marcoin l'a déjà fait dans son étude, cette presse enfantine. L'imitation joue un rôle important ; les enfants veulent faire comme les adultes, ils veulent lire des journaux et apprendre sur les actualités. La presse enfantine permet aux enfants d'apprendre sur le monde d'une façon légère, tout en restant

¹⁰⁴ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 61.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 61.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 63.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 64.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 60.

¹⁰⁹ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 472.

¹¹⁰ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 64.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² Marcoin, François (sic.), « La presse enfantine », p. 572.

marquée par la littérature avec la place importante que prennent les romans-feuilletons.¹¹³ Avant tout, la presse enfantine privilégie « le comique, la brièveté, l'image, la facilité¹¹⁴ ».

De plus, la lecture des revues par les enfants est une lecture qui a lieu dans la famille, sous le contrôle des gardiens. Amélie Calderone explique que les revues pour la jeunesse sont aussi lues par des adultes. Les adultes surveillent en effet la lecture de leurs enfants. En outre, lorsqu'il s'agit des revues pour les jeunes filles, la famille n'est pas seulement présente dans la lecture, mais aussi dans le contenu de la revue elle-même. Ainsi, le nombre des personnages est réduit et l'histoire est placée dans un simple cadre familial.¹¹⁵ Les récits peuvent être écrits sous la forme de dialogues pour enlever aux enfants toute autonomie qui leur restait : « le dialogue est un guide empêchant toute errance de la pensée, et toute autonomie.¹¹⁶ » Donc, les récits sous forme de dialogue sont une autre manière de contrôler la lecture de l'enfant. Nous avons vu dans la partie sur la presse féminine que les femmes peuvent lire les journaux dans la sphère privée et que personne ne peut vérifier si elles lisent seulement les parties destinées aux femmes et non pas les parties destinées aux hommes. Les enfants, en revanche, ne bénéficient pas d'une lecture privée : leurs parents surveillent la lecture.

Donc, la presse pour les enfants connaît un grand succès au XIX^e siècle. Elle est clairement une presse qui vise à instruire son lectorat. Tout comme la presse féminine, la presse enfantine propage une moralité stricte et elle est aussi une presse sexuée. La famille joue un rôle important dans la presse enfantine. Elle est présente dans la littérature publiée dans des revues destinées aux enfants et dans la lecture des revues pour les enfants à la maison. Les adultes lisent aussi les revues pour les enfants et ils surveillent la lecture des enfants. Les enfants quant à eux ont peu d'autonomie dans la presse enfantine. Vu l'importance de la moralité et le succès de la presse enfantine (et féminine), il n'est peut-être pas surprenant que la religion et l'Église jouent un rôle actif dans la presse d'éducation familiale.

¹¹³ *Ibid.*, p. 569-572.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 572.

¹¹⁵ Calderone, Amélie, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », p. 5, 13-14.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 15.

L'Église dans la presse et le domaine littéraire

Nous avons vu que la presse d'éducation familiale est très influencée par les idées chrétiennes. Ce qui n'est pas surprenant si on considère l'importance de l'Église dans la société du XIX^e siècle. L'Église exerce un contrôle important sur plusieurs facettes de la vie quotidienne, comme par exemple l'éducation.¹¹⁷ L'Église et le catholicisme sont très présents dans la presse d'éducation familiale et les catholiques y publient de nombreux bulletins religieux. Ils propagent dans la presse féminine des idées conservatrices sur la position de la femme qui est dans la famille, au foyer. Sous leur contrôle, la presse féminine fleurit et témoigne d'une moralité traditionnelle.¹¹⁸ La morale religieuse est partout dans cette presse. Les femmes ne peuvent s'exprimer que dans un nombre limité de domaines. Par conséquent, la presse féminine est orientée vers le domaine de la religion, la morale et la famille. C'est le seul domaine dans lequel on accorde une autorité aux femmes.¹¹⁹

La presse enfantine est elle aussi sous l'emprise de l'Église. Pendant le XIX^e siècle, l'Église surveille la littérature destinée aux enfants. Ainsi, la bibliothèque scolaire et ses catalogues ne sont pas seulement entre les mains du gouvernement, mais aussi entre celles du clergé. Pendant cette période, il y a même des journaux, comme *L'Ouvrier*, qui sont soutenus par le clergé et des familles chrétiennes.¹²⁰ L'Église s'approprie également une place dans la littérature enfantine à travers une association religieuse :

Grâce à des associations telles que « L'Œuvre des bons livres » fondée sous la Restauration et à un puissant réseau d'éditeurs catholiques à Paris et en Province [...] qui, dès les années 1830, ont créé des « Bibliothèques » spécialement destinées à l'enfance et à la jeunesse, l'Église va exercer un contrôle plus actif que jamais dans un secteur où son rôle d'éducatrice des « jeunes âmes » lui paraît déterminant.¹²¹

À travers l'Œuvre des bons livres, dont nous parlerons plus en détail dans un instant, l'Église peut contrôler la lecture et l'éducation des enfants. Son rôle dans ce domaine lui permet d'assurer que les « jeunes âmes » sont protégées. De plus, au début du Second Empire,

¹¹⁷ Rogers, Rebecca, « Revoir l'histoire de l'éducation sous l'angle du genre : nouvelles perspectives », *Genre & Éducation : Former, se former, être formée au féminin*, dir. Paul Pasteur et. al, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2009, §4, consultable sur <http://books.openedition.org/purh/1712>.

¹¹⁸ Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, Paris, Armand Colin, 1966, p. 34-37.

¹¹⁹ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 30-35.

¹²⁰ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 430-432.

¹²¹ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 59.

l'édition catholique prospère et des revues pour la jeunesse comme *La Semaine des familles* sont nées.¹²²

Au XIX^e siècle, l'Église fait de grands efforts pour influencer la lecture du peuple. Jean-Yves Mollier l'explique ainsi : « Rome s'est très tôt souciee d'opposer de "bonnes" lectures aux torrents de "mauvais" papiers qui prétendaient meubler les loisirs des fidèles.¹²³ » Selon Loïc Artiaga, on retrouve de plus en plus souvent la notion du « "mauvais" livre¹²⁴ » dans le discours catholique au XIX^e siècle. Plusieurs textes des catholiques et des membres du clergé, comme *Études critiques sur le feuilleton-roman* d'Alfred Nettement (1845-1846) et *Les Mauvais Livres, les romans* du Père Boone (1840), sont publiés dans lesquels on parle des dangers du roman.¹²⁵ De plus, les « lectures condamnables¹²⁶ » sont aussi discutées dans des sermons ou dans « des lettres communes [...] rédigées par tout ou partie de l'épiscopat national¹²⁷ ». Le roman est considéré comme un genre dangereux ; il a une influence négative sur son lectorat et il propage des mauvaises mœurs.¹²⁸

Alexandra Delattre parle aussi du combat de l'Église contre la « mauvaise » littérature et presse. Elle explique que « l'Église s'inquiète de la révolution médiatique en ce qu'elle touche les classes populaires.¹²⁹ » Les classes populaires ont maintenant aussi accès au roman et

Cet accès du peuple au livre incrimine le roman, ouvrage de divertissement dont la lecture alarme d'autant plus le monde catholique qu'elle est d'accès facile. Le roman, largement propagé par le roman-feuilleton et la littérature de colportage, est soupçonné de détourner les ouailles du droit chemin. Dans ce contexte va se créer une littérature de contre-offensive, le « bon roman » ou « roman honnête ».¹³⁰

Alors, le roman est dangereux parce qu'il éloigne le lecteur de la classe populaire de la bonne voie catholique. Pour l'Église et les catholiques, le roman, « production [...] du monde

¹²² Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 472.

¹²³ Mollier, Jean-Yves, « Préface », *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Loïc Artiaga, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007, p. 9.

¹²⁴ Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007, p. 21.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ *Ibid.*, p. 22.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 22.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 29.

¹²⁹ Delattre, Alexandra, « La pureté impossible. Le monde catholique face au roman honnête », *Romantisme*, vol. 165, n° 3, 2014, p. 22.

¹³⁰ *Ibid.*

laïc¹³¹ », est « le grand agent de corruption du siècle¹³² » et il faut donc que les catholiques y opposent un « bon » roman et une « bonne » littérature en général.¹³³ Pour ce faire, l'Église a besoin des institutions et d'associations qui combattent la « mauvaise » littérature et la « mauvaise » lecture.¹³⁴

Nous avons déjà évoqué l'existence des associations comme l'Œuvre des bons livres, qui permettent à l'Église de s'approprier du pouvoir dans le domaine de la littérature et de la presse.¹³⁵ Loïc Artiaga discute plus en détail le contrôle que l'Église et les catholiques exercent sur la littérature et la lecture. Il réfère entre autres à l'archiconfrérie l'Œuvre des bons livres. L'Œuvre est fondée en 1820 par l'archevêque de Bordeaux.¹³⁶ Artiaga explique la fonction de l'Œuvre des bons livres ainsi :

L'œuvre des bons livres apparaît comme participant à un mouvement large de reconquête des âmes, dans un diocèse qui est un foyer actif du catholicisme en France. Le rôle de l'œuvre des bons livres est de constituer un réseau de dépôts de livres catholiques.¹³⁷

Dans les centres de l'Œuvre, on offre des publications religieuses (moyennant paiement ou gratuitement) et on collectionne et met à l'écart des « mauvais » livres. Les personnes qui déposent des « mauvais » livres, obtiennent en retour des « bons » livres. Pour ce qui est de la sélection des publications offertes par l'association, la direction de l'Œuvre des bons livres examine les ouvrages proposés par le directeur et décide ensuite s'ils peuvent être inclus dans leur assortiment. L'association religieuse se développe rapidement au cours du siècle. Elle est composée de 300 dépôts en 1867.¹³⁸ Alors, l'Œuvre contribue à l'influence de l'Église sur les lecteurs et la lecture. Elle propose à ses lecteurs des « bons » livres catholiques et les protège de la « mauvaise » lecture. Les bibliothèques paroissiales aident l'Église et la religion catholique à « pénétrer les maisons¹³⁹ » à travers le prêt de livres.¹⁴⁰

Un autre exemple de la manière dont l'Église influence la littérature et la presse est la congrégation de l'Index. L'Index est aussi un moyen de protéger les bons catholiques contre

¹³¹ *Ibid.*

¹³² *Ibid.*

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 30.

¹³⁵ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 59.

¹³⁶ Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 70.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 71.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 71, 74, 78.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 103.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 103.

le roman considéré comme dangereux par le clergé. La congrégation existe depuis le XVI^e siècle, mais elle a toujours beaucoup de pouvoir au milieu du XIX^e siècle. Artiaga explique que la congrégation de l'Index vise à interdire les ouvrages qui ont une mauvaise influence sur l'âme des chrétiens.¹⁴¹ Mais comment procède-t-elle ? La congrégation travaille de manière suivante :

Au XIX^e siècle, l'Index est constitué par des cardinaux désignés par le pape, parmi lesquels on choisit le préfet de la congrégation, dont le maître du Sacré Palais est l'assistant perpétuel. Le travail pratique est placé sous la responsabilité du secrétaire, choisi parmi les dominicains ; il reçoit les dénonciations des livres qu'il confie pour examen à deux consultants, lors de séances préparatoires. Un rapporteur est ensuite « chargé d'apprécier l'ouvrage et [met] ses observations par écrit en indiquant où se trouvent les passages qui lui paraissent répréhensibles ».¹⁴²

La congrégation est donc entièrement composée de membres du clergé qui déterminent quels livres sont prohibés. La presse catholique joue aussi un rôle important dans le processus d'interdiction des livres par l'Index. Artiaga explique que les journaux catholiques français publient quels auteurs français ont été condamnés par la congrégation à Rome. De plus, la presse catholique peut exercer une influence l'interdiction de tel ou tel livre. Alors, à travers l'Index, l'Église est aussi présente dans la littérature et la presse. La presse catholique y remplit même une fonction cruciale.¹⁴³

Des associations et institutions comme l'Index et l'Œuvre des bons livres sont très importantes pour l'Église. Comme l'explique Artiaga, elles offrent une autre opportunité à l'Église d'exercer une influence sur la société :

La culture médiatique naissante est, en somme, au service du catholicisme, un moyen d'apostolat, au même titre que d'autres champs d'action conquis par l'Eglise à partir du second Empire – enseignement secondaire puis supérieur en 1875, institution du patronage ouvrier ou accompagnement des malades et des prisonniers.¹⁴⁴

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 33-34, 44.

¹⁴² *Ibid.*, p. 35.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 43-44.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 171.

Pour les catholiques, « il s'agit d'exercer une pression sur la chaîne du livre dans son ensemble, de l'éditeur au lecteur, en passant par l'auteur.¹⁴⁵ » Autrement dit, ils veulent complètement contrôler le domaine littéraire.

Pour conclure, l'influence catholique se trouve partout dans la littérature et la presse d'éducation familiale. Ainsi, les catholiques propagent dans la presse leurs idées conservatrices sur la position de la femme dans la société et sur la façon dont les femmes et les enfants doivent se comporter. Il y a même des institutions, comme l'enseignement et sa bibliothèque scolaire qui sont contrôlés par le clergé. De plus, l'Église exerce aussi son pouvoir sur la presse et la littérature à travers des associations comme l'Œuvre des bons livres et la congrégation de l'Index. Pourtant, cette influence de l'Église ne signifie pas seulement un contrôle de la presse, mais elle mène aussi à un plus grand succès pour la presse d'éducation familiale.

L'Église dans l'éducation

Au XIX^e siècle, l'Église n'est pas seulement présente dans la presse, mais aussi dans l'éducation.¹⁴⁶ Comme l'explique Rebecca Rogers, après la Révolution, la religion permet aux femmes d'avoir une certaine autorité et elle est très présente dans l'éducation des filles au XIX^e siècle. L'éducation des filles témoigne d'une grande influence des principes chrétiens. À l'époque, on se concentre sur l'importance des mœurs et il existe un lien important entre les femmes et la religion. Il y a un désir d'instruire les femmes sur la religion et ses principes. Pourtant, ce désir d'instruire ne s'étend pas vers l'instruction intellectuelle.¹⁴⁷

Après la Révolution, les écoles pour les jeunes filles sont surtout des écoles privées établies par des religieuses ou des femmes éduquées qui n'avaient plus de famille à cause de la Révolution. Ces écoles dans la période de 1800-1830 s'adressent surtout aux filles de la bourgeoisie et de l'élite. Le gouvernement s'occupe peu de l'éducation pour les filles.¹⁴⁸ Pendant cette période après la Révolution, la religion est omniprésente dans les institutions d'enseignement et dans les pensionnats religieux. Les filles sont instruites sur les sermons d'importants hommes d'Église, l'histoire religieuse, la géographie sacrée et on commence et termine les journées à l'école avec des prières.¹⁴⁹ Un autre aspect important de l'éducation des

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 167.

¹⁴⁶ Rogers, Rebecca, « Revoir l'histoire de l'éducation sous l'angle du genre : nouvelles perspectives », §4.

¹⁴⁷ Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, University Park, PA, The Pennsylvania State University Press, 2005, p. 27.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 45.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 63.

filles au XIX^e siècle est la focalisation sur la vie domestique. Comme l'explique Françoise Mayeur, la division stricte des sexes et leurs différentes responsabilités « rend nécessaire l'éducation domestique pour les filles¹⁵⁰ ». ¹⁵¹ Les filles et les garçons sont éduqués selon leurs responsabilités futures : « Les garçons ont pour destination la vie publique, les travaux des armes et des lois. Les filles sont élevées pour le foyer et la vie conjugale. ¹⁵² » C'est aussi pourquoi de nombreuses filles sont instruites à la maison par leur mère pendant la majorité du XIX^e siècle. ¹⁵³

Pourtant, le nombre d'institutions d'éducation pour les filles, laïques et religieuses, continue d'augmenter jusqu'en 1880. ¹⁵⁴ La loi Camille Sée, qui signifie la création d'un « national and public system of *collèges* and *lycées* for girls¹⁵⁵ », est instaurée en 1880. ¹⁵⁶

Aux années 1850, la loi Falloux, qui revendique que chaque village de 800 habitants ou plus doit avoir une école pour des filles, est adoptée. Selon Rogers, cette loi permet aux religieuses d'obtenir une position dominante dans l'éducation. Dans les années 1860, le Second Empire se libéralise et cette libéralisation apporte de débats politiques sur l'éducation des filles. Ainsi, Jules Ferry revendique l'importance de l'éducation féminine pour une bonne démocratie. ¹⁵⁷ En 1867, Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, crée des cours secondaires pour les filles qui ont pour but de former des femmes rationnelles et instruites pour améliorer la vie de famille. Ces cours ne sont pas religieux et suscitent donc une opposition cléricale qui sera une des raisons pour laquelle les cours Duruy n'auront pas de succès. Les catholiques s'opposeront plus tard aussi aux idées de Camille Sée. ¹⁵⁸ Ce n'est qu'en 1882 que l'enseignement primaire public devient laïque. ¹⁵⁹ Cependant, malgré les développements dans le domaine de l'éducation laïque, les filles des familles bourgeoises fréquentent encore souvent les pensionnats religieux. ¹⁶⁰ La religion continue donc de jouer un rôle important dans l'éducation des filles.

Autrement dit, l'éducation est, tout comme la presse (familiale), imprégnée de religion et d'idées de l'époque sur la position de la femme. Il y a des tentatives au XIX^e siècle de

¹⁵⁰ Mayeur, Françoise, « L'éducation des filles : le modèle laïque », *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIX^e siècle*, dir. Geneviève Fraisse & Michele Perrot, Paris, Perrin, 2002, p. 281.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Ibid.*, p. 283.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 284.

¹⁵⁴ Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, p. 79.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 205.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 205.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 201.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 202-208.

¹⁵⁹ Mayeur, Françoise, « L'éducation des filles : le modèle laïque », p. 288.

¹⁶⁰ Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, p. 221.

développer et de laïciser l'éducation, mais les familles continuent à valoriser une éducation religieuse pour leurs enfants.

2. Zénaïde Fleuriot

Début de sa vie et de sa carrière

Zénaïde Fleuriot est née le 28 octobre 1829 à Saint-Brieuc, en Bretagne. Elle grandit dans une famille légitimiste et catholique.¹⁶¹ Ses parents sont Marie-Anne Lagadec et Jean-Marie Fleuriot. Ce dernier a été soldat dans l'armée de Napoléon et a poursuivi ensuite une carrière comme avocat et homme de bien. Il est ami avec plusieurs nobles français, dont le baron Hyde de Neuville. Étant légitimiste, Jean-Marie Fleuriot ne soutient pas la monarchie de Juillet. Pendant cette période, il défend alors des accusés politiques qui ne peuvent pas trouver d'avocat. La position politique de Jean-Marie Fleuriot mènera à la perte des clients et Jean-Marie est « forcé d'hypothéquer ses biens¹⁶² », ce qui fait que la famille Fleuriot tombe dans la pauvreté. De plus, de ses seize enfants, onze meurent. Seulement Zénaïde, sa sœur Marie et ses frères Théodose, François et Jean-Marie-Rose survivent. Marie, la sœur de Zénaïde, de 20 ans son aînée, l'élève.¹⁶³

Fleuriot reçoit une éducation dans un couvent et quand elle a presque vingt ans, elle commence à travailler pour la famille d'Étienne Guilloton de Kerever en tant que préceptrice pour les trois filles. Fleuriot occupe cette position pendant plus de dix ans¹⁶⁴ et c'est lors de cette période qu'elle commence à écrire. En 1857, Fleuriot envoie *La Fontaine du moine rouge* à Lyon pour un concours et elle reçoit le premier prix. Elle signe d'abord ses travaux sous le pseudonyme Anna Edianez. En 1859 paraît son premier livre intitulé *Souvenirs d'une douairière* chez l'éditeur catholique Bray.¹⁶⁵ Après la publication de ce livre, Fleuriot décide de contacter un auteur connu pour lui demander son avis sur l'œuvre. L'auteur est Alfred Nettement, fondateur de *L'Opinion publique* et *La Semaine des familles*. Nettement, qui est positif sur les *Souvenirs* de Fleuriot, la laisse entrer dans les colonnes de *La Semaine des*

¹⁶¹ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) », *Gallica*, s.d., <https://gallica.bnf.fr/blog/20082019/zenaide-fleuriot-1829-1890?mode=desktop>, consulté le 1 février 2023

¹⁶² Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, Paris, Librairie Hachette et C^{le}, 1897, p. 58.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 1-58.

¹⁶⁴ Les sources étudiées ne s'accordent pas sur la période exacte pendant laquelle Fleuriot a travaillé pour la famille. Dans la biographie sur Fleuriot écrite par son neveu Francis Fleuriot-Kerinou, il est mentionné que Zénaïde travaille pour la famille de 1849 à 1860 et qu'après cette période elle reste chez la famille comme amie (Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 61-64). Sur le site web de Gallica, on parle d'une période de dix-sept ans (jusqu'en 1864) (Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ». Francis Marcoin écrit que Zénaïde travaille pour la famille de 1849 à 1858 (Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2006, p. 675).

¹⁶⁵ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) » ; Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2006, p. 675.

familles sous le pseudonyme d'Anne Ediane. Pendant cette période, Fleuriot se lie d'amitié avec la famille Nettement, ainsi qu'avec les familles des éditeurs Bray et Lecoffre.¹⁶⁶ De plus, Nettement, légitimiste et ultramontain, devient le « mentor littéraire¹⁶⁷ » de Fleuriot.¹⁶⁸ Quand elle est de passage à Paris, elle reste toujours chez la famille Lecoffre.¹⁶⁹

Rome, Paris et la Bretagne

À partir des années 1860, Fleuriot décide de se concentrer uniquement sur l'écriture et quitte sa poste de préceptrice chez la famille Guilloton de Kerever.¹⁷⁰ Elle reste amie avec la famille de Kerever et maintient une correspondance avec eux.¹⁷¹ En 1867, Mme de Kerever et sa fille Alix de Kerever, que Zénaïde adorait, meurent du choléra. À cause de la mort d'Alix, Zénaïde ne peut plus écrire et elle décide de partir pour Rome.¹⁷² Avant son départ, Fleuriot rend visite à la marquise de Blocqueville qui lui donne une lettre pour l'écrivaine la princesse de Sayn-Wittgenstein Berlebourg. Fleuriot rencontre la princesse de Sayn-Wittgenstein à Rome. Les deux femmes deviennent amies et auront une correspondance régulière pendant vingt ans jusqu'à la mort de la princesse. Fleuriot attache une grande importance à l'avis de la princesse de Sayn-Wittgenstein et lui demande souvent l'avis sur ses œuvres.¹⁷³ Elle écrit par exemple dans une lettre de 16 juin 1869 : « Vous avez peut-être reçu *Mon sillon*? je m'attends à quelque juste critique, et pourtant j'ai hâte d'apprendre votre avis sur ces pages.¹⁷⁴ »

En août 1867, toujours en deuil d'Alix, Fleuriot décide de faire une retraite dans le couvent du Purgatoire à Paris avec l'intention d'y entrer, mais elle n'y reste pas et retourne en Bretagne.¹⁷⁵ En 1868, Fleuriot déménage à Paris et en 1870 elle s'y installe dans un appartement dans la rue du Cherche-Midi. Fleuriot y restera jusqu'à sa mort en 1890. Elle ne part même pas de Paris pendant le siège.¹⁷⁶

¹⁶⁶ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 104-106.

¹⁶⁷ Guillaume, Isabelle, « Joséphine-Blanche Colomb. Les jeunes filles modèles acquièrent une profession », *La Littérature en bas-bleus, Tome III, Romancières en France de 1870 à 1914*, dir. Andrea del Lungo et Brigitte Louichon, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 119.

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 141.

¹⁷⁰ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ».

¹⁷¹ Plusieurs lettres aux membres de la famille de Kerever sont reprises dans la biographie écrite par Francis Fleuriot-Kerinou (Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*).

¹⁷² Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 178-191 ; Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ».

¹⁷³ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 176-263.

¹⁷⁴ Lettre de Zénaïde Fleuriot à la princesse de Sayn-Wittgenstein, le 16 juin 1869 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 263.

¹⁷⁵ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 196-207.

¹⁷⁶ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) » ; Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 383-384.

Pendant une visite à sa belle-sœur en 1872, Fleuriot découvre un village en Bretagne, Locmariaquer. La Bretagne sera une inspiration dans plusieurs de ses œuvres.¹⁷⁷ En 1873, elle fait construire une maison à Locmariaquer où elle séjourne chaque année jusqu'à sa mort. En 1890, elle meurt à Paris, mais, selon son souhait, elle est enterrée à Locmariaquer. Fleuriot est toujours restée célibataire.¹⁷⁸

Éducation des jeunes filles

Zénaïde Fleuriot s'est engagée aussi dans l'éducation des jeunes filles. En 1870, elle crée « un atelier pour jeunes filles méritantes¹⁷⁹ » et s'implique dans la création d'une École professionnelle catholique pour des jeunes filles ouvrières. Le révérend père Olivaint, que Zénaïde connaît bien, avait eu l'idée de créer l'École professionnelle catholique de la rue du Cherche-Midi.¹⁸⁰ Francis Fleuriot-Kerinou explique en plus de détails cette idée du père Olivaint :

il avait compris que le seul remède au mal était la création de nombreuses écoles catholiques d'apprentissage, où les jeunes filles, en continuant leurs études classiques, deviendraient d'habiles ouvrières.¹⁸¹

Cependant, comme le père Olivaint est arrêté et meurt pendant la Commune, la fondation de cette École professionnelle se fait attendre encore un peu. Pendant ce temps, Fleuriot commence déjà à donner des lectures à l'École professionnelle de la rue des Lions-Saint-Paul. Durant l'été 1871, avec le soutien de Fleuriot, de Marie Legentil, de Mme Lufare, qui est la femme du ministre de la Justice, et de la révérende mère Marie du Sacré-Cœur, l'École rue du Cherche-Midi est fondée. En tant que directrice générale, Fleuriot est très investie dans l'École professionnelle. Elle surveille par exemple les enfants pendant la récréation, elle donne des catéchismes, elle assiste aux réunions de dimanche des élèves et elle participe aux ventes de charité. Fleuriot écrit même au Pape Pie IX pour lui demander de bénir l'École.¹⁸²

¹⁷⁷ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) » ; Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », *La Littérature en bas-bleus, Tome II, Romancières en France de 1848 à 1870*, dir. Andrea del Lungo et Brigitte Louichon, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 175.

¹⁷⁸ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) » ; Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 384.

¹⁷⁹ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ».

¹⁸⁰ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 354.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 355.

¹⁸² *Ibid.*, p. 352-375.

Romans

Zénaïde Fleuriot a beaucoup écrit pendant sa vie : entre 1867 et 1890 elle publie au total 83 romans qui portent sur l'amour et le mariage. Selon Martine Reid, Fleuriot « est l'une des premières à avoir expressément conçu ses romans à l'intention des jeunes adolescentes¹⁸³ ». Dans les romans de Fleuriot, les personnages sont sympathiques, moraux et dévoués. Chaque bonne action est récompensée.¹⁸⁴

Selon Gilles Béhotéguy, Fleuriot a une production littéraire diverse. Elle écrit des nouvelles, des saynètes, des causeries, des « reportages » (pour *La Semaine des familles*) et des romans, mais elle est surtout connue pour sa littérature pour des jeunes filles.¹⁸⁵ Béhotéguy cite Laurence Chaffin, qui explique que Fleuriot est « un pilier de ce que l'on appelait l'Ecole des gouvernantes qui regroupait des femmes écrivains façonnées par la morale chrétienne et qui proposait une littérature inoffensive¹⁸⁶ ». La littérature de Fleuriot, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, est typique de la presse d'éducation familiale et s'inscrit dans un domaine religieux. La morale (religieuse) y est au cœur. Marcoin explique que Fleuriot est très similaire aux autres auteurs de l'édition catholique.¹⁸⁷ Fleuriot a la « même détestation du monde moderne, [la] même idéalisation des anciennes formes de vie sociale.¹⁸⁸ » Elle est d'avis que les bons écrivains sont ceux qui écrivent en défense de la religion catholique.¹⁸⁹

Selon Béhotéguy, l'écrivaine se concentre notamment sur les jeunes femmes : « Zénaïde Fleuriot relègue très rapidement les enfants au second plan de ses récits au profit de la jeune fille et/ou de la jeune femme qui va devenir son principal objet d'étude¹⁹⁰ ». Les jeunes femmes dans ses textes sont définies dans leurs rapports aux autres personnes, comme leurs parents et leurs maris.¹⁹¹ Alors, il n'est pas surprenant que la famille joue un rôle important dans les romans de Fleuriot. Les enfants sont doux et font tout pour la famille, la chose la plus importante dans leurs vies.¹⁹²

¹⁸³ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 62.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 62-63.

¹⁸⁵ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 167.

¹⁸⁶ Chaffin, Laurence, « Le Succès d'une femme auteur : le cas de Zénaïde Fleuriot », *Histoires littéraires*, n° 25, 2006, p. 76, cité dans Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 167.

¹⁸⁷ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 676-677.

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 169.

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 676.

Le but des textes de Fleuriot est de donner à ses jeunes lectrices « des modèles à imiter¹⁹³ ». Ainsi, elle s'inscrit dans le « genre [...] du roman d'apprentissage centré sur la formation d'un enfant ou d'un(e) adolescent(e).¹⁹⁴ » Ses romans contiennent souvent deux types de filles : « à la jeune fille belle, élégante mais frivole, s'oppose la jeune fille laide – ou en tout cas moins jolie – mais bonne et sage¹⁹⁵ ». Ce contraste entre les deux filles donne l'opportunité de réfléchir sur les devoirs de la femme. La leçon que les lectrices peuvent trouver dans les textes est la suivante : « à quoi bon tirer fierté de ce qui ne dure pas, il faut vieillir et se flétrir¹⁹⁶ ». La beauté ne dure pas, il faut se comporter comme une bonne chrétienne et remplir ses devoirs de femme. Les deux modèles à suivre que Fleuriot propose aux jeunes femmes ne sont pas surprenants si l'on suit cette logique. Premièrement, il y a les vieilles femmes sages qui sont des figures maternelles pour des jeunes filles. Deuxièmement, il y a le modèle encore supérieur : la dévote.¹⁹⁷ Donc, les romans de Fleuriot proposent clairement aux lectrices le modèle d'une femme chrétienne dévouée.

Une romancière à succès

Les romans de Fleuriot sont beaucoup lus à l'époque. Ils sont publiés chez plusieurs éditeurs (catholiques) comme Dentu, Bray, Lecoffre, Hachette et dans l'hebdomadaire catholique *La Semaine des familles*.¹⁹⁸ Selon Marcoin, Zénaïde Fleuriot a aussi une position importante chez Hachette, où sont publiés 45 de ses 83 romans. Après la mort de la Comtesse de Ségur, elle y obtient même la position d'écrivaine principale.¹⁹⁹ Fleuriot, conformément aux habitudes de l'époque, est payée forfaitairement par Hachette.²⁰⁰ Les livres de Fleuriot sont souvent réédités. En 1873, l'Académie française récompense l'autrice en lui attribuant le prix Montyon pour le livre *Aigle et colombe*, qui est l'ouvrage « le plus utile aux mœurs » de l'année.²⁰¹ Fleuriot écrit à son amie la princesse de Sayn-Wittgenstein qu'elle est heureuse d'avoir remporté le prix, ce qui a mené à un doublement de la vente du livre. La raison pour

¹⁹³ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 169.

¹⁹⁴ Guillaume, Isabelle, « Joséphine-Blanche Colomb. Les jeunes filles modèles acquièrent une profession », p. 121.

¹⁹⁵ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 169.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 170.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 169-171.

¹⁹⁸ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 675-676.

¹⁹⁹ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 676 ; Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) », *Gallica*, s.d., <https://gallica.bnf.fr/blog/20082019/zenaide-fleuriot-1829-1890?mode=desktop>, consulté le 1 février 2023.

²⁰⁰ Guillaume, Isabelle, « Joséphine-Blanche Colomb. Les jeunes filles modèles acquièrent une profession », p. 116-117.

²⁰¹ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) » ; Reid, Martine, « Dedans et dehors », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 74.

laquelle elle est contente n'a pas à voir avec sa « propre réputation²⁰² », mais avec le fait que le prix aide à la faire reconnaître en tant qu'écrivaine catholique.²⁰³ En 1872, après la publication de *Notre capitale Rome*, Zénaïde Fleuriot est honorée de la bénédiction apostolique du Pape Pie IX pour son œuvre.²⁰⁴

Dans la biographie de Fleuriot écrite par son neveu Francis Fleuriot-Kerinou, on peut retrouver plusieurs lettres dans lesquelles le succès littéraire et les chiffres de ventes des livres de Fleuriot sont discutés. Elles font donc également preuve du succès de Zénaïde à la fin du XIX^e siècle. Ainsi, Fleuriot-Kerinou a inclus dans sa biographie un petit mot du premier éditeur de Zénaïde, Bray. Dans le message qui date du 21 août 1861, donc du début de la carrière de Fleuriot, Bray écrit que *La Vie en famille* est déjà presque épuisée et qu'il faudrait publier une seconde édition.²⁰⁵ De plus, Fleuriot-Kerinou a repris plusieurs lettres de Zénaïde elle-même à la princesse de Sayn-Wittgenstein dans lesquelles Zénaïde parle des chiffres de vente de ses livres. Si l'on doit se fier à ces chiffres, Fleuriot connaît un grand succès qui ne cesse de croître. Dans une lettre datant du 3 avril 1869, Fleuriot écrit que la première édition d'*Alix*, comprenant 2.000 exemplaires, a été vendue en seulement quatre mois.²⁰⁶ Puis, à la fin de 1873, elle informe la princesse que, avec ses 6.000 exemplaires vendus et une deuxième édition de 10.000 exemplaires en préparation, *Le Petit chef de famille* a beaucoup de succès.²⁰⁷ Finalement, dans une lettre du 9 janvier 1875, Fleuriot écrit que la première édition de *Bigarette* tirée à 8.000 exemplaires a été épuisée en deux semaines.²⁰⁸ Donc, les romans de Fleuriot se vendent rapidement et la parution de nouvelles éditions est plutôt la règle que l'exception.

Position complexe de l'autrice

Même si Zénaïde Fleuriot a beaucoup écrit, elle a une relation compliquée avec l'écriture. Selon Béhotéguy, elle refuse de s'approprier une position d'autrice.²⁰⁹ Fleuriot déclare par

²⁰² Lettre de Zénaïde Fleuriot à la princesse de Sayn-Wittgenstein, le 20 septembre 1873 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 413.

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 393-394.

²⁰⁵ Message de l'éditeur Bray à Zénaïde Fleuriot, le 21 août 1861 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 119-120.

²⁰⁶ Lettre de Zénaïde Fleuriot à la princesse de Sayn-Wittgenstein, le 3 avril 1869 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 261.

²⁰⁷ Lettre de Zénaïde Fleuriot à la princesse de Sayn-Wittgenstein, le 26 décembre 1873 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 420.

²⁰⁸ Lettre de Zénaïde Fleuriot à la princesse de Sayn-Wittgenstein, le 9 janvier 1875 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 437.

²⁰⁹ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 168.

exemple aussi qu'elle n'écrit pas de romans, mais seulement de « petits livres²¹⁰ ». Dans la société de son époque, les femmes savantes sont ridiculisées.²¹¹ Si au début elle écrit aux jeunes filles « qu'il est nécessaire de se cultiver²¹² », elle finit par se conformer à l'image de la société sur les femmes.²¹³ Béhotéguy explique comment on peut retrouver les idées complexes de Fleuriot sur la femme éduquée dans ses livres :

Comme la taille fine ne doit rien suggérer du corset, la coiffure ne rien révéler de l'artifice, la culture de la femme ne doit jamais se montrer ou pire, s'exhiber dans le travail de l'étude. C'est pourquoi, généralement, quand les livres circulent dans les romans de Fleuriot, ils sont fermés ou reposés dans l'après coup de la lecture.²¹⁴

Donc, les personnages féminins dans les livres de Fleuriot lisent et sont cultivés, mais elles ne le montrent pas. De plus, Fleuriot représente aussi des écrivaines dans ses textes : « Fleuriot y campe des personnages féminins qui écrivent, reçoivent des encouragements et envisagent même de publier : c'est la revanche du bas-bleu auquel l'auteure, qui n'est pas à un paradoxe près, rend hommage²¹⁵ ». Alors, Fleuriot a une relation compliquée avec l'image de la société sur les femmes cultivées et les femmes de lettres. Cette complexité est non seulement reflétée dans ses œuvres, mais aussi dans la lecture de Fleuriot elle-même : selon Béhotéguy, Fleuriot s'inspirerait de romanciers célèbres, comme Dickens et Balzac.²¹⁶ Même si elle a dit elle-même de ne pas lire de romans²¹⁷, Béhotéguy déclare que « Zénaïde Fleuriot écrit avec le roman²¹⁸ ». Béhotéguy résume cette position complexe de Fleuriot, ainsi que d'autres autrices, dans la citation suivante : « Un entre-deux inconfortable où se dresse l'épouvantail de la femme de lettres telle que l'a caricaturée la critique : plus tout à fait une dame et pas encore un écrivain²¹⁹ ». Fleuriot se trouve donc dans une position difficile et ne semble pas vraiment appartenir à aucun des deux camps.

²¹⁰ Citation de Fleuriot dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, Paris, Hachette, 1897, p. 266-267 cité dans Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 168. Nous n'avons pas pu repérer la citation dans la biographie écrite par Fleuriot-Kerinou aux pages indiquées par Béhotéguy. Pourtant, nous avons trouvé le terme « petits livres » à la page 451 de la biographie.

²¹¹ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 177.

²¹² *Ibid.*, p. 177.

²¹³ *Ibid.*, p. 177.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 178.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 181.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 182.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 168.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 182.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 182.

Activités journalistiques

Aujourd'hui, Zénaïde Fleuriot est surtout connue pour ses romans pour des jeunes filles et des jeunes femmes²²⁰, mais Fleuriot a aussi été active dans le domaine journalistique. Par exemple, elle écrit régulièrement pour *La Semaine des familles*²²¹ où paraît une partie de son œuvre²²². Ainsi, elle publie *Histoire intime* dans cette revue en 1866 sous le pseudonyme de Calixte Valanguy.²²³ En outre, Fleuriot est directrice de cette revue de 1874 à 1879.²²⁴ Au fur et à mesure que Fleuriot contribue à *La Semaine des familles*, elle a recours à son vrai nom.²²⁵ Selon Gilles Béhotéguy, Zénaïde Fleuriot contribuera à *La Semaine des familles* jusqu'à sa mort.²²⁶ Dans les années qui suivent sa direction, Fleuriot publie régulièrement une chronique dans la revue sous le pseudonyme de Zigzag.²²⁷

Fleuriot ne contribue pas seulement à *La Semaine des familles*, mais aussi à d'autres revues et journaux comme *Le Journal des Demoiselles*, *La Mode illustrée*, *Le Journal de la jeunesse*²²⁸, *La Famille*²²⁹, *La Jeunesse*²³⁰, *Veillées des chaumières* et *L'Ouvrier*²³¹. Elle travaille aussi pour *La Semaine des enfants*, une revue qui connaissait un grand succès et qui a été créée en 1857 par Louis Hachette. Un autre grand nom, Sophie de Ségur, contribue aussi à cette revue.²³² Cela montre que Fleuriot est impliquée dans les revues prestigieuses de son époque. Généralement, dans les revues pour lesquelles Fleuriot travaille, l'instruction de la jeunesse est au centre. La morale et la religion y jouent des rôles importants.²³³ Dans une lettre à la princesse de Sayn-Wittgenstein, Fleuriot écrit à propos du succès de *L'Ouvrier* :

²²⁰ *Ibid.*, p. 167.

²²¹ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 62.

²²² Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ».

²²³ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 143.

²²⁴ *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874 – *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 20 mars 1879.

²²⁵ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ».

²²⁶ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 167.

²²⁷ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 564 ; Le Franc, Hyacinthe, « Mlle Zénaïde Fleuriot », *La Semaine des familles*, éd. Victor Lecoffre, n° 41, 10 janvier 1891, p. 642 ; Nabs, « Chronique », *La Semaine des familles*, éd. Victor Lecoffre, n° 34, 21 novembre 1891, p. 543.

²²⁸ Musnik, Roger, « Zénaïde Fleuriot (1829-1890) ».

²²⁹ Thérenty, Marie-Ève, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 42-43.

²³⁰ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 420.

²³¹ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 676.

²³² Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 64.

²³³ Caspard, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 2 D-J, Paris, Éditions du CNRS, 1984, p. 311-312, 562-563, 577-578 ; Caspard, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 3 K-R, Paris, Éditions du CNRS, 1986, p. 222 ; Caspard, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 4 S-Z, Paris, Éditions du CNRS, 1991, p. 27-28.

En ce moment, je travaille pour le journal l'*Ouvrier*. Cette revue à bon marché est, malgré son titre, le plus grand succès du moment. Les directeurs m'affirment qu'ils tirent à 80000 toutes les semaines, et je ne puis abandonner une revue catholique qui a un tel succès.²³⁴

Alors, il ne s'agit pas de revues insignifiantes pour lesquelles Fleuriot écrit. Le nombre de revues pour lesquelles Fleuriot travaille montre clairement que sa carrière journalistique ne doit pas être négligée.

Amitiés

Nous avons déjà croisé quelques noms des personnes notables avec qui Zénaïde Fleuriot était liée d'amitié. Ainsi, elle tient pendant vingt ans une correspondance avec la femme de lettres la princesse de Sayn-Wittgenstein dont elle a fait connaissance grâce à la marquise de Blocqueville « dont le salon est un des plus littéraires et des plus artistiques de Paris²³⁵ ». De plus, Fleuriot connaît Marie Legentil et la femme du Ministre de la Justice, Mme Lufaure. En outre, Fleuriot a aussi une place dans les cercles de l'édition catholique. Nous avons vu qu'elle est proche de la famille Lecoffre et de la famille Nettement. Pourtant, il y a encore d'autres connaissances de Zénaïde Fleuriot qui méritent d'être mentionnés. Fleuriot s'entend bien avec plusieurs femmes de lettres, comme Mme Craven de la Ferronays (l'écrivaine du *Récit d'une sœur*) qu'elle rencontre en 1870 et dont elle fréquente les salons.²³⁶ Fleuriot est aussi amie avec la comtesse Juliette de Robersart à qui elle écrit des lettres²³⁷ et elle s'est liée d'amitié avec la comtesse de Suarez²³⁸. Alors, Fleuriot a un grand réseau social avec des personnes importantes du monde littéraire (catholique). Finalement, il faut aussi se rendre compte du fait qu'en tant que catholique dévouée, Fleuriot connaît bon nombre de personnes liées à l'Église, comme des religieuses et des prêtres. Pour donner quelques exemples, Zénaïde Fleuriot connaît bien les religieuses du Purgatoire à Paris, ainsi que la mère Marie de la Providence et le révérend père Olivaint.²³⁹ Elle tient aussi une correspondance régulière

²³⁴ Zénaïde Fleuriot dans une lettre à la princesse de Sayn-Wittgenstein, le 28 septembre 1881 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 508.

²³⁵ Zénaïde Fleuriot dans une lettre à Monsieur de Kerever, le 21 juin 1867 dans Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 176.

²³⁶ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 219, 278-279, 281, 292.

²³⁷ *Ibid.*, p. 441, 458-461, 465, 487-489, 533-537, 541, 544-546, 553-559.

²³⁸ *Ibid.*, p. 413-414, 417, 419, 438-440.

²³⁹ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 171, 348-349, 355-357.

avec une religieuse dont on ne sait pas le nom.²⁴⁰ Dans la biographie écrite par Fleuriot-Kerinou et dans les lettres de Zénaïde, cette femme est connue sous le nom de « La mère Marie de ***²⁴¹ ».

Conclusion

Zénaïde Fleuriot est une écrivaine à succès au XIX^e siècle. Ses œuvres, qui sont généralement destinées aux enfants et à la jeunesse, sont très populaires et témoignent d'une influence religieuse. Que celle-ci soit très présente dans les œuvres de Fleuriot n'est pas surprenant si on considère l'importance de la religion catholique dans sa vie. Elle s'engage aussi de plusieurs manières pour l'éducation pour les jeunes filles et les jeunes femmes. Finalement, elle n'écrit pas seulement des romans destinés à la jeunesse, mais elle écrit aussi pour ce public dans plusieurs revues dont *La Semaine des familles*. Bien que la carrière de romancière de Fleuriot ait déjà été étudiée, sa carrière journalistique est peu connue et mériterait donc la même attention. Tel sera donc le but du chapitre suivant.

²⁴⁰ Voir par exemple Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 246-247, 274, 364.

²⁴¹ *Ibid.*

3. La Semaine des familles

La Semaine des familles est fondée en 1858 par Alfred Nettement, un homme ultramontain et légitimiste. La revue²⁴² catholique est publiée par l'éditeur Lecoffre.²⁴³ L'entreprise Lecoffre est née en 1845 quand Jacques Lecoffre obtient un brevet de libraire. L'entreprise Lecoffre s'appelle officiellement « Librairie centrale, catholique et classique de Jacques Lecoffre et Cie²⁴⁴ » et l'éditeur catholique a un succès immédiat et rapide. Selon Alfred Nettement, qui est cité par Claude Savart, cette réussite a à voir avec l'attitude professionnelle qui caractérise l'entreprise. La religion et le travail sont au cœur du projet éditorial de Lecoffre et « le nom même du plaisir [lui] était inconnu²⁴⁵ ». Savart mentionne aussi une autre raison pour la prospérité de la librairie : elle prend clairement position dans « les débats du temps²⁴⁶ ». Ceci est reflété par le fait que Lecoffre publie seulement quelques mois après la naissance de l'entreprise des « publications faites par le comité électoral pour la défense de la liberté religieuse²⁴⁷ ». ²⁴⁸ Alors, le caractère religieux de Lecoffre se révèle déjà dans la première année de l'existence de la maison et Lecoffre

devient ainsi très vite un des foyers du catholicisme libéral, à condition d'entendre l'expression dans le sens où l'on emploie à cette date : un libéralisme qui coexistait chez beaucoup de ses tenants – et chez Jacques Lecoffre lui-même – avec des fidélités légitimiste et ultramontaine inentamées.²⁴⁹

En 1866, Jacques Lecoffre meurt et son fils Victor Lecoffre lui succède. L'entreprise est dès ce jour connue sous le nom « Lecoffre fils et Cie²⁵⁰ ». ²⁵¹ La librairie Lecoffre prospère au XIX^e siècle. Savart l'inclut même dans sa liste des 21 principaux éditeurs catholiques, où Lecoffre

²⁴² Nous utilisons dans cette recherche le terme « revue » pour désigner *La Semaine des familles*, car c'est également le terme utilisé dans le sous-titre « revue universelle » (voir par exemple *La Semaine des familles*, dir. Alfred Nettement, n° 1, 2 octobre 1858). Pourtant, il faut noter que le terme « journal » est également utilisé dans par exemple le prospectus (« Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, dir. Alfred Nettement, s.d.).

²⁴³ Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, p. 472, 675 ; Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 104-105.

²⁴⁴ Savart, Claude, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle : le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985, p. 149.

²⁴⁵ Alfred Nettement cité dans Savart, Claude, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle : le témoignage du livre religieux*, p. 149.

²⁴⁶ Savart, Claude, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle : le témoignage du livre religieux*, p. 149.

²⁴⁷ *Ibid.*

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 148-149.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 149.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 151.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 148-152.

occupe la septième place.²⁵² Pourtant, il explique également que Lecoffre publie environ « autant de livres non religieux que de livres religieux²⁵³ ». Les ouvrages religieux ne dominant donc pas chez Lecoffre. De plus, les livres scolaires y occupent une place importante. Environ 30% des livres sont des livres scolaires.²⁵⁴ Alors, *La Semaine des familles* est publiée par un des plus grands éditeurs catholiques du XIX^e siècle, ce qui n'est pas surprenant considérant que la religion est au centre de la revue, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre.

Regardons maintenant *La Semaine des familles* de plus près. *La Semaine des familles* est imprimée par D. Thiéry et C^{ie} (Imprimerie de Lagny) et paraît tous les samedis. L'abonnement annuel s'élève à 10 francs, un abonnement pour six mois coûte 6 francs, le numéro par la poste 20 centimes et le numéro repéré au bureau 15 centimes. Les volumes annuels commencent le premier samedi d'avril.²⁵⁵ Les articles sont divisés en les rubriques suivantes : (1) Religion, Philosophie et Études de mœurs, (2) Sciences et Arts, (3) Histoire et Voyages, (4) Critique, (5) Romans, Contes et Nouvelles, (6) Poésie, (7) Variétés.²⁵⁶

Prospectus : les objectifs de *La Semaine des familles*

Sur le site web de la Bibliothèque nationale, on peut retrouver le prospectus de *La Semaine des familles*, qui précède le premier numéro. Malheureusement, ce prospectus n'a pas été daté, mais on peut supposer qu'il a été publié en 1858, avant le 2 octobre (vu que le premier numéro apparaît le 2 octobre 1858).²⁵⁷ Ce prospectus est très utile pour se faire une idée de la portée, du but et du public visé de *La Semaine des familles* :

Instruire sans corrompre, plaire sans nuire, être utile sans cesser d'être agréable, instruire toutes les fois que nous le pourrons, sans jamais professer *ex cathedra*, offrir enfin aux familles un journal qui puisse occuper les loisirs de la semaine, et qu'on laisse sans crainte sur la table commune, parce que toute main peut l'ouvrir, tout regard peut l'interroger, sans que l'âme soif offensée : voilà notre but.²⁵⁸

²⁵² *Ibid.*, p. 118.

²⁵³ *Ibid.*, p. 119.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 119, 121.

²⁵⁵ *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874, p. 16.

²⁵⁶ « Table, par ordre des matières », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 51, 20 mars 1875, p. 827-828.

²⁵⁷ *La Semaine des familles*, dir. Alfred Nettement, n° 1, 2 octobre 1858 ; « Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, dir. Alfred Nettement, s.d., p. 1-4.

²⁵⁸ « Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, p. 1-2.

Comme c'est généralement le cas pour les revues de la presse d'éducation familiale, *La Semaine des familles* souhaite instruire son lectorat. La moralité et les mœurs sont des principes importants. La revue doit être une revue avec une moralité exemplaire qui ne va pas à l'encontre des bonnes mœurs et des idées de l'époque.

Il est important de définir ce que sont les bonnes mœurs selon *La Semaine des familles*. Au XIX^e siècle, l'Église joue un rôle important dans la société et dans la presse. Par conséquent, la religion et les principes chrétiens sont très présents dans l'éducation des filles et dans la presse d'éducation familiale. Sous le contrôle des catholiques, la presse d'éducation familiale prospère et témoigne d'une moralité traditionnelle et religieuse. La religion, les mœurs et la famille sont au centre. L'Église souhaite protéger les âmes des enfants (et des femmes).²⁵⁹ Les femmes-journalistes s'approprient alors un peu de pouvoir en tant que « gardiennes de la morale religieuse²⁶⁰ ». En bref, la moralité et les mœurs que *La Semaine des familles* met en avant, s'inscrivent aussi dans ce contexte. La bonne moralité est celle qui témoigne des principes catholiques et d'une influence cléricale.

Dans la citation précédente sur le but de *La Semaine des familles*, l'accent est aussi mis sur le fait que « toute main peut l'ouvrir²⁶¹ ». C'est dire que la revue convient à tout le monde et n'offense personne. Les adultes (hommes ET femmes), ainsi que les enfants (garçons ET filles) peuvent lire cet hebdomadaire.

Avant le premier numéro, on peut aussi retrouver une sorte de deuxième prospectus publié après la parution de plusieurs numéros de *La Semaine des familles*. Ce deuxième prospectus est aussi intitulé « Prospectus » tout comme le premier prospectus et ne contient pas non plus de date de publication.²⁶² Pour une meilleure compréhension et distinction entre les deux prospectus, nous désignerons le premier prospectus par « Prospectus » (1) et le deuxième prospectus par « Prospectus » (2). Dans ce deuxième prospectus, la rédaction de *La Semaine des familles* précise qui est le public visé de la revue. Selon ce texte, l'hebdomadaire est destiné à « tous les membres de la famille²⁶³ ». Non seulement les jeunes personnes doivent être instruites, mais aussi les parents.²⁶⁴ Ce prospectus revient également à l'importance de la moralité et des bonnes mœurs comme évoquée dans le premier prospectus.

²⁵⁹ Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, University Park, PA, The Pennsylvania State University Press, 2005, p. 27 ; Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, Paris, Armand Colin, 1966, p. 34-37 ; Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, Paris, Éditions divergences, 2022, p. 33-35 ; Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 59.

²⁶⁰ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 31.

²⁶¹ « Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, p. 2.

²⁶² « Prospectus » (2), *La Semaine des familles*, dir. Alfred Nettement, s.d., p. 1-4.

²⁶³ *Ibid.*, p. 4.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 4.

En outre, ce deuxième prospectus nous informe sur la devise de l'hebdomadaire : « *Utile dulci* : Servir en plaisant.²⁶⁵ » Finalement, la rédaction y a réfléchi aussi sur les articles publiés depuis la parution de *La Semaine des familles*. La « chronique des faits littéraires, scientifiques, artistiques, etc.²⁶⁶ » reflète ici le souhait de la rédaction que *La Semaine des familles* doive être une revue qui met en avant une bonne morale (conforme aux principes de la religion catholique) ; la devise de la chronique est « la variété dans l'unité du respect, pour la morale, la vérité, les convenances et le goût.²⁶⁷ » *La Semaine des familles* ne trouble pas le cœur ni ne scandalise.²⁶⁸ Comme le confirme le premier prospectus, *La Semaine des familles* est une revue qui n'est pas dangereuse pour son public :

Que toutes les familles qui tiennent à ce que la littérature respecte la morale, à ce que les images et les pensées de la corruption ne pénètrent pas dans leurs foyers, à ce qu'une distraction ne devienne pas un danger, à ce qu'on délasse l'esprit sans pervertir le cœur, nous, facilitent la propagation de ce recueil.²⁶⁹

C'est une revue pour les familles vues comme respectueuses par *La Semaine des familles*, à savoir des familles (chrétiennes) qui n'ont pas été corrompues par la société et ses dangers. *La Semaine des familles* les appelle à résister aux dangers, à la corruption, de garder un foyer sûr et de ne pas laisser souiller les âmes de tous les membres de la famille.

Prospectus : les articles et thématiques dans *La Semaine des familles*

Les articles et les thématiques différents qui reviennent dans *La Semaine des familles* selon le « Prospectus » (1) reflètent le but et les idées de la revue. D'abord, on parle de la place importante de l'actualité dans *La Semaine des familles*. Selon le prospectus, les nouvelles ont une position dominante dans l'hebdomadaire : « La première place lui appartient dans la *Semaine des Familles*, par une raison tout à la fois juste et péremptoire, c'est qu'elle est l'actualité.²⁷⁰ » Pourtant, cette rubrique seule « ne suffit pas²⁷¹ » et il faut donc également

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 4.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 3.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 3.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 1-4.

²⁶⁹ « Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, p. 4.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 2.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 2.

incorporer des « sujets d'un intérêt plus durable²⁷² » dans la revue. Ces sujets sont discutés plus en détail dans le premier prospectus.

Le premier sujet « d'un intérêt plus durable » qui est abordé est l'histoire. Différents aspects des sociétés du passé y sont discutés, comme les mœurs et les usages. La partie « histoire » sera complétée par « La chronique, la légende, la biographie, l'anecdote, les tableaux de mœurs, les mémoires²⁷³ ». On précise dans le prospectus que la partie « histoire » n'est pas didactique, mais qu'elle prend « plutôt la forme dramatique d'un récit, la forme pittoresque d'un tableau, ou la forme familière d'une causerie²⁷⁴ », car l'objectif est de « faire vivre [l'histoire] sous les yeux du lecteur²⁷⁵ ».

Deuxièmement, on accorde également un rôle à l'art dans *La Semaine des familles*. Dans cette partie, l'objectif est de montrer « quels étaient les costumes, quelles étaient les habitations, quels étaient les monuments²⁷⁶ ». De nouveau, la rédaction souhaite faire « revivre sous les yeux²⁷⁷ » de son lectorat des événements divers, comme les fêtes et les pèlerinages.²⁷⁸

Troisièmement, la rédaction indique vouloir publier des voyages « de tous les genres²⁷⁹ ». Ce peuvent être des voyages avec une concentration sur les sciences, la nature, les arts, les mœurs et les sentiments, l'histoire etc.²⁸⁰

Quatrièmement, la littérature jouera un rôle important dans la revue. La critique littéraire est présente dans *La Semaine des familles* et elle est complétée avec « des causeries sur les arts, la peinture la statuaire et la musique²⁸¹ ». De plus, la poésie, la fable, le roman et le proverbe²⁸² y sont présents.²⁸³ Pourtant, il est important qu'il s'agisse de bons romans, comme le roman

²⁷² *Ibid.*, p. 2.

²⁷³ *Ibid.*, p. 2.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 2.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 2.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 2.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 2.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 2.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 2.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 2.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 2.

²⁸² CNRTL définit le proverbe comme suit : « Pièce en général très brève présentant une action propre à mettre en lumière le sens d'un proverbe qui constitue souvent le titre, mais qui reste parfois à deviner (d'apr. Van Tieghem, *Dict. des Litt.*, 1968) » (« Proverbe », CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/proverbe>, consulté le 7 juin 2023).

²⁸³ « Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, p. 2-3.

est un genre de littérature compromis par les excès de ceux qui l'ont tourné dans ces derniers temps contre les mœurs, la famille et la religion, mais auquel cependant nous ne craignons pas demander un tribut, en l'épurant à la flamme de l'amour de l'honnête et du beau.²⁸⁴

Le roman peut être utile si « ceux qui l'écrivent [sont] guidés par l'amour du vrai, du beau et du bon²⁸⁵ ». Alors, ce sont de tels romans que la rédaction de *La Semaine des familles* souhaite publier. Cette notion du roman qui serait dangereux est typique de la pensée catholique au XIX^e siècle. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, Le roman laïc est considéré comme exerçant une influence négative sur les personnes des classes populaires : il les éloignerait de la bonne voie catholique et les corrompt.²⁸⁶ De plus, il propagerait des pratiques immorales. L'Église et les catholiques sont d'avis qu'il existe une « mauvaise » littérature et une « bonne » littérature²⁸⁷ et ils vont opposer des « bons » romans (religieux) au roman laïc dangereux²⁸⁸. La rédaction de *La Semaine des familles* suit la même logique ; elle ne veut publier que les « bons » romans.

Cinquièmement, il y aura parfois de la place pour les sciences dans la revue pourvu qu'elles ne fassent « pas obstacle au progrès moral²⁸⁹ ». Cette idée de la rédaction reflète clairement l'importance de la morale dans la presse d'éducation familiale, ainsi que l'aspect religieux de la revue en particulier.

Sixièmement, comme la rédaction de *La Semaine des familles* ne vise pas seulement un public de la ville, mais aussi de la campagne, elle compte également publier une causerie agricole chaque mois.²⁹⁰

Septièmement et finalement, d'autres sujets et rubriques qui seront inclus dans la revue sont des chroniques saisonnières : une chronique des théâtres pendant l'hiver et « des chroniques des eaux ou des bains de mer, des impressions de touristes, des récits de chasses, enfin, tout ce qu'un spirituel écrivain a appelé la littérature d'été²⁹¹ » pendant l'été.²⁹² De plus, il y aurait une chronique écrite par la comtesse de Bassanville sur l'étiquette et « les usages du

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 3.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 3.

²⁸⁶ Delattre, Alexandra, « La pureté impossible. Le monde catholique face au roman honnête », p. 22.

²⁸⁷ Mollier, Jean-Yves, « Préface », p. 9 ; Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 21-22, 29.

²⁸⁸ Delattre, Alexandra, « La pureté impossible. Le monde catholique face au roman honnête », p. 22.

²⁸⁹ « Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, p. 3.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 3.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 3.

²⁹² *Ibid.*, p. 3.

monde²⁹³ » qui serait utile aux jeunes femmes et filles.²⁹⁴ La mode est aussi un sujet mentionné dans le prospectus et la rédaction indique que de temps en temps la revue contiendra des « lettres sur les modes²⁹⁵ » dont le but

ne sera point d'augmenter cette frénésie de luxe qui est une des misères et un des dangers de notre temps, mais d'indiquer de quelle manière on peut, par une simplicité élégante, suivre de loin le mouvement, sans se singulariser dans sa mise, et sans tomber dans ces extravagances du luxe qui introduisent la discorde, quelquefois la honte au sein du foyer domestique.²⁹⁶

Ici, on voit clairement l'importance de la morale et la religion dans *La Semaine des familles*. On propage la simplicité dans l'habillement et on avertit le lecteur de l'orgueil et de la luxure, qui sont deux des sept péchés capitaux. En outre, chaque numéro de la revue contiendra une chronique « dont l'étendue sera mesurée à l'importance et à l'abondance des renseignements, les faits de la semaine qui seraient de nature à intéresser.²⁹⁷ » Le dernier aspect important de *La Semaine des familles* qui est revendiqué dans le prospectus, mais qui n'est pas un sujet (ni une rubrique ou une chronique), sont les gravures. Tout numéro de *La Semaine des familles* est complété avec des gravures sur bois.²⁹⁸

Les thématiques traitées dans *La Semaine des familles* sont typiques de la presse d'éducation familiale. Dans la revue, comme dans les autres revues de la presse d'éducation familiale, on retrouve des rubriques « féminines », comme l'histoire, les arts, la littérature et la mode. De plus, la religion et la morale jouent aussi un rôle important dans *La Semaine des familles*. Dans (presque) toutes les rubriques et tous les sujets discutés dans les prospectus, les mœurs et la religion reviennent.

Publicités sur *La Semaine des familles*

Maintenant que nous avons une meilleure image du contenu et des objectifs de *La Semaine des familles* comme revendiqués par la rédaction elle-même, il est aussi intéressant d'étudier les publicités et les comptes rendus sur *La Semaine des familles* dans d'autres journaux. En effet, la manière dont la revue se présente elle-même n'est pas seulement importante, mais la façon dont elle est perçue par d'autres (voire d'autres journaux et la société) ne peut pas non

²⁹³ *Ibid.*, p. 4.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 4.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 4.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 4.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 4.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 4.

plus être négligée. Cette hétéro-image peut nous beaucoup apprendre sur la réception de *La Semaine des familles* et sa position dans la presse de l'époque.

Premièrement, si nous regardons les publicités de *La Semaine des familles* fournies par la rédaction ou l'éditeur, nous remarquons que, dans les années pendant lesquelles elle n'est pas directrice, Zénaïde Fleuriot est nommée dans la liste de principaux collaborateurs.²⁹⁹

ANCIENNES MAISONS PERISSE FRÈRES et JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS et C^o, successeurs
 Paris, rue Bonaparte, 90 | Lyon, rue Mercière, 47

LA SEMAINE DES FAMILLES

Revue universelle sous la direction de M. ALFRED NETTEMEN
 PRINCIPAUX COLLABORATEURS :
 MM. A. de Pontmartin, G. de Cadoudal, G. de la Landelle, H. Audeval, Paul de France, Henri Galleau,
 E. Richebourg, Ch. Flandin, Etienne Marcel, marquis de Roys ;
 Mlles Zénaïde Fleuriot, Julie Goureaud, Guerrier de Haupt, etc., etc.

La *Semaine des Familles* paraît tous les samedis, depuis le 2 octobre 1858, et forme chaque année un magnifique volume de 832 à 848 pages, illustré d'un grand nombre de gravures. Chaque numéro contient 16 pages d'impression.

Abonnements pour la France, un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.
 PRIX DU NUMÉRO, PRIS AU BUREAU, 13 CENTIMES; — PAR LA POSTE, 20 CENTIMES
 Les abonnements partent du 1^{er} octobre et du 1^{er} avril. — La onzième année commence en octobre 1868
 On peut s'abonner en envoyant, par lettre affr., un mandat sur la poste ou sur une maison de banque de Paris

**Sont en vente les 10 premiers volumes, renfermant les années 1858-59, 1859-60
 1860-61, 1861-62, 1862-63, 1863-64, 1864-65, 1865-66 1866-67, 1867-68**

PRIX de CHAQUE VOLUME	}	Broché avec couverture imprimée,	8 fr. pris au bureau. — Par la poste. 10 f. »
		Percaline gaufrée, tranche jaspée,	11 — — — 13 50
		— riche écusson mosaïque, tr. dor.	14 — — — 16 50
		Demi-reliure en basane, titre doré,	10 — — — 12 50
		Belle demi-rel. en chagrin, plats en toile, tranche jaspée,	13 — — — 15 50

Image 1 : Publicité *La Semaine des familles* dans *L'Univers*, le 26 septembre 1868 (p. 3)

De plus, l'objectif et le contenu sont précisés dans certaines des publicités que nous avons retrouvées. Par exemple, dans la publicité dans *la Presse* du 1 novembre 1871, *La Semaine des familles* est décrite de la manière suivante :

La **Semaine des Familles** a pour objet d'être utile, sans oublier qu'il faut plaire et intéresser en instruisant. Les tableaux de mœurs, le proverbe, la nouvelle, les articles de genre, l'histoire, les voyages, rentrent dans son cadre, et des gravures tirées avec soin viennent aider la plume des écrivains qui lui prêtent leurs concours. Chaque numéro contient une chronique fine, vive, mordante, qui tient ses lecteurs au courant du mouvement des faits et des idées.³⁰⁰

²⁹⁹ « La Semaine des familles », *Le Français*, le 5 janvier 1872, p. 4 ; « La Semaine des familles », *L'Univers*, le 26 septembre 1868, p. 3.

³⁰⁰ « La Semaine des familles », *La Presse*, le 1 novembre 1871, p. 4.

On y reconnaît clairement le devise de *La Semaine des familles* (« *Utile dulci* : Servir en plaisant.³⁰¹ »), ainsi que son souhait d’être utile à ses lecteurs et les articles et sujets différents qu’on retrouve dans la revue.

En outre, si nous regardons les comptes rendus et les publicités des autres journaux sur *La Semaine des familles*, nous pouvons également apprendre davantage sur la revue et la façon dont les journaux et périodiques voient la revue. Nous avons trouvé sept annonces que nous proposons d’étudier brièvement. Deux se trouvent dans le *Journal des villes et des campagnes* et les autres cinq ont été repérés dans des journaux différents, à savoir *Le Figaro*, *L’Indépendant de la Charente-Inférieure*, *Le Siècle*, *Le Tintamarre* et *Vert-vert*. Dans ces annonces on utilise parfois les mêmes tournures (phrases similaires ou exactement les mêmes). De plus, les journaux reprennent des éléments du prospectus. Ce qui n’est pas surprenant si on considère que certains des articles ont été publiés avant la parution du premier numéro de *La Semaine des familles*. Ils s’appuient donc probablement sur ce qui est écrit dans le prospectus.³⁰² Pourtant, on peut quand même trouver des éléments et des descriptions intéressants qui nous montrent comment les autres journaux voient la portée et l’enjeu de *La Semaine des familles*. Les annonces peuvent aussi servir à se faire une idée de la manière dont la revue est perçue à l’époque.

Parlons d’abord de ce que les journaux disent sur le public de *La Semaine des familles*. Les journaux étudiés relèvent en général le même public visé de *La Semaine des familles* que les prospectus de la revue. Par exemple, le *Journal des villes et des campagnes* décrit la revue comme essayant d’être « universelle³⁰³ ». *Vert-vert* écrit que *La Semaine des familles* « peut être lue utilement, agréablement dans toutes les familles et par tous les membres de la famille³⁰⁴ ». *Le Siècle* utilise exactement la même phrase que *Vert-vert*.³⁰⁵ Y est ajouté que la revue s’adresse « à tout le monde³⁰⁶ ». Dans *L’Indépendant de la Charente-inférieure*, Ludovic de Larrard parle aussi du fait que tout le monde peut lire *La Semaine des familles*³⁰⁷, mais il évoque également un autre public (plus spécifique) : il n’y a « pas une mère qui n’ait

³⁰¹ « Prospectus » (2), *La Semaine des familles*, p. 4.

³⁰² « Faits divers », *Journal des villes et des campagnes*, 6 octobre 1858, p. 3-4 ; Hournon, A., « Chronique judiciaire », *Journal des villes et des campagnes*, 24 septembre 1858, p. 6-7 ; *Le Figaro*, 26 septembre 1858, p. 7 ; Grosselin, Alexis, « Nouvelles diverses », *Le Siècle*, 5 avril 1859, p. 3 ; De Larrard, Ludovic, « Variétés. La Semaine des familles », *L’Indépendant de la Charente-Inférieure*, 5 janvier 1859, p. 3 ; « Libraire », *Le Tintamarre*, 31 octobre 1858, p. 7 ; « Nouvelles », *Vert-vert*, 31 mars 1859, p. 3.

³⁰³ Hournon, A., « Chronique judiciaire », *Journal des villes et des campagnes*, 24 septembre 1858, p. 7.

³⁰⁴ « Nouvelles », *Vert-vert*, p. 3.

³⁰⁵ Grosselin, Alexis, « Nouvelles diverses », p. 3.

³⁰⁶ *Ibid.*

³⁰⁷ De Larrard, Ludovic, « Variétés. La Semaine des familles », p. 3

aussitôt la pensée de le mettre aux mains de ses enfants.³⁰⁸ » De Larrard mentionne donc explicitement les mères et les enfants, et pense au domaine de la presse d'éducation familiale. le *Journal des villes et des campagnes* constate à propos du public visé par *La Semaine des familles* : « Les familles catholique ont accueilli avec bonheur l'annonce de publication de *la Semaine des Familles*.³⁰⁹ » Après la parution du premier numéro de *La Semaine des familles*, on parle donc dans le *Journal des villes et des campagnes* d'un public plus spécifique qu'avant la parution. Le journal s'appuie sur le statut religieux de la revue (avant la parution, *La Semaine des familles* est encore décrite comme « universelle³¹⁰ » dans ce même journal).

De plus, les journaux abordent bien sûr le contenu de *La Semaine des familles*. L'aspect religieux de la revue et l'importance des principes chrétiens dans la revue sont traités par plusieurs des journaux étudiés. Ainsi, le *Journal des villes et des campagnes* écrit que la revue « paraît prouver qu'il est possible, sans offenser la religion, les mœurs [...] de faire un journal [...] qui plaise aux yeux comme à l'esprit³¹¹ ». *Le Siècle* indique aussi que la revue parle « à l'esprit et au cœur³¹² » et qu'elle témoigne d'une « moralité irréprochable³¹³ ». De Larrard aborde également l'aspect religieux de *La Semaine des familles*. Il déclare : « la religion y est respectée et honorée³¹⁴ ». Donc, la religion et la moralité ne sont pas seulement soulignées par la rédaction de *La Semaine des familles* comme des principes importants, mais les autres journaux les considèrent aussi comme les fondements de la nouvelle revue.

Les journaux mentionnent aussi d'autres sujets, comme les sciences et les arts, qui sont récurrents dans *La Semaine des familles*. Nous ne les citerons pas ici étant donné qu'ils ne sont souvent que nommés et pas nécessairement décrits comme spécifiques de *La Semaine des familles*.³¹⁵ Il y a pourtant d'autres caractéristiques de *La Semaine des familles* qui sont indiquées par les journaux et qui sont importantes dans le cadre de notre recherche. Ainsi, on peut lire dans le *Journal des villes et des campagnes* que *La Semaine des familles* traite de toutes questions « en dehors de la politique³¹⁶ ». Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de notre mémoire, les revues de la presse d'éducation familiale n'abordent généralement pas de sujets politiques et *La Semaine des familles* ne déroge donc pas à la

³⁰⁸ *Ibid.*

³⁰⁹ « Faits divers », *Journal des villes et des campagnes*, 6 octobre 1858, p. 4.

³¹⁰ Hournon, A., « Chronique judiciaire », p. 7.

³¹¹ *Ibid.*

³¹² Grosselin, Alexis, « Nouvelles diverses », p. 3.

³¹³ *Ibid.*

³¹⁴ De Larrard, Ludovic, « Variétés. La Semaine des familles », p. 3.

³¹⁵ « Faits divers », *Journal des villes et des campagnes*, p. 3-4 ; Hournon, A., « Chronique judiciaire », p. 6-7 ; *Le Figaro*, 26 septembre 1858, p. 7 ; Grosselin, Alexis, « Nouvelles diverses », p. 3 ; De Larrard, Ludovic, « Variétés. La Semaine des familles », p. 3 ; « Libraire », *Le Tintamarre*, p. 7 ; « Nouvelles », *Vert-vert*, p. 3.

³¹⁶ Hournon, A., « Chronique judiciaire », p. 7.

norme. De plus, Ludovic de Larrard parle également d'un aspect de *La Semaine des familles* qui montre que la revue s'inscrit dans le domaine de la presse d'éducation familiale ; il s'agit d'une revue destinée à la famille. Il écrit que *La Semaine des familles*, comme beaucoup d'autres hebdomadaires, a pour objectif de « se centraliser au foyer domestique, où la famille se presse³¹⁷ ».

La Semaine des familles sous la direction de Zénaïde Fleuriot

Nous avons regardé la manière dont la rédaction (avec Alfred Nettement comme directeur) présente *La Semaine des familles* dans son année de naissance et la manière dont *La Semaine des familles* est représentée dans certaines publicités dans d'autres journaux. Comme nous nous concentrons sur Zénaïde Fleuriot et la période dans laquelle elle est directrice de *La Semaine des familles*, il serait également intéressant d'étudier quelques contributions dans lesquelles Fleuriot parle de l'objectif, du public et de la portée de *La Semaine des familles*. Il est en effet possible que dans la période que Fleuriot est directrice de *La Semaine des familles*, les objectifs de la revue ne soient pas complètement les mêmes qu'au moment de sa création.

Le premier numéro qui sort sous la direction de Zénaïde Fleuriot est celui du 4 avril 1874. Ici, Fleuriot a publié une sorte de pseudo-entretien entre une passante dans la rue et *La Semaine des familles* (indiquée simplement comme « La Semaine » dans cet entretien).³¹⁸ Cet entretien fournit des informations sur ce que doivent être le contenu et les objectifs de la revue selon Fleuriot, ainsi que sur le lectorat de *La Semaine des familles*. Dans l'entretien, La Semaine déclare être une honnête revue, ce qui serait rare à l'époque.³¹⁹ Quand la passante interroge La Semaine sur son utilité, elle lui répond :

En notre temps qu'y a-t-il de plus utile qu'une bonne revue littéraire, qui n'a pas le plus léger reproche sur la conscience, et qui, depuis quinze ans, dispense aux familles une nourriture intellectuelle saine et abondante.

Ne fût-elle qu'un soldat de plus dans l'arène où combattent le bien et le mal, elle aurait son utilité.³²⁰

Fleuriot indique ici clairement que *La Semaine des familles* propose une lecture conforme aux principes chrétiens. *La Semaine des familles* est du bon côté (celui de l'Église et de la morale

³¹⁷ De Larrard, Ludovic, « Variétés. La Semaine des familles », p. 3.

³¹⁸ Fleuriot, Zénaïde, « Actualité », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874, p. 3-4.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 3.

³²⁰ *Ibid.*, p. 3.

catholique), en face des mauvaises revues et de la mauvaise littérature ; elle est « une modeste Revue³²¹ ». On n'y publie pas des articles choquants pour les lectrices (voire les articles qui vont à l'encontre des mœurs religieuses), mais des articles appropriés aux filles. La Semaine dit à la passante : « Mais vous devriez me remercier de vous donner des articles détachés pleins de sens commun, et des romans qui ne font pas rougir vos filles jusqu'aux tempes, car je suppose que les vôtres, du moins, ne se font pas, à vingt ans, un front qui ne rougit plus.³²² » La littérature, en effet, est très puissante selon Fleuriot et il y a des personnes qui l'utilisent pour de mauvaises causes :

Ah ! ne parlez pas légèrement du roman, ni de la pièce de théâtre, ni de l'article du journal : ils sont l'arme la plus perfide que l'esprit du mal ait forgée ; nous leur devons une affligeante disette de grandes vertus et d'humbles dévouements ; nous leur devons cette génération moqueuse, blasée, indifférente et sotte qui s'en allait de langueur quand s'est levé le châtement.³²³

La mauvaise littérature a produit une société dépourvue de morale. La pensée de Fleuriot reflète celle des autres catholiques et de l'Église au XIX^e siècle qui distinguent de « bons » ouvrages et de « mauvais » ouvrages et qui considèrent qu'il est leur responsabilité de proposer de bonnes œuvres et de protéger les personnes des mauvaises œuvres (et des dangers du roman).³²⁴ Donc, Fleuriot déclare que, comme l'écrivain possède un grand pouvoir, il faut utiliser le roman d'une bonne manière. Au XIX^e siècle, la littérature doit être utile et refléter la morale (religieuse).³²⁵ L'écrivain peut en effet avoir un effet sur les gens et la société. Il a la faculté de parler au peuple, ou plus spécifiquement, à la femme :

Le philosophe et le penseur n'arrivent pas à la femme, à l'enfant, au peuple, à la foule : c'est le romancier qui dispose de ce public immense ; c'est lui qui a le pouvoir de le distraire, de l'élever, de l'abaisser, de le démoraliser, de l'affoler.³²⁶

Autrement dit, le romancier a une grande influence sur son public. Le roman n'est pas seulement dangereux, mais il peut aussi avoir un impact positif : il peut « abaisser », mais

³²¹ *Ibid.*, p. 3.

³²² *Ibid.*, p. 3.

³²³ *Ibid.*, p. 3.

³²⁴ Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 21-22, 29-30 ; Mollier, Jean-Yves, « Préface », p. 9.

³²⁵ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 37.

³²⁶ Fleuriot, Zénaïde, « Actualité », p. 3.

aussi « élever » ses lecteurs. C'est pourquoi la passante est d'accord avec *La Semaine* et déclare qu'il faut « redonner au roman des idées plus saines, des tableaux plus chastes, des sentiments plus élevés³²⁷ ». En d'autres mots, *La Semaine des familles* doit publier des romans avec des morales religieuses et des principes chrétiens.

Fleuriot souhaite que *La Semaine des familles* soit une honnête revue qui propose de bons articles aux filles. Pourtant, dans cet entretien, les filles ne sont pas le seul public visé par *La Semaine des familles*. *La Semaine* souligne l'idée qu'elle est une revue de la famille. On peut trouver des articles qui conviennent aux jeunes enfants, ainsi qu'aux adolescents (ou adultes) : « Un peu collet monté, ce qui convient aux jeunes, j'ai des articles d'un sérieux très-adouci pour les moins jeunes.³²⁸ » Vers la fin de l'entretien, afin de justifier sa légitimité, *La Semaine* mentionne l'autorité de deux hommes notables en déclarant :

Ma mémoire fidèle garde le souvenir des deux hommes qui ont été mes parrains dans la vie publique : l'un, l'écrivain éminent, l'historien impartial, l'homme sans peur et sans reproche ; l'autre, l'éditeur aux larges conceptions, à l'intelligence élevée : M. Alfred Nettement, M. Jacques Lecoffre.

Les noms de ces deux hommes de bien à mon frontispice sont la meilleure des garanties et les plus puissants des encouragements.³²⁹

Il est remarquable que Zénaïde Fleuriot (en tant que *La Semaine*) s'appuie ici sur deux hommes importants pour justifier la légitimité de *La Semaine des familles*. Elle n'invoque pas sa propre position importante en tant qu'écrivaine célèbre ayant beaucoup de succès. *La Semaine* parle dans cet entretien d'Alfred Nettement et Jacques Lecoffre comme « parrains », étant donné que ces hommes jouent aussi des rôles importants (en tant que mentors dans le domaine de la littérature) dans la vie de Zénaïde Fleuriot elle-même.

La Semaine des familles est donc une honnête revue qui propose à son lectorat une littérature conforme aux valeurs morales (chrétiennes) de l'époque. Le roman peut être une arme dangereuse. Dans « À nos lecteurs », Zénaïde Fleuriot aborde de nouveau cette idée que certains ouvrages (non seulement le roman, mais aussi le récit d'imagination par exemple) peuvent avoir une influence négative sur le lecteur.³³⁰ Selon Fleuriot, et beaucoup d'autres

³²⁷ *Ibid.*, p. 3.

³²⁸ *Ibid.*, p. 4.

³²⁹ *Ibid.*, p. 4.

³³⁰ Fleuriot, Zénaïde, « À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 3 avril 1875, p. 3-4.

catholiques à l'époque³³¹, le mauvais livre « démoralise les caractères et empoisonne les âmes³³² ». Il est donc important de protéger le lectorat de *La Semaine des familles* (et surtout les femmes et les filles) contre ces ouvrages dangereux. Fleuriot s'appuie sur un discours du pape Pie IX dans lequel il appelle à un « combat contre la mauvaise presse³³³ ». C'est à *La Semaine des familles* de se mêler dans cette bataille et de proposer de bons ouvrages témoignant de principes catholiques. *La Semaine des familles* a réussi dans cette mission pendant l'année 1874-1875. Fleuriot écrit dans le premier numéro de 1875-1876 :

On a beau qualifier de livre de jeunes filles tout ouvrage qui ne tombe pas dans un certain courant d'idées et de passion, ce même ouvrage trouve bon accueil auprès des jeunes femmes et même auprès d'hommes très-graves.³³⁴

Alors, *La Semaine des familles* publie de la littérature qui convient à un large public et qui n'est pas inappropriée aux jeunes filles et aux femmes. De plus, nous avons vu dans le premier chapitre de cette recherche que la lecture des enfants est souvent supervisée par les parents.³³⁵ Fleuriot aborde également cette importance d'une lecture contrôlée :

c'est de nos jours surtout qu'il faut, dans les familles, surveiller l'alimentation intellectuelle, et une revue qui n'a jamais su faire de concession, ni en religion ni en morale, aux dangereux compromis modernes, qui n'a jamais prôné le faux ni déguisé le petit vrai, peut, avec justice et fierté, se couronner de ce titre d'honneur :

SEMAINE DES FAMILLES³³⁶

La Semaine des familles respecte toujours la religion et la morale. Comme évoqué dans un article de 1878, la revue souhaite mener son lectorat vers la bonne voie religieuse. Son objectif est de « moraliser sans ennuyer, entraîner vers la foi religieuse et la vertu sans prêcher³³⁷ ». Elle propose une lecture sans danger, protégée, à tous les membres de la famille. Fleuriot déclare que *La Semaine des familles* est « par excellence, la revue du foyer

³³¹ Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 21-22, 29-30.

³³² Fleuriot, Zénaïde, « À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 3 avril 1875, p. 3.

³³³ *Ibid.*, p. 4.

³³⁴ *Ibid.*, p. 3.

³³⁵ Calderone, Amélie, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », p. 5, 13.

³³⁶ Fleuriot, Zénaïde, « À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 25 mars 1876, p. 824.

³³⁷ Fleuriot, Zénaïde, « À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 51, 23 mars 1878, p. 816.

domestique³³⁸ ». Autrement dit, la revue est celle de la famille et, comme la sphère privée est surtout le lieu des femmes et des enfants, *La Semaine de familles* semble viser ce public en particulier. Cette hypothèse sur le public de la revue semble être confirmée dans l'article « Dernière réponse » dans laquelle Fleuriot écrit : « Je le répète avec l'écrivain de la *Liberté*, il est charmant de se créer une clientèle de jeunes filles et d'honnêtes femmes, à laquelle beaucoup d'hommes sérieux ne dédaignent pas de se joindre³³⁹ ».

Pourtant, même si *La Semaine des familles* s'adresse aux femmes et aux filles, Fleuriot déclare dans un article du 25 mars 1876 qu'elle ne publiera pas un courrier de mode dans la revue.³⁴⁰ Selon Fleuriot, *La Semaine des familles* est « une revue purement littéraire³⁴¹ ». Les objectifs et le contenu de *La Semaine des familles* dans la période pendant laquelle Fleuriot est directrice sont donc un peu différents du contenu et des objectifs évoqués dans le prospectus, où on peut lire que la revue contiendra de temps en temps des « lettres sur les modes³⁴² ».

Pour conclure, une fois devenue directrice, Zénaïde Fleuriot semble vouloir respecter les objectifs qui ont été décrits dans les prospectus de *La Semaine des familles*. Hormis la mode, les mêmes sujets, principes et rubriques (par exemple la morale et la bonne littérature) restent présents et importants dans la revue. Fleuriot tient au caractère littéraire de *La Semaine des familles* et la mode n'est pas conforme à ce domaine. De plus, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, Fleuriot condamne les femmes et les filles qui prêtent trop d'attention à l'apparence physique. Elle propage l'importance de l'habillement simple.³⁴³ Il est donc aussi possible qu'elle ne souhaite pas publier de courrier sur la mode, parce qu'elle veut que les femmes et les filles s'habillent simplement et ne s'occupent pas de leur apparence. Un courrier sur la mode propagera peut-être le contraire.

En outre, Fleuriot ne parle pas vraiment de l'actualité dans le pseudo-entretien, ce qui est remarquable vu l'attention qu'on y prête dans les deux prospectus. Le public visé de *La Semaine des familles* est la famille. Cependant, il semble qu'on se concentre surtout sur les membres féminins de la famille, car les articles doivent convenir aux jeunes filles. On parle aussi à plusieurs reprises de la femme et de la façon dont on peut arriver à la femme (à l'aide

³³⁸ *Ibid.*

³³⁹ Fleuriot, Zénaïde, « Dernière réponse », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 29 mars 1879, p. 822.

³⁴⁰ Fleuriot, Zénaïde, « À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 25 mars 1876, p. 824.

³⁴¹ *Ibid.*

³⁴² « Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, p. 4.

³⁴³ Fleuriot, Zénaïde, « De l'Esprit pratique », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 39, 23 décembre 1876, p. 622.

de la littérature). Il faut pourtant noter que les deux prospectus publiés à la naissance de *La Semaine des familles* semblent aussi se concentrer sur la femme et la fille comme public visé (même si on revendique également dans le deuxième prospectus que *La Semaine des familles* est destinée à « tous les membres de la famille³⁴⁴ »).

³⁴⁴ « Prospectus » (2), *La Semaine des familles*, p. 4.

4. Analyse des articles de Zénaïde Fleuriot

Pour répondre à notre question de savoir comment Zénaïde Fleuriot décrit la femme idéale dans ses contributions à *La Semaine des familles*, nous analyserons ses articles publiés durant les années pendant lesquelles elle est directrice de *La Semaine des familles*. Pour cette analyse, nous avons sélectionné les contributions dans lesquelles Fleuriot aborde l'image de la femme et la fille. Dans la dernière partie de la bibliographie, nous avons dressé une liste de tous les articles de Zénaïde Fleuriot publiés pendant cette période. D'abord, nous regarderons quelles sont les caractéristiques récurrentes que Fleuriot attribue à la femme idéale. Puis, nous étudierons des exemples concrets des femmes idéales. Ensuite, afin d'avoir une image encore plus complète de la femme idéale, nous analyserons la façon dont Fleuriot décrit les femmes qui ne correspondent pas à l'idéal. Finalement, nous discuterons les manières que Fleuriot évoque pour devenir une femme idéale.

La femme idéale

Zénaïde Fleuriot parle à plusieurs reprises de la femme et de la fille. Elle s'exprime par exemple sur la position de la femme dans la société, les devoirs de la femme et de la fille, le bon comportement pour une femme et pour une fille, etc. Les articles de Fleuriot ne nous disent pas seulement beaucoup sur la perspective de Fleuriot elle-même sur la femme, mais aussi sur les idées de l'époque sur la femme, et plus spécifiquement sur celles de la presse (d'éducation familiale). Ils nous montrent de quelle manière Fleuriot s'inscrit (ou ne s'inscrit pas) dans ces images de la seconde moitié du XIX^e siècle et à quel point *La Semaine des familles* et les idées propagées dans cette revue sont caractéristiques de la presse du XIX^e siècle. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, la presse destinée à la famille reflète les idées de la société et contient souvent des images stéréotypées de la femme. L'analyse des articles de Zénaïde Fleuriot dans *La Semaine des familles*, une revue catholique du genre presse d'éducation familiale, nous permet alors de faire une étude de cas intéressante sur la position de la femme telle qu'elle est reflétée dans la presse de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Pour notre analyse, nous avons lu tous les articles de Zénaïde Fleuriot publiés dans *La Semaine des familles* pendant la période qu'elle a été sa directrice. Afin de pouvoir identifier les articles pertinents pour notre recherche, ainsi que les caractéristiques de la femme idéale selon Fleuriot, nous nous sommes basée sur les images et les représentations des femmes et des filles qu'on retrouve souvent dans la presse féminine et enfantine. Par exemple, comme

nous l'avons écrit dans le premier chapitre, la femme est souvent limitée à la sphère privée par la presse et il y a différents stéréotypes de la femme qui reviennent dans cette presse. Par conséquent, pendant notre analyse des articles de Fleuriot, nous avons été attentive à ces sujets et thématiques récurrents et nous avons étudié s'ils reviennent également dans les contributions de Fleuriot. De plus, durant notre lecture, nous avons aussi prêté attention aux autres aspects récurrents de la presse d'éducation familiale, comme l'influence de l'Église et l'importance de la moralité religieuse et de la littérature.

Après la lecture des contributions de Zénaïde Fleuriot à *La Semaine des familles* sous sa direction, nous avons repéré deux catégories de la femme idéale aux yeux de Fleuriot : la femme croyante ayant de bonnes valeurs morales et la femme comme être familial et instructrice des enfants.

Une croyante ayant de bonnes valeurs morales

Vu la présence de la religion dans la vie de Zénaïde Fleuriot et dans *La Semaine des familles*, il n'est pas surprenant que la religion et la morale sont centrales dans l'image idéale des femmes que Fleuriot met en avant dans ses contributions à *La Semaine des familles*.

Dans un article intitulé « Les Parisiennes à Notre-Dame », publié dans le premier numéro sous la direction de Zénaïde Fleuriot, elle parle des femmes qui se rendent à Notre-Dame pour revendiquer « le droit à la supplication publique³⁴⁵ ». Elle a ces femmes, qui font selon elle un « acte de foi³⁴⁶ », en grande estime. La religion et le dévouement catholique sont donc des vertus essentielles pour les femmes. L'importance de ce dévouement pour Fleuriot devient encore plus claire dans la citation suivante :

C'est un des signes les plus consolants de notre temps que cette revendication des croyants au droit à la prière. Eux [les pèlerins et les pèlerines] revendiquent enfin quelque chose, et, tandis que les pauvres revendiquent le droit à la richesse, les paresseux le droit à l'oisiveté, les envieux le droit au nivellement, les égoïstes le droit au plaisir, il s'est levé une phalange immense d'hommes et de femmes qui ont revendiqué le plus saint des droits : le droit à la supplication publique.³⁴⁷

³⁴⁵ Fleuriot, Zénaïde, « Les Parisiennes à Notre-Dame », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874, p. 13.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 14.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 13.

Le droit revendiqué par les femmes religieuses rassemblées en la cathédrale Notre-Dame est très important. Il est même plus important que l'argent pour les pauvres. Fleuriot écrit avoir été très heureuse de voir les femmes rassemblées à Notre-Dame et que même le temps se change pour recevoir les femmes. Au début de la journée, il y avait des nuages, mais le temps s'est amélioré l'après-midi. Il était superbe et le bâtiment, ainsi que les sculptures sur le bâtiment, étaient vêtus de soleil « pour recevoir les pèlerines parisiennes³⁴⁸ ». Fleuriot souhaite-t-elle impliquer que le temps reflète un contentement divin d'avoir ces femmes croyantes à Notre-Dame ? En tout cas, Zénaïde se sent calme auprès de ces femmes priantes. Elle est encore plus impressionnée quand les pèlerines commencent à chanter le *Miserere*.³⁴⁹ Pourtant, elle avait préféré que le *Miserere* soit chanté « d'une manière plus solennelle et plus grave³⁵⁰ », ce qui montre l'importance que Fleuriot accorde à la religion et aux bonnes pratiques religieuses.

Cet article n'est pas le seul dans lequel la figure de la pèlerine, la bonne femme chrétienne, est présente. Zénaïde Fleuriot a aussi écrit un article intitulé « Les Pèlerines ». Fleuriot y discute une peinture de M. Bouguereau intitulée *Vœu à Saint-Anne* où on voit deux jeunes femmes priantes et une vieille femme assise à l'arrière-plan.³⁵¹ L'étude de ce tableau mène Fleuriot à une réflexion sur « la véritable femme chrétienne³⁵² » qu'elle voit représentée sur la toile. La vraie chrétienne est « enveloppée de pureté, rayonnante de foi³⁵³ ». De plus, le concept de militantisme religieux est abordé par Fleuriot comme la voie qui mène à une vie exemplaire et une âme digne : « Toute chrétienne est une militante, car n'est-ce pas par une lutte incessante que l'on garde, au milieu de la corruption générale, son âme en haut et sa vie sans reproche ?³⁵⁴ » Une femme idéale ne se laisse pas corrompre par la société, mais elle se voue au christianisme et à la défense de cette religion. Pour Fleuriot, il y a deux « catégories féminines³⁵⁵ » dignes : « la femme du temple et la femme du foyer domestique³⁵⁶ ». Nous reviendrons plus loin sur cette seconde catégorie, mais pour ce qui est de « la femme du temple », le premier type de femme idéale, son destin sera de se dédier à la religion en tant que religieuse et de ne laisser « rien de mortel³⁵⁷ » dans « son cœur immortel³⁵⁸ ». Son cœur

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 13.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 13-14.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 13-14.

³⁵¹ Fleuriot, Zénaïde, « Les Pèlerines », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 6, 8 mai 1875, p. 82.

³⁵² *Ibid.*

³⁵³ *Ibid.*

³⁵⁴ *Ibid.*

³⁵⁵ *Ibid.*

³⁵⁶ *Ibid.*

³⁵⁷ *Ibid.*

³⁵⁸ *Ibid.*

est réservé à Dieu. Pour les femmes (des religieuses ou simplement de bonnes chrétiennes), il est important de lutter contre le mal et de défendre la religion.³⁵⁹ La femme qui remplit cette mission recevra « des récompenses plus hautes et des triomphes immortels³⁶⁰ ». Selon Martine Reid, un tel type de promesse de récompense est souvent présent dans la littérature pour les filles. Si les filles respectent les vertus et se comportent comme il faut, on leur promet d'être gratifié par l'amour.³⁶¹

L'importance de lutter contre le mal est aussi soulignée dans l'article « 1876 ». Ici, Fleuriot écrit que *La Semaine des familles* souhaite défendre la religion et que, comme « la perversité morale grandit et déborde sur le monde³⁶² », il faut que les femmes résistent aux mauvaises mœurs : « que les femmes de France se glorifient de ne pas suivre le torrent, et que la noble devise de la Bretagne soit leur devise : “Plutôt mourir que se souiller.”³⁶³ » Même la mort est préférable à une vie immorale. Les femmes, ainsi que « le jeune homme, la jeune fille doivent prendre part à la grande lutte de bien contre le mal³⁶⁴ ». Fleuriot les appelle à joindre cette lutte contre les mauvaises valeurs morales et pour la religion. À la fin de l'article, elle souligne de nouveau que les « défenseurs de la religion³⁶⁵ » et de la morale chrétienne seront récompensés.³⁶⁶

Le fait que Fleuriot se concentre dans ses contributions à *La Semaine des familles* sur la femme idéale comme chrétienne et défendant la morale religieuse est typique de la presse d'éducation familiale du XIX^e siècle. Comme l'explique Lucie Barette, les femmes à l'époque ont peu d'autorité, mais un domaine dans lequel elles ont bien d'influence est la religion. Par conséquent, les journaux et les revues destinés aux femmes vont se concentrer sur ce domaine dans lequel les femmes profitent de leur pouvoir en tant que « gardiennes de la morale religieuse³⁶⁷ ». ³⁶⁸ Comme nous l'avons décrit dans le premier chapitre de notre mémoire, l'Église et la religion catholique sont très présentes dans la presse (d'éducation familiale). Ceci est bien sûr aussi le cas pour *La Semaine des familles* en tant que revue catholique destinée à la famille. La moralité traditionnelle (et chrétienne) et les idées conservatrices,

³⁵⁹ *Ibid.*

³⁶⁰ *Ibid.*

³⁶¹ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 64.

³⁶² Fleuriot, Zénaïde, « 1876 », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 40, 1 janvier 1876, p. 634.

³⁶³ *Ibid.*

³⁶⁴ *Ibid.*

³⁶⁵ *Ibid.*

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 632-634.

³⁶⁷ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 31.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 30-35.

étant caractéristiques de la presse féminine sous l'emprise du catholicisme³⁶⁹, sont centrales dans les contributions de Fleuriot à *La Semaine des familles*. Zénaïde Fleuriot accorde aussi surtout de l'autorité aux femmes dans le domaine de la religion et de la morale. Elles doivent se vouer au catholicisme, ainsi que défendre la religion et ses valeurs morales. En écrivant sur la femme comme (militante) chrétienne, Fleuriot s'inscrit donc dans la pensée catholique de son époque.

De plus, il faut noter qu'en tant que femme-journaliste, Fleuriot est aussi limitée aux mêmes domaines. Elle fait des contributions à *La Semaine des familles* sur des thèmes considérés comme appropriés aux femmes. Alors, Fleuriot propage des images stéréotypiques de la femme, tout en étant limitée par ces stéréotypes elle-même. Comme l'explique Barette, les femmes-journalistes au XIX^e siècle doivent toujours tenir compte des attentes de la société ; elles ne sont pas libres de tout écrire.³⁷⁰ En outre, selon Reid, les autrices de la presse infantile (et catholique) se limitent souvent à écrire en respectant les attentes du public et de l'éditeur.³⁷¹ Fleuriot ne sort pas du domaine considéré comme approprié aux femmes. Elle se conforme à la norme et écrit seulement des articles sur des thématiques « féminines ». Fleuriot se restreint-elle elle-même où est-elle limitée par les idées de l'Église et la société ?

Les femmes idéales selon Fleuriot sont donc les femmes croyantes. Ce sont des femmes « comme les femmes de la Bible³⁷² », qui transmettent leurs bonnes qualités (religieuses) aux enfants. Ainsi, quand Fleuriot parle du fils d'Eugénie de la Ferronnays (y a-t-il peut-être un lien familial avec Mme Craven de la Ferronnays, une amie de Fleuriot ?) dans un de ses articles, elle écrit qu'« il a hérité, non seulement de la foi, mais des qualités morales et de la ressemblance physique de sa mère³⁷³ ». Bien qu'il ne s'agisse pas directement d'une description d'une femme ici, la vision sur ce que devrait être une femme exemplaire de Fleuriot y est bien reflétée (à travers les caractéristiques héritées par l'enfant). Une femme doit avoir de la foi et des valeurs morales catholiques pour ensuite pouvoir les transmettre à ses enfants. Ceci nous mène à la caractéristique suivante de la femme idéale décrite par Fleuriot.

³⁶⁹ Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, Paris, Armand Colin, 1966, p. 34-37.

³⁷⁰ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 108.

³⁷¹ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 64.

³⁷² Fleuriot, Zénaïde, « À propos de l'été », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 17, 25 juillet 1874, p. 258.

³⁷³ Fleuriot, Zénaïde, « Une conférence parisienne », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 6, 8 mai 1875, p. 93.

La femme comme être familial et instructrice des enfants

Aux yeux de Zénaïde Fleuriot, la femme idéale n'est pas seulement une femme dévouée au catholicisme, mais aussi une femme de famille. Alors, il n'est pas surprenant que Fleuriot fasse appel à l'aide des femmes pour (re)donner une place importante à la famille dans la société :

il faut une coopération active, dévouée, et nous appelons les femmes de France à notre aide. A côté de nous, avec nous, nous désirons une association de dames, afin que la famille se trouve réunie dans nos cercles. Chez les catholiques, la famille est doublement sacrée, et nous sourions quand on nous accuse de vouloir détruire la famille.³⁷⁴

De nouveau, nous voyons que Fleuriot accorde une grande valeur à la religion catholique et aux éléments divers qui sont importants dans cette religion catholique, car faisant partie de l'image de la femme idéale. Celle-ci est dévouée et fait tout au nom de la religion et de la morale chrétiennes. La famille est au cœur dans la religion et alors aussi dans l'image de la femme que propage Fleuriot. Comme l'explique Michela De Giorgio, « le modèle féminin catholique est exclusivement celui de l'épouse et de la mère.³⁷⁵ » L'épouse doit se consacrer et se soumettre à son mari³⁷⁶, la mère s'occupe de l'éducation de ses enfants³⁷⁷. La place de la femme est dans la famille et l'intérêt que Fleuriot y accorde reflète donc le modèle catholique abordé par De Giorgio.

Nous avons constaté qu'il y a deux « catégories féminines » qui importent selon Zénaïde Fleuriot : « la femme du temple³⁷⁸ » (que nous avons déjà discutée dans la partie précédente) et « la femme du foyer domestique³⁷⁹ ». L'image de la femme au foyer est très courante au XIX^e siècle et dans la presse (d'éducation familiale mais aussi dans la presse en général). Selon Michelle Perrot, la ménagère, ou la femme au foyer, comme on l'appelle aussi, a des occupations différentes dans les classes populaires au XIX^e siècle. Premièrement, la femme bourgeoise s'occupe des enfants. Deuxièmement, la ménagère se charge, bien sûr, des tâches ménagères, comme nettoyer et faire la lessive. Troisièmement, elle peut également gagner des revenus supplémentaires pour sa famille, par exemple en travaillant quelques

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 94.

³⁷⁵ De Giorgio, Michela, « La bonne catholique », *Histoire des femmes en Occident IV : Le XIX^e siècle*, dir, Geneviève Fraisse & Michelle Perrot, Paris, Perrin, 2002, p. 210.

³⁷⁶ *Ibid.*

³⁷⁷ Caspard, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 1 A-C, Paris, Éditions du CNRS, 1981, p. 10.

³⁷⁸ Fleuriot, Zénaïde, « Les Pèlerines », p. 82.

³⁷⁹ *Ibid.*

heures en tant que femme de ménage.³⁸⁰ Dans ses contributions à *La Semaine des familles*, Zénaïde Fleuriot ne déroge pas à la norme de son époque. Elle écrit sur la femme parfaite comme une femme au foyer et elle s'appuie notamment sur les deux premières occupations mentionnées par Michelle Perrot : la femme qui s'occupe des enfants et la femme qui s'occupe des tâches domestiques. Comme nous le verrons plus en détail dans la partie sur l'éducation des filles, Fleuriot n'essaie pas seulement d'arriver à la bourgeoisie, mais aussi à la classe ouvrière. Elle ne le fait pas en s'adressant directement à cette classe, mais elle appelle aux chrétiens de la bourgeoisie d'élever les filles ouvrières.³⁸¹

Dans « Les Pèlerines », l'article dans lequel Fleuriot parle des deux catégories de femmes (la religieuse et la femme au foyer), Fleuriot explique qu'elle voit une des filles sur le tableau comme faisant partie de cette dernière catégorie féminine. Elle demande aux lecteurs : « Et ne croyez-vous pas que cette blonde gracieuse [une des filles sur le tableau], à la coiffe élégamment relevée, ne sera pas l'ornement et la joie d'un foyer chrétien [...] ?³⁸² » La fille va devenir cet idéal de la femme au foyer (religieuse) et son rôle sera simplement d'orner la maison. Comme l'explique Fleuriot dans « La Charité moderne », les honnêtes femmes chrétiennes occupent une position importante dans la famille ; elles sont « la pépinière des familles, au foyer desquelles la pauvreté peut s'asseoir, mais non point la misère avilissante, ni le déshonneur.³⁸³ »

Dans une autre contribution intitulée « Les Écoles ménagères », Fleuriot aborde également l'importance de la ménagère. Elle écrit que l'homme (et en particulier l'homme ouvrier) « a besoin avant tout d'une ménagère entendue, active, économe et savante dans la science difficile du ménage.³⁸⁴ » Une bonne femme ménagère est indispensable dans la famille. Fleuriot la décrit plus en détail :

Les bons ménages ont presque toujours à leur tête une femme honnête et capable qui sait manier le balai et rissoler les pommes de terre, qui aime mieux faire reluire son parquet que de coudre des volants à une robe à queue très-gênante, et qui vous présente un poupon bien frais et bien peigné, qui n'est point décollété, qui n'a point l'air de lui être étranger par le luxe de sa

³⁸⁰ Perrot, Michelle, *La vie de famille au XIX^e siècle*, Paris, Points, 2015, p. 67-68.

³⁸¹ Fleuriot, Zénaïde, « De l'Esprit pratique », p. 622.

³⁸² Fleuriot, Zénaïde, « Les Pèlerines », p. 82.

³⁸³ Fleuriot, Zénaïde, « La Charité moderne », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 43, 22 janvier 1876, p. 675.

³⁸⁴ Fleuriot, Zénaïde, « Les Écoles ménagères », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 20, 17 août 1878, p. 315.

toilette et qui se fait les gencives avec une bonne croûte de pain de ménage dont la partie nutritive n'est pas absente.³⁸⁵

Une femme parfaite s'occupe donc du ménage et n'est pas vaine. Pour Fleuriot, la parure et la toilette féminine ne sont pas importantes. La femme idéale ne se soucie pas de telles choses insignifiantes, mais se consacre au ménage. Elle sait faire tous travaux domestiques et les fait avec plaisir. La femme ménagère en effet, « avec sa vie pleine et occupée, est [...] heureuse dans ses modestes réalités³⁸⁶ ». Cette notion de la ménagère parfaite pour son mari reflète clairement l'idée suscitée par Sanson que la femme existe pour plaire aux autres personnes.³⁸⁷ Ici, la femme doit plaire à son mari en effectuant parfaitement ses tâches domestiques.

Comme la femme est destinée à la vie familiale, au foyer, la femme idéale est aussi mère. La jeune mère est décrite comme « belle et sérieuse³⁸⁸ » et comparée aux « femmes de la Bible³⁸⁹ ». Elle transpire l'amour pour son enfant et avec « ses pieds nus³⁹⁰ » elle est proche de la nature. Si on lit ceci, qui ne veut pas être cette mère élégante ? Pourtant, de nombreuses femmes modernes seront déçues lorsqu'elles découvriront que, selon Fleuriot, cette femme ne doit que s'occuper de ses enfants selon Fleuriot. Dans « Un petit rural », elle écrit :

Sa mère [celle de l'enfant rural] le promènera au soleil ou à l'ombre, le réchauffera devant les bûches enflammées et sera uniquement occupée de lui. Elle n'ira pas l'asseoir dans une horrible enceinte à l'atmosphère embrasée, elle ne profanera pas ses oreilles ni sa petite intelligence, elle ne cherchera pas d'autres plaisirs que son innocent amour.³⁹¹

De nouveau, la mère et l'enfant sont rapprochés à la nature par Fleuriot. Dans ses articles, elle aborde à plusieurs reprises la différence entre la ville et la campagne. La campagne a toujours sa préférence et est vue comme un meilleur environnement que la ville (surtout pour les femmes et les enfants), car la campagne échappe plus souvent à « la perversité morale³⁹² ». Il vaut donc mieux vivre en campagne « selon les lois de la nature telle que Dieu les a faites !³⁹³ », où la femme, proche de la nature, peut élever ses enfants de la meilleure manière

³⁸⁵ *Ibid.*

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 316.

³⁸⁷ Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », p. 538.

³⁸⁸ Fleuriot, Zénaïde, « À propos de l'été », p. 258.

³⁸⁹ *Ibid.*

³⁹⁰ *Ibid.*

³⁹¹ Fleuriot, Zénaïde, « Un petit rural », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 43, 22 janvier 1875, p. 682.

³⁹² Fleuriot, Zénaïde, « 1876 », p. 634.

³⁹³ Fleuriot, Zénaïde, « Un petit rural », p. 682.

qui soit.³⁹⁴ Comme le constate Lucie Barette, « les mères sont enjointes à rester du côté de la nature, pensée comme dessinée par Dieu. La nature, comme Dieu, semble exiger des mères qu'elles soient à l'entière disposition de leurs enfants, comme de leur mari.³⁹⁵ » Cette idée que les femmes et les enfants doivent être proche de la nature est donc typique à l'époque. De plus, elle nous fait penser aux vues de Rousseau abordées par exemple dans *Émile, ou De l'éducation*. Rousseau est en effet une source d'inspiration pour le pédagogue David-Lévi Alvarès qui donne aux années 1820 des cours pour les mères et leurs filles dans lesquels il stimule les mères à utiliser la nature comme guide dans l'éducation de leurs filles.³⁹⁶ En outre, comme l'explique Loïc Artiaga, l'idéalisation de « la vie rurale³⁹⁷ » est souvent présente dans les romans considérés comme « bons » par l'Église.³⁹⁸

Dans « Les Petits maraudeurs », Zénaïde Fleuriot parle des devoirs des parents, c'est-à-dire des responsabilités de la mère, la désignation « parents » utilisée dans un premier temps étant vite remplacée par celle de « mère ».³⁹⁹ Il n'est pas inhabituel pour les revues de la presse d'éducation familiale de vouloir s'adresser aux parents, alors qu'en réalité elles sont surtout destinées à la mère. Selon Pierre Caspard, la mère, et pas le père, est vue comme l'éducateur des enfants au XIX^e siècle.⁴⁰⁰ C'est dire que, en parlant notamment à la mère dans sa contribution, Fleuriot et *La Semaine des familles* s'inscrivent dans les normes pour la presse d'éducation familiale au XIX^e siècle. Mais qu'est-ce que Fleuriot écrit sur les devoirs de la mère ? Elle souligne que la mère doit toujours payer attention à ses enfants et les surveiller.⁴⁰¹ C'est le devoir de la femme d'éduquer des enfants qui deviennent ainsi de bons citoyens :

En élevant ses enfants que la mère se rappelle qu'elle prépare des femmes et qu'elle forme des hommes ; et qu'elle tremble si elle n'a pas sagement assoupli, par l'amour, des natures orgueilleuses ou égoïstes qui, au sortir de ses mains, trouveront la justice au lieu et place d'une aveugle indulgence.⁴⁰²

³⁹⁴ *Ibid.*

³⁹⁵ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 97.

³⁹⁶ Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, p. 93-94.

³⁹⁷ Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 136.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 136-137.

³⁹⁹ Fleuriot, Zénaïde, « Les Petits maraudeurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 18, 1 août 1874, p. 279-281.

⁴⁰⁰ Caspard, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. xviii^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, p. 10.

⁴⁰¹ Fleuriot, Zénaïde, « Les Petits maraudeurs », p. 279.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 281.

Dans cette citation, il semble presque s'agir d'une menace adressée aux mères si elles ne réussissent pas à bien élever leurs enfants. Fleuriot ne cesse d'« effrayer » les mères dans son article. Quelques phrases plus loin, elle donne un exemple de ce qui peut arriver aux enfants mal élevés : « Un jeune homme, pour satisfaire sa gourmandise, a fait une légère désobéissance, puis un léger mensonge, et enfin, dans un moment d'emportement, il a frappé un simple sergent : il est condamné à mort.⁴⁰³ » Autrement dit, si la mère ne réussit pas à apprendre aux enfants par exemple comment maîtriser leurs émotions, les enfants peuvent finir par être incarcérés. Ces déclarations de Fleuriot montrent jusqu'à quel point elle tient la femme, la mère, comme responsable des enfants. La femme idéale se dédie donc complètement à l'éducation de ses enfants. Cette grande responsabilité que Fleuriot accorde à la mère est typique de la religion catholique, ainsi que l'explique De Giorgio : « La culture catholique du XIX^e siècle attribue à la mère, guidée par un esprit de sacrifice illimité, un rôle primordial dans la formation religieuse et la correction morale de ses enfants.⁴⁰⁴ »

Dans « La Charité moderne », une institution devient une figure maternelle. L'Église est décrite comme une mère et sa maternité comme un « acte solennel⁴⁰⁵ ». L'Église est une sorte de mère idéale qui donne le bon modèle (le modèle religieux) à suivre à ses enfants. Elle s'occupe des enfants pour lesquels les parents n'ont pas de temps (par exemple parce qu'ils doivent tous les deux travailler pour maintenir la famille).⁴⁰⁶ Dans la description de Fleuriot des crèches et des écoles catholiques pour ces enfants, on trouve également des réflexions sur l'image de la femme idéale. Fleuriot décrit en effet des figures maternelles qui s'occupent des enfants à la crèche et à l'école. Même si elles ne sont pas les mères de ces enfants, elles ont « des mains pures et maternelles⁴⁰⁷ ». Elles sont « sages et tendres⁴⁰⁸ » et elles élèvent les enfants de façon correcte : « c'est-à-dire [...] selon la raison, la sagesse, d'une manière douce et ferme à la fois⁴⁰⁹ ». De plus, quand la jeune fille a fait sa première communion, elle trouve une place dans « des ateliers patronés par des religieuses et par des femmes du monde où l'apprentissage de la jeune fille se poursuit dans l'honneur et la vertu.⁴¹⁰ » Même quand la fille devient une femme, elle trouvera des patronnes.⁴¹¹ Les bonnes femmes sont donc des mères ou des êtres maternelles. La femme idéale témoigne de pureté, d'honneur, de vertu et

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 281.

⁴⁰⁴ De Giorgio, Michela, « La bonne catholique », p. 238-239.

⁴⁰⁵ Fleuriot, Zénaïde, « La Charité moderne », p. 674.

⁴⁰⁶ *Ibid.*

⁴⁰⁷ *Ibid.*

⁴⁰⁸ *Ibid.*

⁴⁰⁹ *Ibid.*

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 674-675.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 675.

de tendresse et elle transmet ces qualités aux enfants qu'elle instruit. Une femme parfaite est un modèle exemplaire pour les jeunes filles qu'elle patronne ou élève. Dans une société idéale, la mère s'occupe des enfants, mais dans le cas où les enfants ne peuvent pas être élevés par leurs mères, les institutions catholiques et les femmes qui y travaillent remplissent le vide laissé par la mère.

La notion de la femme comme être familial, comme mère et comme femme au foyer est, comme la bonne femme chrétienne, une représentation typique dans la presse au XIX^e siècle. Nous avons déjà vu que *La Semaine des familles*, tout comme les autres revues catholiques et les autres revues de la presse d'éducation familiale, revendique la religion et la morale comme domaines appropriés aux femmes. Un autre domaine dans lequel les femmes sont accordées une place au XIX^e siècle est celui du foyer. La presse catholique et la presse d'éducation familiale accordent beaucoup d'importance à la famille. C'est ici que la femme peut (et doit) exercer une influence.⁴¹² Le fait que Fleuriot traite de la sphère privée comme espace idéal pour la femme idéale est caractéristique de la presse du XIX^e siècle. En écrivant sur la femme parfaite comme ménagère et comme mère, Fleuriot confirme les représentations stéréotypiques de (la presse de) son époque.

Alors, la femme idéale est une femme vouée à la religion et à la maternité. Ces deux caractéristiques de la femme idéale sont connectées. La femme doit témoigner de la vertu, de la foi et de bonnes qualités morales religieuses. Dans son rôle comme mère ou comme figure maternelle (ou même d'institutrice), la femme doit transmettre ces vertus aux enfants et en particulier aux jeunes filles pour lesquelles elle sert de modèle à suivre. Comme l'expliquent Michelle Perrot et Françoise Mayeur, les femmes jouent un rôle essentiel pour leurs filles au XIX^e siècle. Ce sont les mères qui sont souvent responsables de l'éducation des filles. Beaucoup de filles à l'époque sont en effet instruites à la maison.⁴¹³ Ce devoir de la mère est donc reflété dans les contributions de Fleuriot. La femme idéale se dédie complètement au foyer et aux enfants qu'elle prépare pour devenir de bons hommes et, surtout, de bonnes femmes.

⁴¹² Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, p. 34-37 ; Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 30-35.

⁴¹³ Perrot, Michelle, *La vie de famille au XIX^e siècle*, p. 79 ; Mayeur, Françoise, « L'éducation des filles : le modèle laïque », p. 284.

Exemples de bonnes femmes

Dans *La Semaine des familles*, Fleuriot donne également des exemples plus concrets des femmes que les lectrices devraient imiter. Comme le constate Martine Reid, les ouvrages pour les filles donnent souvent des modèles à suivre aux jeunes filles. Les filles sont guidées par des mères, des grand-mères et d'autres membres féminins de la famille qui veillent à ce que les filles ne s'écartent pas de la bonne voie religieuse et morale.⁴¹⁴ On retrouve cette idée de proposer des modèles exemplaires dans la littérature destinée aux filles (et aussi aux femmes dans notre cas) dans les contributions de Fleuriot à *La Semaine des familles*.

D'abord, Fleuriot parle des religieuses qu'elle loue. Elle écrit par exemple sur les Religieuses auxiliatrices de la Chapelle du Purgatoire.⁴¹⁵ Elles sont des exemples de femmes complètement vouées à la religion catholique. Les religieuses visitent les « malades pauvres à domicile⁴¹⁶ » et s'occupent de

la douleur sous toutes ses formes, la misère physique et morale à tous ses degrés ; la vieille femme abandonnée, la mère de famille malade et surchargée d'enfants, le vieillard, l'infirme, tout enfin ce qui est pauvre, isolé, triste, souffrant. [...] Cette visiteuse, une fois entrée dans la mansarde, est devenue la servante de ceux qu'elle visite. Ses mains vont retourner les matelas de leur couche ; tout ranger, tout embellir autour d'eux. Rien ne la rebute, rien ne l'effraie, rien ne l'humilie.⁴¹⁷

Les religieuses se dédient complètement à la charité religieuse que Fleuriot décrit comme « surnaturelle⁴¹⁸ ». Elles sont le modèle exemplaire de la femme consacrée au catholicisme et aux autres personnes (par exemple les malades et les personnes âgées). Dans un autre article, Fleuriot parle aussi des religieuses de la Chapelle du Purgatoire et en particulier de la mère Saint-François-Xavier du Purgatoire. Elle décrit la mère comme une « noble femme⁴¹⁹ », courageuse et elle souligne que la mère « pratiquait si complètement ses grands vœux religieux !⁴²⁰ ». Les religieuses du Purgatoire « servent Jésus-Christ partout⁴²¹ ». Les louanges de Fleuriot pour les religieuses du Purgatoire et leur mère montrent à quel point elle tient en

⁴¹⁴ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 61.

⁴¹⁵ Fleuriot, Zénaïde, « La Chapelle du Purgatoire », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 32, 4 novembre 1876, p. 510-511.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 511.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 511.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 510.

⁴¹⁹ Fleuriot, Zénaïde, « La Charité moderne », p. 675.

⁴²⁰ *Ibid.*

⁴²¹ *Ibid.*

grande estime les femmes qui se livrent à la religion catholique. Les religieuses semblent servir comme des modèles à suivre pour le lectorat féminin de *La Semaine des familles*.

Zénaïde Fleuriot crée aussi des personnages fictifs qui peuvent servir d'exemple idéal aux femmes et aux filles. Dans « La Première confession », elle construit par exemple un personnage de petite fille appelée Hélène, qui a menti à sa mère. Hélène a dit que le chat avait bu la crème, alors que c'était Hélène elle-même. Comme Hélène est un enfant pur et honnête, elle se sent coupable et veut confesser son secret à sa grand-mère.⁴²² Quand celle-ci demande si quelqu'un l'avait vue, Hélène dit que non mais que « Peut-être le bon Dieu⁴²³ » l'a vue et qu'elle veut quand même confesser son secret : « Parce que je [Hélène] suis triste, grand'mère, je ne puis plus jouer, je n'ose plus regarder maman ni Minet [le chat] : il y a là comme une petite pierre.⁴²⁴ » La grand-mère est heureuse que Hélène se soit confessée et lui encourage à également confesser son secret à sa mère.⁴²⁵ Fleuriot fait un exemple du comportement d'Hélène :

Pauvre petite, sans le savoir, elle vient de toucher à une bien grave question. Elle aussi, il a fallu qu'elle fût entendre à, quelqu'un le premier cri de sa conscience, car, dans l'âme pure de l'enfant, cette voix de Dieu n'est étouffée par aucun sophisme et par aucune, passion. Le péché se dresse contre elle, sa propre injustice la révolte ; elle se sent malheureuse et triste, il faut qu'elle avoue et qu'elle expie.

Ah ! petite Hélène, ta première confession en remonterait long à bien des hommes qu'humilient les mystères de la foi. Elle leur apprendrait que Celui qui a institué la confession connaissait, si bien le cœur de ses créatures qu'il leur a donné, dès cette vie, les remèdes souverains pour l'apaisement les plus cuisantes, les souffrances morales.⁴²⁶

Fleuriot parle du dévouement religieux pur d'Hélène (et des enfants en général). Hélène a encore une conscience qui lui parle et la fait sentir triste. Elle est un exemple à suivre pour tous les autres (mais comme il s'agit d'un personnage qui est une jeune fille, l'histoire parle probablement surtout aux filles). Il faut écouter sa conscience et se soumettre à Dieu. Donc, le personnage fictif d'Hélène que Fleuriot a construit montre de nouveau l'importance du dévouement religieux et de la morale religieuse pour la fille et la femme idéale.

⁴²² Fleuriot, Zénaïde, « La Première confession », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 21, 22 août 1874, p. 322.

⁴²³ *Ibid.*

⁴²⁴ *Ibid.*

⁴²⁵ *Ibid.*

⁴²⁶ *Ibid.*

Cet article de Fleuriot répond aux standards des textes destinés à la jeunesse de son époque. L'article contient plusieurs éléments relevés par Amélie Calderone⁴²⁷ (voir chapitre 1). Ainsi, l'histoire a lieu dans un simple cadre familial : il s'agit d'une conversation entre une petite-fille et sa grand-mère. En outre, le texte a été écrit sous forme de dialogue pour contrôler et guider encore plus la lecture de l'enfant auquel cet article est destiné.

Un autre personnage fictif créé par Fleuriot qui sert de modèle exemplaire pour les jeunes filles et les femmes est Barba la fileuse. L'article intitulée « Barba la fileuse » est en effet un poème dans lequel Fleuriot parle de Barba, une veuve qui a perdu ses dix enfants et qui souffre beaucoup. Pourtant, malgré ses souffrances, la femme reste fidèle à Dieu et elle va tous les jours à l'église.⁴²⁸ Elle a « le sang nourri de foi, l'honnête sang breton⁴²⁹ » et une âme forte (beaucoup plus forte que le corps).⁴³⁰ Elle ne se plaint jamais : « Barba souffrait en paix, sans maudire la vie.⁴³¹ » Fleuriot la décrit comme ayant « un rayon divin, un éclair immortel⁴³² ». Barba, fidèle à la religion, est un exemple parfait à poursuivre, ce qui est clairement mis en avant par Fleuriot dans les deux derniers vers du poème :

Tout misérable peut aimer, souffrir et croire,
Et conquérir par-là le paradis perdu.⁴³³

De nouveau, Fleuriot propose un idéal d'une femme complètement consacrée au catholicisme. Même les grandes souffrances (comme la perte des enfants) ne détruisent pas la foi de Barba. Toute femme doit essayer d'atteindre cet idéal et se livrer complètement à Dieu.

Fleuriot ne propose pas seulement des personnages fictifs comme modèles à poursuivre pour les femmes et les jeunes filles dans *La Semaine des familles*. Elle parle également de plusieurs personnes réelles, historiques ou bibliques qui peuvent servir d'exemple. Ainsi, en juin 1877, Fleuriot consacre dans un article quelques paragraphes à lady Lothian, qui vient de décéder.⁴³⁴ Lady Lothian, une femme de la noblesse philanthrope, a fondé l'église anglicane Saint-John's à Jedburgh et l'église catholique Saint-David's à

⁴²⁷ Calderone, Amélie, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIXe siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », p. 5, 13-15.

⁴²⁸ Fleuriot, Zénaïde, « Barba la fileuse », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 17, 24 juillet 1875, p. 258.

⁴²⁹ *Ibid.*

⁴³⁰ *Ibid.*

⁴³¹ *Ibid.*

⁴³² *Ibid.*

⁴³³ *Ibid.*

⁴³⁴ Fleuriot, Zénaïde, « Causerie », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 12, 23 juin 1877, p. 183.

Dalkeith. Elle adhéra au Mouvement d'Oxford et s'est convertie au catholicisme après la mort de son mari.⁴³⁵ Dans son article, Zénaïde Fleuriot loue lady Lothian : « cette grande dame et cette plus grande chrétienne, lady Lothian, dont l'Angleterre catholique pleure en ce moment la perte.⁴³⁶ » Lady Lothian était très belle, mais ce qui est plus important, elle était gracieuse, aimable et charitable.⁴³⁷ C'est dire que Lady Lothian, avec son dévouement à la religion et à la charité, est également une femme idéale à imiter pour les lectrices de *La Semaine des familles*.

Finalement, Fleuriot traite aussi de deux figures peut-être beaucoup plus connues pour les catholiques comme femmes idéales et modèles à imiter. La première est la Vierge Marie. Elle a une « beauté douce et pure⁴³⁸ » et est proche de la nature. Honorée par beaucoup de personnes⁴³⁹, figure de mère parfaite, car elle est évidemment la mère de Jésus-Christ ainsi qu'une figure religieuse importante, elle est l'idéal auquel les femmes doivent aspirer. Utiliser la Vierge Marie comme modèle exemplaire pour les femmes est typique du catholicisme. Lucie Barette écrit que « le discours religieux traditionnel concernant les femmes résiste à la laïcisation générale⁴⁴⁰ » Elle explique que d'une part, on voit dans ce discours souvent « la figure d'Ève la pécheresse⁴⁴¹ » et que d'autre part, on a la Vierge Marie. La Vierge Marie est l'idéal que les femmes doivent essayer d'être ou de devenir en se consacrant complètement à la religion. Ève, qui n'essaie que d'acquérir le savoir, est le mauvais exemple.⁴⁴² Marie est plutôt « le modèle de la mère martyre⁴⁴³ » que les femmes doivent poursuivre. La maternité est sacrée et la femme doit tout abandonner, même sa propre identité, pour se consacrer complètement aux enfants.⁴⁴⁴ À travers le sacrifice et les souffrances qui viennent avec la maternité, « une femme s'élève à la hauteur de Dieu.⁴⁴⁵ » Elle devient en quelque sorte la Vierge Marie, car comme le constate Lucie Barette : « une femme qui n'est pas une mère martyre n'est pas une femme.⁴⁴⁶ »

⁴³⁵ « Cecil Chetwynd Kerr, Marchioness of Lothian », *Wikipedia*, https://en.wikipedia.org/wiki/Cecil_Chetwynd_Kerr,_Marchioness_of_Lothian, consulté le 24 mai 2023.

⁴³⁶ Fleuriot, Zénaïde, « Causerie », p. 183.

⁴³⁷ *Ibid.*

⁴³⁸ Fleuriot, Zénaïde, « Au mois de mai », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 8, 26 mai 1877, p. 113.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 113-114.

⁴⁴⁰ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 35.

⁴⁴¹ *Ibid.*

⁴⁴² *Ibid.*

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 96.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 95-96.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 95.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 96.

La deuxième figure à laquelle Fleuriot s'intéresse, est Jeanne d'Arc. Cette « héroïne française⁴⁴⁷ » qui a rempli « l'effrayante mission que Dieu lui donne⁴⁴⁸ » peut également servir de modèle à suivre aux femmes. Jeanne d'Arc n'a reculé devant rien, a accompli sa mission divine et l'a même dû payer de sa vie. Qui serait un meilleur exemple du dévouement catholique qu'elle ? Comme l'explique Nicole Cadène, Jeanne d'Arc est souvent utilisée au XIX^e siècle comme une figure féminine ayant un comportement à imiter et un caractère exemplaire :

En temps normal, elles [les filles] se doivent d'imiter Jeanne d'Arc non dans son héroïsme mais dans ses vertus, une conception popularisée par Marie-Edmée elle-même dans une histoire illustrée composée à la fin du Second Empire.⁴⁴⁹

La figure de Jeanne d'Arc utilisée aux années 1860-1870 met donc en avant un idéal religieux pour les filles. Elle est « pieuse, douce, charitable, dévouée, compatissante⁴⁵⁰ ». Autrement dit, elle est l'image parfaite d'une bonne femme (ou fille) chrétienne.

Ce qu'une femme ne doit pas être

Zénaïde Fleuriot a donc une image claire de la femme idéale, ce qui implique qu'elle a également une image de ce que la femme ne doit pas être. Alors, pour avoir une image plus complète de la façon dont Fleuriot décrit les femmes (idéales) et pour savoir si sa vision s'inscrit dans les idées courantes dans les parties de la presse et de la société qui sont sous l'influence de l'Église au XIX^e siècle, il est aussi important de regarder quelles sont les mauvaises qualités dans une femme selon Fleuriot.

Premièrement, Fleuriot critique à plusieurs reprises les ouvrières. Elle semble comprendre que parfois il est nécessaire que la mère travaille au lieu de s'occuper des enfants, mais elle indique quand même que de la sorte les enfants sont « privés de la compagnie de leur mère⁴⁵¹ ». La classe ouvrière est en effet plus sensible aux « tentations et [...] dangers⁴⁵² » et les ouvrières, élevées dans de bonnes familles chrétiennes, s'écartent de la

⁴⁴⁷ Fleuriot, Zénaïde, « Jeanne d'Arc », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 19, 11 août 1877, p. 289.

⁴⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁴⁹ Cadène, Nicole, « La broderie sur l'étendard. Les femmes face au modèle de Jeanne d'Arc, xix^e-xx^e siècle », *De Domrémy... à Tokyo : Jeanne d'Arc et la Lorraine*, 2012, Vaucouleurs, Domrémy, France, p. 3, consultable sur <https://shs.hal.science/halshs-02070120>.

⁴⁵⁰ *Ibid.*

⁴⁵¹ Fleuriot, Zénaïde, « La Charité moderne », p. 674.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 675.

bonne voie et « suivront, non sans rougir, la grande voie de la perte⁴⁵³ ». L'ouvrière est « une individualité à part⁴⁵⁴ » selon Fleuriot et la remarque n'a rien de positif. Elle est trop vaniteuse et fait trop d'attention à son apparence physique, ce qui a une mauvaise influence sur elle :

Par le fait même du nivellement qui se produit tous les jours dans les habitudes, la toilette, les manières, elle échappe aux meilleures influences, elle est entraînée dans une sorte de tourbillon qui l'aveugle et l'étourdit jusqu'à l'heure des cruelles réalités.⁴⁵⁵

Contrairement aux bonnes filles ouvrières qui sont « très-simplement vêtues⁴⁵⁶ », les vêtements des ouvrières auxquelles Fleuriot pense sont exubérants. Fleuriot se moque de leurs apparences : « Quelle friperie d'habillement, quelles ridicules coiffures ! quels visages ennuyés, déjà fanés ; quel ennui, ah ! surtout quel ennui !⁴⁵⁷ » La vanité ne fait rien pour la beauté des filles, ni pour leurs âmes.

Dans « Les Petits maraudeurs », Fleuriot souligne également l'idée que les filles qui ont trop de liberté, trop d'individualité, ne finissent pas bien :

Le développement libre de certains défauts empoisonne tant d'existences ! Qui ne sait les tortures que causent la susceptibilité, l'envie, toutes ces laides filles d'un amour-propre immesuré ? qui n'a vu des carrières, et des plus brillantes, entravées par la paresse et par la colère ?⁴⁵⁸

Ces filles deviennent « laides » et Fleuriot condamne les filles paresseuses. Dans « La Charité moderne », elle déclare qu'il y a trop de femmes pécheresses : « Aussi, pour les femmes surtout, que d'oisiveté, que de coquetterie précoce, que d'ardentes convoitises !⁴⁵⁹ ». La présence de ces péchés dans la société est un « immense péril social⁴⁶⁰ ». Cet article de Fleuriot reflète la position courante de l'époque telle qu'elle a été expliquée par Barette ; la femme qui travaille est une menace pour la paix domestique et pour la société.⁴⁶¹

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 675.

⁴⁵⁴ Fleuriot, Zénaïde, « De l'Esprit pratique », p. 622.

⁴⁵⁵ *Ibid.*

⁴⁵⁶ *Ibid.*

⁴⁵⁷ *Ibid.*

⁴⁵⁸ Fleuriot, Zénaïde, « Les Petits maraudeurs », p. 279-281.

⁴⁵⁹ Fleuriot, Zénaïde, « La Charité moderne », p. 675.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 676.

⁴⁶¹ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 85-87.

La femme trop libre, trop individuelle et vaniteuse est aussi traitée dans l'article « Les Écoles ménagères ». Fleuriot indique que la femme prétentieuse a une mauvaise influence sur son mari « déjà infatué de sa prérogative d'électeur et de bien d'autres prérogatives imaginaires qui ne lui rapportent pas davantage⁴⁶² ». La femme frivole « communique⁴⁶³ » sa vanité « à son mari⁴⁶⁴ ». De plus, il y a des femmes qui commettent le péché capital de l'avarice, ce qui a aussi des conséquences négatives pour leurs familles : « Une femme sans piété ne peut pas être dépensière, mais elle ne garde pas la mesure, elle devient avare, ramasseuse de titres, de louis d'or ou de sous.⁴⁶⁵ » Ce que toutes ces femmes ont en commun, c'est qu'elles sont trop libres et qu'elles ne tiennent pas suffisamment à la religion. Selon Fleuriot, « la libre-penseuse⁴⁶⁶ » est « enfiévrée de chimères⁴⁶⁷ ». Les libres-penseuses sont les plus dangereuses de toutes les femmes trop libres. Fleuriot décrit ce type de femme plus en détail :

Je me suis rencontrée pendant le siège avec des [f]emmes du peuple qui avaient secoué le joug salutaire et béni de la foi. Celles-là dédaignaient de s'appeler des ménagères ; elles n'en étaient plus, hélas ! et je me demandais ce que devait être à son foyer cette mégère incapable et envieuse qui aux aberrations de la vanité joignait les aberrations de la politique telle qu'on la pratique dans la rue.⁴⁶⁸

Les libres-penseuses ont complètement abandonné la religion catholique et ce faisant la bonne voie. Elles ne sont pas seulement vaniteuses, mais elles osent toucher à un domaine qui leur est interdit : elles s'occupent de politique. Comme nous l'avons vu, la politique n'est pas un domaine pour les femmes. La place des femmes est dans la vie privée, et non pas dans la sphère publique.⁴⁶⁹ Ce sont les femmes qui s'engagent dans la politique qui suscitent alors le plus grand mépris de la part de Zénaïde Fleuriot. Elle les décrit comme des « mégère[s] incapable[s] et envieuse[s]⁴⁷⁰ ».

L'article « Les Écoles ménagères » n'est pas le seul dans lequel Fleuriot condamne les femmes qui ont abandonné la religion. Elle manifeste également sa désapprobation face à

⁴⁶² Fleuriot, Zénaïde, « Les Écoles ménagères », p. 315.

⁴⁶³ *Ibid.*

⁴⁶⁴ *Ibid.*

⁴⁶⁵ *Ibid.*

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 316.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 316.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 316.

⁴⁶⁹ Planté, Christine & Thérenty, Marie-Ève, « Introduction », p. 16-19.

⁴⁷⁰ Fleuriot, Zénaïde, « Les Écoles ménagères », p. 316.

elles dans « Causerie bibliographique ». Fleuriot y écrit : « L'homme qui se sépare de Dieu laisse bien vite apercevoir par quel endroit sa sagesse est courte mais pour la femme c'est bien plus, c'est une irrémédiable déchéance.⁴⁷¹ » Autrement dit, pour la femme, abandonner la religion catholique est encore plus grave que pour l'homme. Elle ne peut jamais s'en remettre.

Comment devenir et créer de bonnes femmes

Maintenant que nous avons regardé la femme idéale et la femme qu'il ne faut pas être selon Zénaïde Fleuriot, nous pouvons étudier les manières que Fleuriot propose pour devenir une femme idéale ou de créer des femmes idéales. Nous distinguerons deux éléments importants qui font d'une fille une bonne femme. Premièrement, nous traiterons de l'éducation que décrit Fleuriot. Deuxièmement, nous étudierons l'importance de la bonne lecture selon Fleuriot. En d'autres mots, quels types d'ouvrages les filles doivent-elles lire ? C'est que la presse et la littérature pour les filles et pour les garçons ne sont pas les mêmes. La presse enfantine « reproduit [...] une séparation des sexes qui se maintiendra au XX^e siècle dans les journaux avec plus de force que dans les livres.⁴⁷² » La littérature et la presse destinées aux filles propagent souvent des idées genrées⁴⁷³ et il sera par donc intéressant de regarder quels types d'ouvrages Fleuriot trouve appropriés aux filles.

Éducation des filles

Dans *La Semaine des familles*, Zénaïde Fleuriot parle plusieurs fois de l'éducation des filles et des différentes écoles (chrétiennes). L'importance que Fleuriot donne à l'éducation des filles n'est pas surprenante. Nous avons déjà vu dans le deuxième chapitre que Fleuriot a contribué à la création de l'École professionnelle catholique de la rue du Cherche-Midi et qu'elle a été sa directrice générale.⁴⁷⁴ Dans *La Semaine des familles*, Fleuriot continue de s'engager pour l'éducation des filles (de la classe ouvrière). Selon elle, une bonne éducation est en effet indispensable à l'éducation d'une fille parfaite pour pouvoir devenir une femme idéale (chrétienne et au foyer). Fleuriot écrit plusieurs fois sur les écoles professionnelles de jeunes filles. Elle ne s'adresse pas directement à la classe ouvrière, mais elle s'adresse aux chrétiens de la classe dirigeante et les appelle à éduquer les filles de la classe ouvrière pour créer de bonnes femmes :

⁴⁷¹ Fleuriot, Zénaïde, « Causerie bibliographique », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 38, 21 décembre 1878, p. 601.

⁴⁷² Marcoin, François (sic.), « La presse enfantine », p. 572.

⁴⁷³ Reid, Martine, « Apprendre, instruire », p. 64.

⁴⁷⁴ Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, p. 352-375.

C'est donc à l'apprentie qu'il faut se dévouer et se dévouer pratiquement, En lui enseignant les vérités éternelles par amour pour son âme, il faut lui préparer l'enseignement professionnel qui sauvegarde la dignité de sa vie. Quelle régénération pour la classe ouvrière que cet élan donne à la double science de la vérité et du travail ! quelle charité pratique de nourrir ces âmes de la foi et de donner à ces doigts l'habileté qui gagne le pain matériel ! Œuvre belle et difficile ! Il y a tout à faire. Il faut rétablir ou fortifier en ces esprits les hiérarchies du respect, rendre à ces enfants élevées dans le faux le goût de la simplicité, leur faire aimer le frêle instrument de leur travail et leur position honorable, quoique effacée dans la société, malgré les délirantes ambitions.⁴⁷⁵

Les filles de la classe ouvrière ont été élevées « dans le faux » et il est aux chrétiens de les éduquer en matière de religion, de morale, de leur montrer le bon comportement et la bonne voie à suivre dans la vie. De cette façon, les chrétiens contribuent à former de femmes parfaites selon les idéaux de Fleuriot. En écrivant sur l'éducation des filles, Fleuriot s'approprie de l'autorité. De plus, elle attribue ce pouvoir aussi aux autres chrétiens qu'elle appelle à éduquer les enfants de la classe ouvrière. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de cette recherche, Rebecca Rogers traite aussi de cette appropriation d'autorité par les femmes dans l'éducation des filles au XIX^e siècle. Selon elle, c'est la religion qui permet aux femmes d'obtenir cette influence et par conséquent la religion a également une place importante dans l'éducation des filles. Cette éducation est en effet fortement marquée par les principes du christianisme. Les mœurs sont vues comme très importantes dans cette éducation et on souhaite éduquer les femmes sur la religion et les principes de cette religion.⁴⁷⁶ Alors, avec son article sur l'éducation des filles, Fleuriot s'inscrit dans les idées de son époque et de l'Église.

Selon Fleuriot, l'école professionnelle de jeunes filles a des « consolants résultats⁴⁷⁷ ». Nous avons vu que dans l'article « De l'Esprit pratique », Fleuriot se moque des vêtements exubérants d'un groupe de filles ouvrières. Cependant, Fleuriot n'a pas vu seulement ces filles, mais aussi un autre groupe de filles qu'elle reconnaît comme étant élèves de l'école professionnelle. Elle les décrit ainsi :

⁴⁷⁵ Fleuriot, Zénaïde, « De l'Esprit pratique », p. 622.

⁴⁷⁶ Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, p. 27.

⁴⁷⁷ Fleuriot, Zénaïde, « De l'Esprit pratique », p. 622.

Tout à coup débouchèrent du boulevard des jeunes filles très-simplement vêtues. Leur robe était sans garniture. Leurs beaux cheveux étaient simplement et cependant élégamment arrangés sous un petit chapeau sans fleurs ni plumes, elles marchaient légèrement sur leurs bottines commodes, leur visage était sérieux, mais reposé et pur. Elles passèrent comme un rayon dans la cohue des velours fanés et une larme me monta aux yeux. Je les reconnais, j'avais eu l'honneur de leur redire qu'elles possédaient une âme immortelle.⁴⁷⁸

Ces filles sont l'accomplissement parfait de ce que l'école veut réaliser. Elles sont bonnes, simples et pures et témoignent des valeurs catholiques, contrairement aux filles exubéramment vêtues qui ne vont pas à l'école professionnelle de jeunes filles. Fleuriot est même émue en voyant ces filles parfaites.

L'école professionnelle de jeunes filles n'est pas la seule institution éducative où les filles deviennent de bonnes femmes chrétiennes. Il y aussi « l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers⁴⁷⁹ ». Les « Cercles⁴⁸⁰ », comme Fleuriot les appelle aussi, ont les mêmes objectifs que l'école professionnelle : « ramener dans l'atelier la religion, les mœurs, le patriotisme⁴⁸¹ ». Comme l'explique Fleuriot, il existera toujours une différence de classes, une hiérarchie⁴⁸² et donc « la classe dirigeante doit diriger⁴⁸³ ». Il est à la classe dirigeante de guider les ouvriers, d'installer les valeurs catholiques dans la classe ouvrière et d'aider les filles à devenir des femmes ouvrières vertueuses. C'est donc à cette classe que Fleuriot s'adresse dans plusieurs de ses articles.

Un autre exemple d'une institution éducative qui a pour but de former de bonnes femmes sont les écoles ménagères. Zénaïde Fleuriot loue ces institutions, qu'elle juge encore plus importantes que les écoles professionnelles de jeunes filles :

Préparer des ouvrières aussi chrétiennes qu'habiles, dans un certain milieu parisien, c'est certainement sauver beaucoup d'âmes, c'est ennoblir le travail le plus frivole en apparence aussi ; mais créer des ménagères, des femmes habiles dans l'art modeste et indispensable du ménage, c'est consolider la famille, c'est assainir la société, c'est faire reconquérir à la femme son influence légitime sur l'homme, son compagnon.⁴⁸⁴

⁴⁷⁸ *Ibid.*

⁴⁷⁹ Fleuriot, Zénaïde, « Une conférence parisienne », p. 94.

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 93.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 93.

⁴⁸² *Ibid.*, p. 94.

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 94.

⁴⁸⁴ Fleuriot, Zénaïde, « Les Écoles ménagères », p. 315.

Les écoles ménagères aident à améliorer la société influencée de mauvaises mœurs. On y crée des femmes ménagères parfaites, qui sont indispensables aux yeux de Fleuriot comme nous l'avons vu. De plus, les filles qui y sont éduquées jouent un rôle important dans le projet qui est de redonner une place centrale à la famille dans la société. Pourtant, étant typique du XIX^e siècle selon Rebecca Rogers, l'objectif de l'éducation pour les filles n'est pas d'instruire les filles sur le plan intellectuel.⁴⁸⁵ Fleuriot ne se préoccupe pas de l'instruction intellectuelle des filles. Elle écrit : « On regarde avec respect la ménagère qui serait bien embarrassée de dire qui a inventé l'imprimerie, mais qui n'a aucune tache ni sur ses vêtements ni sur sa conscience.⁴⁸⁶ » Comme d'autres collègues de son époque, Fleuriot attache seulement de l'importance à l'instruction religieuse et domestique des filles. Cette donnée est assez surprenante, parce que, comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, les romans de Fleuriot contiennent régulièrement des personnages féminins écrivant et qui sont cultivés. Il est alors remarquable que cette caractéristique ne revienne pas dans l'image de la femme idéale de Fleuriot propagée dans ses articles pour *La Semaine des familles*. Ceci a peut-être à faire avec le fait que Fleuriot change sa position sur l'éducation des femmes (qu'elle veut d'abord cultivée) pour se conformer à la société de son époque (la société, en effet, « condamne sans appel la femme savante⁴⁸⁷ »).⁴⁸⁸

Les contributions de Fleuriot à *La Semaine des familles* sur l'éducation des filles reflètent donc clairement les idées du XIX^e siècle, de l'Église et de la presse de l'époque. De nouveau, nous pouvons retrouver le stéréotype de la femme au foyer qui est souvent propagé par la presse d'éducation familiale ainsi que les influences religieuses sur la société et dans la presse. Comme l'explique Françoise Mayeur : « Les filles sont élevées pour le foyer et la vie conjugale.⁴⁸⁹ » Zénaïde Fleuriot y ajoutera probablement que les filles doivent aussi être élevées pour et dans le catholicisme.

La bonne lecture

Comme nous l'avons découvert dans le chapitre précédent sur *La Semaine des familles*, Fleuriot attache beaucoup d'importance à ce que *La Semaine des familles* soit une honnête revue qui propose une lecture exemplaire et édifiante à son public. Par exemple, les articles

⁴⁸⁵ Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, p. 27.

⁴⁸⁶ Fleuriot, Zénaïde, « Les Écoles ménagères », p. 315.

⁴⁸⁷ Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », p. 177.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 177-178, 181.

⁴⁸⁹ Mayeur, Françoise, « L'éducation des filles : le modèle laïque », p. 283.

doivent être appropriés aux jeunes filles et femmes et ne pas les faire « rougir⁴⁹⁰ ». Dans ses articles pour *La Semaine des familles*, Fleuriot parle plusieurs fois des ouvrages qu'elle trouve convenables aux femmes et aux jeunes filles. Pour être ou devenir la femme idéale, il est important que les femmes et les filles lisent de bons ouvrages. C'est pourquoi, dans cette partie, nous regardons ce que Fleuriot écrit sur la lecture des femmes et des filles et ce qu'elle considère comme de la bonne littérature.

Dans un article intitulé « Causerie bibliographique », Zénaïde Fleuriot recommande des livres à son lectorat (féminin).⁴⁹¹ Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, l'Église et les catholiques fondent des associations pour exercer une influence sur les lecteurs et pour combattre la « mauvaise » littérature. Par exemple, la congrégation de l'Index à Rome interdit certains ouvrages aux catholiques et l'Œuvre des bons livres compose un « réseau de dépôts⁴⁹² » de bons livres catholiques.⁴⁹³ En recommandant de « bons » livres à son lectorat, Fleuriot fait la même chose que l'Église et elle respecte et exécute les souhaits du clergé. De plus, en proposant de « bons » ouvrages, elle protège son lectorat des « mauvais » livres.

Les ouvrages que Fleuriot recommande sont des « livres qui devaient à coup sûr les [les lecteurs] instruire, les intéresser ou simplement les distraire⁴⁹⁴ ». Regardons alors la façon dont Fleuriot recommande des ouvrages et quels types d'ouvrages elle recommande. D'abord, elle déclare connaître « toutes les délicatesses de mes lectrices⁴⁹⁵ » avant d'énumérer des livres appropriés aux filles. Ainsi, elle recommande *Hasards de la vie* (trad. X. Marmier), *Mariages dangereux* (Anaïs Ségalas) et *Geneviève* (Marie Nettement). Elle souligne pourtant que les deux premiers livres ne sont appropriés « qu'aux pères et aux jeunes gens⁴⁹⁶ » et par conséquent pas aux jeunes filles. Fleuriot parle aussi du livre *Geneviève* qu'elle recommande à toutes les filles et femmes « qui ne font pas leur lecture ordinaire des livres dits à sensation⁴⁹⁷ », ainsi que de *Margaret la Transplantée* et *Grand Vaincu* qu'elle décrit comme un livre « irréprochable⁴⁹⁸ ».

⁴⁹⁰ Fleuriot, Zénaïde, « Actualité », p. 3.

⁴⁹¹ Fleuriot, Zénaïde, « Causerie bibliographique », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 20, 17 août 1878, p. 311-312.

⁴⁹² Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 71.

⁴⁹³ Mollier, Jean-Yves, « Préface », p. 9 ; Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, p. 71, 103, 21-22, 29-30, 33-35, 43-44.

⁴⁹⁴ Fleuriot, Zénaïde, « Causerie bibliographique », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 20, 17 août 1878, p. 311.

⁴⁹⁵ *Ibid.*

⁴⁹⁶ *Ibid.*

⁴⁹⁷ *Ibid.*

⁴⁹⁸ *Ibid.*

Il est intéressant que Zénaïde Fleuriot distingue dans ses recommandations des livres pour les hommes, les femmes, les enfants, les filles etc. Les livres qu'elle recommande ne conviennent pas toujours à tout le monde. Ainsi, quand elle parle par exemple du livre *Les Utopies et les Réalités de la question sociale*, elle souligne qu'il s'agit d'un ouvrage pour les « hommes sérieux⁴⁹⁹ ». Celui-ci n'est donc pas un livre approprié à son lectorat féminin. Cependant, elle fait aussi une recommandation pour la jeunesse et plus spécifiquement pour les jeunes filles. Le livre *Choix d'Entretiens, de Lettres et de Maximes* de madame de Maintenon est un livre qui

est plein d'esprit, de bon sens, et devrait faire partie de toute bibliothèque de jeune fille. La doctrine en est sûre, le style excellent, et l'on doit remercier les personnes qui prennent quelque souci d'offrir à la jeunesse actuelle ces solides enseignements puisés dans notre glorieux passé.⁵⁰⁰

Les ouvrages lus par les filles doivent donc respecter un certain nombre de critères formulés par Fleuriot (l'esprit, le bon sens) et instruire la jeune fille. Selon Lucie Barette, cette perspective est courante au XIX^e siècle. La littérature doit être utile : « la fiction doit servir la morale et relayer le modèle féminin prescrit⁵⁰¹ ». Le livre de madame de Maintenon semble répondre à ces exigences.

La notion que pas tous les livres sont appropriés aux jeunes filles est aussi présente dans l'article « Christophe Colomb » dans lequel Fleuriot parle d'un livre qui vient de paraître sur cet aventurier qui selon elle est « au-dessus de toutes les critiques et de tous les partis⁵⁰² ». Ce livre sur Christophe Colomb est une exception à la règle, parce qu'il convient à tout le monde, y inclus la jeune fille :

Ce beau livre, si intéressant à tous les points de vue, a de plus de l'avantage de pouvoir être mis en toutes les mains. C'est un des rares ouvrages sur lesquels se concentrent non-seulement les plus vifs rayons de la vie intellectuelle, mais encore les plus saintes émotions de l'âme.

C'est le livre du penseur, du savant, du géographe, de l'astronome, et cependant la jeune fille peut sans crainte en feuilleter les pages de ses mains pures.⁵⁰³

⁴⁹⁹ Fleuriot, Zénaïde, « Bibliographie », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 5, 29 avril 1876, p. 75.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 75-76.

⁵⁰¹ Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, p. 37.

⁵⁰² Fleuriot, Zénaïde, « Christophe Colomb », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 42, 18 janvier 1879, p. 664.

⁵⁰³ *Ibid.*

Ici, Fleuriot semble impliquer que normalement les livres sur les sciences ne sont pas appropriés aux filles. Ce livre-ci est l'exception parce qu'il a une influence positive sur l'âme. Il reflète donc probablement la morale religieuse que Fleuriot considère comme étant tellement importante. Autrement dit, les livres pour les filles doivent être bénéfiques pour l'âme afin de leur apporter quelque chose de bien. Pour souligner les qualités exceptionnelles du livre, Fleuriot conclut l'article en écrivant : « Il n'y a vraiment pas cette année de plus beau livre d'étrennes à offrir aux familles d'où la vie intelligente n'est pas exilée.⁵⁰⁴ »

Fleuriot recommande bien d'ouvrages aux femmes et aux filles, mais il n'y a qu'un livre parfait qui dépasse tous les autres : la Bible. Les femmes idéales la lisent toutes. Les autres ouvrages recommandés par Fleuriot contribuent certes à la formation d'une fille qui deviendra une bonne femme, mais la Bible est « d'une élévation incomparable⁵⁰⁵ ». Par conséquent, quand Fleuriot décrit une gravure dans l'article « La Lectrice », elle est agréablement surprise par le livre que la lectrice dans l'image est en train de lire. Fleuriot explique :

Oh ! jeune fille, on le voit bien, vous ne lisez pas sur les bords de la Seine ; ce ne sont pas les feuilles volantes, toutes remplies de sottises et des faussetés du jour, qui occupent les heures sérieuses de votre vie. Non, quand votre esprit veut se distraire, se nourrir, s'éclairer, vous n'avez pas sous la main un livre frivole ou scandaleux ; vous avez *l'Ancien et le Nouveau Testament*, et c'est là que vous alimentez le foyer d'idées qui est en vous !⁵⁰⁶

La lectrice dans la gravure ne lit pas un livre insignifiant, mais un ouvrage qui ne contient que de vérités et dans lequel on trouve les idées les plus bénéfiques. La lecture du Testament est la chose plus utile pour devenir une femme idéale.

⁵⁰⁴ *Ibid.*

⁵⁰⁵ Fleuriot, Zénaïde, « La Lectrice », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 48, 2 mars 1878, p. 754.

⁵⁰⁶ *Ibid.*

Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons étudié l'image de la femme idéale dans les contributions de Zénaïde Fleuriot à *La Semaine des familles*. En nous concentrant sur cette revue de la presse d'éducation familiale, et sur Zénaïde Fleuriot, une écrivaine célèbre dans le domaine de la littérature pour la jeunesse au XIX^e siècle, nous avons pu faire une étude de cas intéressante sur la presse destinée aux femmes et aux enfants pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Le fait que nous nous soyons concentrée sur les contributions de Zénaïde Fleuriot lors de sa direction de *La Semaine des familles* (1874-1879) s'est avéré être une démarche fructueuse. Les articles de Fleuriot donnent en effet une image claire des idées qui sont courantes dans la presse d'éducation familiale au XIX^e siècle.

D'abord, nous avons essayé de donner un aperçu de la presse au XIX^e siècle. Nous avons vu que le siècle est une période avec beaucoup de développements dans le domaine de la presse. Par conséquent, les revues et les journaux pour des publics ciblés prospèrent. La presse d'éducation familiale, s'adressant notamment aux femmes et aux enfants, connaît un grand succès. Pourtant, elle témoigne également des idées typiques de la société du XIX^e siècle. Par exemple, elle propage des images stéréotypées de la femme, la religion et la morale y jouent un rôle important et la femme-journaliste rencontre des difficultés à faire carrière. La presse d'éducation familiale témoigne souvent d'une sexuation. L'Église se mêle également dans la presse d'éducation familiale. Les catholiques y propagent des idées conservatrices et mettent en avant une moralité chrétienne stricte. Cette influence catholique sur la presse d'éducation familiale mène cependant aussi à la prospérité de cette presse. À la fin du premier chapitre, nous avons également brièvement parlé de l'éducation des filles et du rôle de l'Église dans cette éducation où nous voyons de nouveau que la moralité et les principes chrétiens dominent. Les filles sont élevées pour devenir de bonnes femmes au foyer.

Dans le deuxième chapitre, nous avons esquissé la vie de Zénaïde Fleuriot. Elle grandit dans une famille catholique et le catholicisme reste important dans toute sa vie. Fleuriot commence à écrire des romans pendant qu'elle est préceptrice chez la famille de Kerever. Ses romans, signés d'abord Anne Ediane, ont rapidement un grand succès et Fleuriot gagne plusieurs prix littéraires. Elle rencontre aussi Alfred Nettement qui l'introduit dans le monde journalistique et la laisse entrer dans les colonnes de *La Semaine des familles*. Pendant sa vie, Fleuriot rencontre plusieurs personnes notables avec qui elle se lie d'amitié. Par exemple, elle est proche de la famille Lecoffre, de la princesse de Sayn-Wittgenstein et de Juliette de Robersart. Aujourd'hui, Fleuriot est surtout connue pour ses romans destinés à la

jeunesse où la morale religieuse et la famille jouent un rôle important. Avec ses romans, Fleuriot vise à instruire les jeunes filles et femmes, et elle leur donne des modèles à suivre. Nous avons découvert qu'il y a d'autres aspects de la carrière de Fleuriot qui sont beaucoup moins connus. Ainsi, elle s'engage pour l'éducation pour les filles et elle a une carrière journalistique non négligeable. Fleuriot travaille pour plusieurs revues et journaux, comme *L'Ouvrier*, *La Mode illustrée* et bien sûr *La Semaine des familles* dont elle est directrice pendant plusieurs années. Pour combler cette lacune dans la carrière journalistique de Fleuriot, nous nous sommes concentrée sur ses activités au sein de *La Semaine des familles*.

Dans le troisième chapitre, nous avons étudié *La Semaine des familles*, et plus précisément, son objectif, son contenu et son public. Ainsi, nous avons découvert que *La Semaine des familles* souhaite instruire et amuser son lectorat, tout en respectant la morale et la religion. La revue n'offense personne et peut être lue par tous. Elle essaie aussi de lutter contre la mauvaise littérature, les mauvaises mœurs et appelle ses lecteurs à faire la même chose et de ne pas laisser corrompre leurs âmes. Les articles de *La Semaine des familles* traitent des sujets divers. Ainsi, on retrouve les rubriques suivantes : (1) Religion, Philosophie et Études de mœurs, (2) Sciences et Arts, (3) Histoire et Voyages, (4) Critique, (5) Romans, Contes et Nouvelles, (6) Poésie, (7) Variétés. Surtout la religion est omniprésente dans *La Semaine des familles*. La rédaction la respecte et la propage. Zénaïde Fleuriot se concentre souvent sur le désir d'offrir une bonne lecture au lectorat. *La Semaine des familles* publie des articles qui ne choquent pas son lectorat, mais propose des articles appropriés aux femmes et aux filles. Selon Fleuriot, la littérature est une arme puissante et elle ne doit pas être utilisée de façon malveillante. Bien que la rédaction de *La Semaine des familles* revendique que la revue est une revue pour toute la famille, les idées propagées dans la revue semble indiquer autrement. *La Semaine des familles*, comme maintes autres revues de la presse d'éducation familiale, semble s'adresser surtout aux femmes et aux filles auxquelles elle propose une lecture appropriée (voire témoignant de la morale religieuse).

Finalement, dans le quatrième chapitre, nous avons étudié la figure de la femme idéale dans les contributions de Zénaïde Fleuriot à *La Semaine des familles* dans la période pendant laquelle Fleuriot a été directrice de la revue. D'abord, nous avons vu que Fleuriot décrit la femme idéale comme une croyante ayant de bonnes valeurs morales. Fleuriot a les femmes religieuses en grande estime et elle respecte les femmes qui défendent le catholicisme. La femme idéale se dévoue complètement à la religion catholique et remplit sa mission en tant que militante chrétienne. Les femmes et les filles qui se dédient de cette façon à la religion catholique seront récompensées selon Fleuriot.

Ensuite, nous avons abordé une autre caractéristique de la femme idéale aux yeux de Fleuriot. La femme idéale ne se consacre pas seulement à la religion, mais aussi à la famille et à la vie domestique. La femme parfaite est une femme au foyer qui orne la maison. Elle est une ménagère, car les femmes ménagères sont indispensables dans la famille. La femme s'occupe de toutes les tâches domestiques et les fait avec plaisir. Elle existe pour plaire à son mari. La femme idéale dévouée à la famille est bien sûr aussi mère. Elle est proche de la nature, tout comme son enfant. Elle ne s'occupe que de son enfant. C'est à la mère de former de bons citoyens et si ses enfants ne deviennent pas de bonnes femmes et de bons hommes, c'est un reflet de son échec. L'Église propose aux femmes un modèle parfait à suivre. Elle élève des enfants dans la pureté et avec des principes chrétiens.

Puis, nous avons regardé les exemples des bonnes femmes que Fleuriot donne à son lectorat comme modèles à suivre. Elle discute par exemple les religieuses qui se livrent au catholicisme et à la charité. Fleuriot propose aussi des personnages fictifs comme modèles exemplaires. Ainsi, elle crée Hélène, une jeune fille pure qui est hantée par sa conscience et qui confesse son secret à sa grand-mère. Comme l'indique Fleuriot, Hélène et son dévouement religieux servent comme exemple à suivre. Fleuriot propose aussi à son lectorat féminin des personnes historiques et bibliques comme modèles à imiter. Par exemple, elle met la Vierge Marie en avant comme femme idéale témoignant de dévouement chrétien et elle mentionne aussi Jeanne d'Arc, héroïne parfaite du catholicisme.

De plus, pour mieux répondre à la question centrale, nous avons aussi analysé ce que Fleuriot écrit qu'une femme ne doit surtout pas faire. Fleuriot critique à plusieurs reprises l'ouvrière trop individuelle. Cette ouvrière est vaniteuse et ne prête attention qu'à elle-même. Elle est une menace pour le foyer et pour la société en général. Les filles vaines et paresseuses ne finissent pas bien. Certaines femmes abandonnent même la religion et s'occupent de la politique. Elles quittent la sphère privée et rentrent dans la sphère publique. Ce type de femmes est le plus dangereux selon Fleuriot.

Finalement, nous avons regardé les manières que Fleuriot propose pour devenir une femme idéale ou pour créer des femmes idéales. Premièrement, l'éducation joue un rôle important. Il existe des institutions d'éducation pour les filles qui aident à créer des femmes parfaites. Par exemple, Fleuriot parle des écoles professionnelles de jeunes filles et des écoles ménagères. Les filles y sont élevées selon des principes chrétiens et de bonnes valeurs morales (issues de la religion). Elles sont élevées pour devenir de bonnes femmes au foyer. De cette façon, la société témoignant de mauvaises mœurs peut être améliorée et la famille y

gagne une place importante. Pourtant, comme les filles sont élevées pour la vie privée, l'instruction intellectuelle n'est pas considérée comme un élément important.

Deuxièmement, la lecture est aussi fondamentale pour les femmes et les filles. Fleuriot propose dans plusieurs contributions à *La Semaine des familles* des ouvrages appropriés aux filles et aux femmes. Pour devenir une femme idéale, il est en effet important que les femmes et les filles lisent de bons ouvrages. Pas tous les ouvrages conviennent à tout le monde selon Fleuriot. Certains sont seulement appropriés aux hommes et pas aux filles. Les ouvrages pour les filles doivent témoigner d'une exemplarité afin d'instruire la jeune fille. Ils ne doivent pas offenser les âmes délicates des filles. Cependant, il n'y a, évidemment, qu'un livre parfait selon Fleuriot : la Bible. Les femmes et les filles tout à fait idéales lisent le Testament. Dans cet ouvrage se trouvent les idées les plus importantes et en lisant cet ouvrage, les femmes et les filles apprennent le plus et deviennent des femmes idéales.

Bien sûr, il y a encore beaucoup d'autres pistes pour des recherches futures. *La Semaine des familles* n'est pas la seule revue (catholique) de la presse d'éducation familiale et Zénaïde Fleuriot n'est pas la seule écrivaine et journaliste dans ce domaine, ni la seule qui met en avant une certaine image de la femme idéale. La presse d'éducation familiale, la presse pour des publics spécifiques et les femmes-journalistes au XIX^e siècle sont des domaines qui méritent d'être recherchés davantage. Il serait intéressant d'étudier d'autres femmes-journalistes ou d'autres revues de la presse d'éducation familiale de l'époque. On pourrait par exemple prendre une autre revue ou un autre journal pour lequel Fleuriot a travaillé, comme par exemple *La Semaine des enfants* ou *Le Journal des Demoiselles*. Là aussi, le terrain est plus ou moins inexploré.

Pour ce qui est de *La Semaine des familles*, il existe là aussi encore beaucoup de possibilités pour des recherches. Ainsi, on pourrait étudier le début de *La Semaine des familles* sous la direction d'Alfred Nettement. Comment la revue a-t-elle atteint son succès ? Il serait aussi d'intéressant de faire une recherche sur les collaborateurs différents qui ont travaillé pour la revue. Qui sont ces personnes ? Est-ce que les collaborateurs étaient déjà connus avant leur travail pour *La Semaine des familles* ? De plus, on pourrait aussi étudier un autre aspect de la carrière de Zénaïde Fleuriot au sein de *La Semaine des familles*. Par exemple, on pourrait faire une étude sur les romans qu'elle publie en feuilleton dans *La Semaine des familles*. Est-ce que ces romans sont d'abord publiés sous forme de livre et puis dans la revue, ou est-ce que c'est plutôt l'inverse ? En bref, il y a beaucoup de possibilités pour des recherches dans le domaine de la presse d'éducation familiale, pour les femmes-

journalistes, sur *La Semaine des familles* et même sur l'écrivaine Zénaïde Fleuriot. Il s'agit de domaines et de sujets généralement peu étudiés et notre travail en fin de compte ne gratte que la surface.

Remerciements

Van februari 2023 tot en met juni 2023 heb ik mij beziggehouden met het schrijven van een scriptie over het beeld van de vrouw in de artikelen van Zénaïde Fleuriot geschreven voor *La Semaine des familles* in de periode dat zij directrice is van dit weekblad. Het werken aan mijn scriptie heb ik niet alleen gedaan. Ik heb hulp en ondersteuning gehad van meerdere personen die ik in dit dankwoord graag wil bedanken.

Ten eerste wil ik graag mijn scriptiebegeleider Marc Smeets bedanken. Bedankt voor de hulp bij het vinden van een scriptieonderwerp, voor de fijne en betrokken begeleiding, de goede adviezen en de uitgebreide feedback op de stukken voor mijn scriptie. Ik heb door de gesprekken en feedbackmomenten met mijn begeleider veel geleerd over onder andere academisch schrijven en hiervoor ben ik hem zeer dankbaar. Bovendien wil ik ook Maaïke Koffeman bedanken voor haar bereidheid en enthousiasme om de tweede lezer van deze masterscriptie te zijn.

Graag bedank ik ook mijn vrienden en familie die mij tijdens het schrijven van deze scriptie hebben ondersteund. Bedankt voor het aanhoren van mij als ik het weer eens over mijn scriptie had en bedankt voor al jullie goede adviezen.

Bibliographie

Littérature

- Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007.
- Barette, Lucie, *Corset de papier, Une histoire de la presse féminine*, Paris, Éditions divergences, 2022.
- Béhotéguy, Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du pouvoir », *La Littérature en bas-bleus, Tome II, Romancières en France de 1848 à 1870*, dir. Andrea del Lungo et Brigitte Louichon, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 167-184.
- Bohac, Barbara, « La représentation de la femme dans *La Dernière Mode* de Stéphane Mallarmé », *Féminin / masculin dans la presse du XIX^e siècle*, dir. Christine Planté & Marie-Ève Thérénty, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022, p. 117-128.
- Cadène, Nicole, « La broderie sur l'étendard. Les femmes face au modèle de Jeanne d'Arc, XIX^e-XX^e siècle », *De Domrémy... à Tokyo : Jeanne d'Arc et la Lorraine*, 2012, Vaucouleurs, Domrémy, France, p. 1-11, consultable sur <https://shs.hal.science/halshs-02070120>.
- Calderone, Amélie, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », *Les Voix du lecteur dans la presse française du XIX^e siècle*, dir. Valérie Stiénon & Élina Absalyamova, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2018, p. 1-16, consultable sur <https://shs.hal.science/halshs-01695618>.
- Caspar, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 1 A-C, Paris, Éditions du CNRS, 1981.
- Caspar, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 2 D-J, Paris, Éditions du CNRS, 1984.
- Caspar, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 3 K-R, Paris, Éditions du CNRS, 1986.
- Caspar, Pierre, *La Presse d'éducation et d'enseignement. XVIII^e siècle – 1940. Répertoire analytique*, Tome 4 S-Z, Paris, Éditions du CNRS, 1991.
- Charle, Christophe. « Méthodes historiques et méthodes littéraires, pour un usage croisé », *Romantisme*, vol. 143, n° 1, 2009, p. 13-29. <https://doi.org/10.3917/rom.143.0013>.
- De Giorgio, Michela, « La bonne catholique », *Histoire des femmes en Occident IV : Le XIX^e siècle*, dir. Geneviève Fraisse & Michelle Perrot, Paris, Perrin, 2002, p. 203-239.

Delattre, Alexandra, « La pureté impossible. Le monde catholique face au roman honnête », *Romantisme*, vol. 165, n° 3, 2014, p. 21-30. <https://doi.org/10.3917/rom.165.0021>

Fleuriot-Kerinou, Francis, *Zénaïde Fleuriot : sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, Paris, Librairie Hachette et C^{le}, 1897.

Grosselin, Alexis, « Nouvelles diverses », *Le Siècle*, 5 avril 1859, p. 3.

Guillaume, Isabelle, « Joséphine-Blanche Colomb. Les jeunes filles modèles acquièrent une profession », *La Littérature en bas-bleus, Tome III, Romancières en France de 1870 à 1914*, dir. Andrea del Lungo et Brigitte Louichon, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 113-130.

Hourmon, A., « Chronique judiciaire », *Journal des villes et des campagnes*, 24 septembre 1858, p. 6-7.

Marcoin, Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2006.

Marcoin, François (sic.), « La presse enfantine », *La Civilisation du journal : Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa et. al, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 565-572.

Mayeur, Françoise, « L'éducation des filles : le modèle laïque », *Histoire des femmes en Occident IV : Le XIX^e siècle*, dir. Geneviève Fraisse & Michelle Perrot, , Paris, Perrin, 2002, p. 281-301.

Mollier, Jean-Yves, « Préface », *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Loïc Artiaga, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007, p. 9-11.

Perrot, Michelle, *La vie de famille au XIX^e siècle*, Paris, Points, 2015.

Planté, Christine & Thérenty, Marie-Ève, « Introduction », *Féminin / masculin dans la presse du XIX^e siècle*, dir. Christine Planté & Marie-Ève Thérenty, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022, p. 5-35.

Reid, Martine, « Apprendre, instruire », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 45-64.

Reid, Martine, « Dedans et dehors », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 65-97

Robert, Vincent, « Lois, censure et liberté », *La Civilisation du journal : Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa et. al, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 61-95.

Rogers, Rebecca, « Revoir l'histoire de l'éducation sous l'angle du genre : nouvelles perspectives », *Genre & Éducation : Former, se former, être formée au féminin*, dir. Paul

Pasteur et. al, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2009, §1-23, consultable sur <http://books.openedition.org/purh/1712>.

Rogers, Rebecca, *From the Salon to the Schoolroom*, University Park, PA, The Pennsylvania State University Press, 2005.

Sanson, Rosemonde, « La presse féminine », *La Civilisation du journal : Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa et. al, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 523-542.

Savart, Claude, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle : le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985.

Seillan, Jean-Marie, *Le Roman idéaliste dans le second XIX^e siècle. Littérature ou « bouillon de veau » ?*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

Sullerot, Évelyne, *La Presse féminine*, Paris, Armand Colin, 1966.

Thérenty, Marie-Ève, « Le “plafond de verre” des femmes journalistes du XIX^e siècle », *Féminin / masculin dans la presse du XIX^e siècle*, dir. Christine Planté & Marie-Ève Thérenty, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022, p. 337-353.

Thérenty, Marie-Ève, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS Éditions, 2019.

Thérenty, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2007.

Vaillant, Alain, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010.

Sites web consultés

« Cecil Chetwynd Kerr, Marchioness of Lothian », *Wikipedia*, https://en.wikipedia.org/wiki/Cecil_Chetwynd_Kerr,_Marchioness_of_Lothian, consulté le 24 mai 2023.

Musnik, Roger, « Zenaïde Fleuriot (1829-1890) », *Gallica*, s.d., <https://gallica.bnf.fr/blog/20082019/zenaide-fleuriot-1829-1890?mode=desktop>, consulté le 1 février 2023.

« Proverbe », *CNRTL*, <https://www.cnrtl.fr/definition/proverbe>, consulté le 7 juin 2023.

« 19 décembre 1890 : mort de Zénaïde Fleuriot, romancière pour la jeunesse », *La France pittoresque*, 19 décembre 2022, <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article14329>, consulté le 20 juin 2023.

Numéros, prospectus, table des matières et articles journalistiques consultés

De Larrard, Ludovic, « Variétés. La Semaine des familles », *L'Indépendant de la Charente-Inférieure*, 5 janvier 1859, p. 3.

« Faits divers », *Journal des villes et des campagnes*, 6 octobre 1858, p. 3-4.

« La Semaine des familles », *L'Univers*, le 26 septembre 1868, p. 3.

« La Semaine des familles », *La Presse*, le 1 novembre 1871, p. 4.

« La Semaine des familles », *Le Français*, le 5 janvier 1872, p. 4.

Le Figaro, 26 septembre 1858, p. 7.

La Semaine des familles, dir. Alfred Nettement, n° 1, 2 octobre 1858.

La Semaine des familles, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874.

La Semaine des familles, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 20 mars 1879.

La Semaine des familles, éd. Victor Lecoffre, n° 52, 28 mars 1896.

Le Franc, Hyacinthe, « Mlle Zénaïde Fleuriot », *La Semaine des familles*, éd. Victor Lecoffre, n° 41, 10 janvier 1891, p. 641-642.

« Libraire », *Le Tintamarre*, 31 octobre 1858, p. 7.

Nabs, « Chronique », *La Semaine des familles*, éd. Victor Lecoffre, n° 34, 21 novembre 1891, p. 543-544.

« Nouvelles », *Vert-vert*, 31 mars 1859, p. 3.

« Prospectus » (1), *La Semaine des familles*, dir. Alfred Nettement, s.d., p. 1-4.

« Prospectus » (2), *La Semaine des familles*, dir. Alfred Nettement, s.d., p. 1-4.

« Table, par ordre des matières », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 51, 20 mars 1875, p. 827-828.

Contributions de Zénaïde Fleuriot à *La Semaine des familles* (1874-1879)

1874-1875

« Actualité », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874, p. 3-4.

« Les Parisiennes à Notre-Dame », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 4 avril 1874, p. 13-14.

« Les Rogations », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 6, 9 mai 1874, p. 83-86.

« Bigarette », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

I. n° 7, 16 mai 1874, p. 99-123.

II. n° 8, 23 mai 1874, p. 123-127.

III. n° 9, 30 mai 1874, p. 140-142.

- IV. n° 10, 6 juin 1874, p. 147-149.
- V. n° 11, 13 juin 1874, p. 169-172.
- VI. n° 12, 20 juin 1874, p. 179-181.
- VII. n° 13, 27 juin 1874, p. 201-203.
- VIII. n° 14, 4 juillet 1874, p. 218-221.
- IX. n° 15, 11 juillet 1874, p. 235-239.
- X. n° 16, 18 juillet 1874, p. 243-246.
- XI. n° 17, 25 juillet 1874, p. 266-269.
- XII. n° 18, 1 août 1874, p. 276-279.
- XIII. n° 19, 8 août 1874, p. 293-295.
- XIV. n° 20, 15 août 1874, p. 314-317.

« La Foi », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 8, 23 mai 1874, p. 113-115.

« L'Espérance », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 9, 30 mai 1874, p. 129-130.

« La Charité », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 15, 11 juillet 1874, p. 225-229.

« À propos de l'été », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 17, 25 juillet 1874, p. 257-258.

« Les Petits maraudeurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 18, 1 août 1874, p. 279-281.

« La Mort de M. Rio », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 18, 1 août 1874, p. 286.

« La Première confession », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 21, 22 août 1874, p. 321-322.

« Un nouveau livre », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 25, 19 septembre 1874, p. 396-398.

« La Fête des morts », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 32, 7 novembre 1874, p. 503-506.

« Les Dernières fleurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 33, 14 novembre 1874, p. 513-514.

« *Et Verbum caro factum est* », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 39, 26 décembre 1874, p. 617.

« Un coup d'œil sur Londres », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 42, 16 janvier 1875, p. 663-665.

- II. n° 43, 23 janvier 1875, p. 673-675.
- III. n° 44, 30 janvier 1875, p. 689-691.
- IV. n° 45, 6 février 1875, p. 713-715.
- V. n° 46, 13 février 1875, p. 721-722.
- VI. n° 47, 20 février 1875, p. 737-739.
- VII. n° 48, 27 février 1875, 757-761.
- VIII. n° 49, 6 mars 1875, p. 769-772.
- IX. n° 50, 13 mars 1875, p. 790-793.
- X. n° 51, 20 mars 1875, p. 804-806.

1875-1876

« À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 1, 3 avril 1875, p. 3-5.
- II. n° 52, 25 mars 1876, p. 823-824.

« Monsieur Nostradamus », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 1, 3 avril 1875, p. 9-15.
- II. n° 2, 10 avril 1875, p. 28-31.
- III. n° 3, 17 avril 1875, p. 41-43.
- IV. n° 4, 24 avril 1875, p. 53-55.
- V. n° 5, 1 mai 1875, p. 68-70.
- VI. n° 6, 8 mai 1875, p. 88-90.
- VII. n° 7, 15 mai 1875, p. 101-104.
- VIII. n° 8, 22 mai 1875, p. 123-126.
- IX. n° 9, 29 mai 1875, p. 138-140.
- X. n° 10, 5 juin 1875, p. 147-150.
- XI. n° 11, 12 juin 1875, p. 162-165.
- XII. n° 12, 19 juin 1875, p. 187-189.
- XIII. n° 13, 26 juin 1875, p. 195-197.
- XIV. n° 14, 3 juillet 1875, p. 212-214.
- XV. n° 15, 10 juillet 1875, p. 234-238.
- XVI. n° 16, 17 juillet 1875, p. 251-255.
- XVII. n° 17, 24 juillet 1875, p. 267-270.
- XVIII. n° 18, 31 juillet 1875, p. 282-287.
- XIX. n° 19, 7 août 1875, p. 297-300.

- XX. n° 20, 14 août 1875, p. 315-319.
- XXI. n° 21, 21 août 1875, p. 332-335.
- XXII. n° 22, 28 août 1875, p. 339-355.
- XXIII. n° 23, 4 septembre 1875, p. 355-358.
- XXIV. n° 24, 11 septembre 1875, p. 378-382.
- XXV. n° 25, 18 septembre 1875, p. 394-398.
- XXVI. n° 26, 25 septembre 1875, p. 413-414.
- XXVII. n° 27, 2 octobre 1875, p. 420-424.
- XXVIII. n° 28, 9 octobre 1875, p. 435-437.
- XXIX. n° 29, 16 octobre 1875, p. 452-455.
- XXX. n° 30, 23 octobre 1875, p. 467-469.
- XXXI. n° 31, 30 octobre 1875, p. 490-492.

« Le Vaillant petit soldat », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 2, 10 avril 1875, p. 17-18.

« Les Pèlerines », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 6, 8 mai 1875, p. 81-82.

« Une conférence parisienne », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 6, 8 mai 1875, p. 93-94.

« La Veille de la Fête-Dieu », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 9, 29 mai 1875, p. 129-130.

« Disparue ! », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 12, 19 juin 1875, p. 180.

« L'Église du vœu national », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 12, 19 juin 1875, p. 182-183.

« Barba la fileuse », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 17, 24 juillet 1875, p. 257-258.

« La Mer », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 19, 7 août 1875, p. 295-296.

« À la poésie », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 22, 28 août 1875, p. 344-346.

« *De profundis* », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 31, 30 octobre 1875, p. 486.

« L'Échelle de Jacob », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 37, 11 décembre 1875, p. 577-578.

« Notre héroïne », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 39, 25 décembre 1875, p. 609-610.

« Noël », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 40, 1 janvier 1876, p. 625-626.

« 1876 », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 40, 1 janvier 1876, p. 632-634.

« La Charité moderne », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 43, 22 janvier 1876, p. 673-676.

« Un petit rural », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 43, 22 janvier 1875, p. 680-682.

« Un fruit sec », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 49, 4 mars 1876, p. 770-774.
- II. n° 50, 11 mars 1876, p. 797-799.
- III. n° 51, 18 mars 1876, p. 802-804.

1876-1877

« Un fruit sec », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 1, 1 avril 1876, p. 3-5.
- II. n° 2, 8 avril 1876, p. 19-22.
- III. n° 3, 15 avril 1876, p. 33-38.
- IV. n° 4, 22 avril 1876, p. 51-54.
- V. n° 5, 29 avril 1876, p. 66-69.
- VI. n° 6, 6 mai 1876, p. 82-85.
- VII. n° 7, 13 mai 1876, p. 98-103.
- VIII. n° 8, 20 mai 1876, p. 123-127.
- IX. n° 9, 27 mai 1876, p. 140-142.
- X. n° 10, 3 juin 1876, p. 155-158.
- XI. n° 11, 10 juin 1876, p. 171-174.
- XII. n° 12, 17 juin 1876, p. 178-182.
- XIII. n° 13, 24 juin 1876, p. 202-206.
- XIV. n° 14, 1 juillet 1876, p. 213-215.
- XV. n° 15, 8 juillet 1876, p. 227-230.
- XVI. n° 16, 15 juillet 1876, p. 250-252.
- XVII. n° 17, 22 juillet 1876, p. 265-270.
- XVIII. n° 18, 29 juillet 1876, p. 281-287.
- XIX. n° 19, 5 août 1876, p. 291-294.
- XX. n° 20, 12 août 1876, p. 314-318.
- XXI. n° 21, 19 août 1876, p. 332-335.
- XXII. n° 22, 26 août 1876, p. 348-350.

- XXIII. n° 23, 2 septembre 1876, p. 362-365.
- XXIV. n° 24, 9 septembre 1876, p. 377-380.
- XXV. n° 25, 16 septembre 1876, p. 396-398.
- XXVI. n° 26, 23 septembre 1876, p. 403-407.
- XXVII. n° 27, 30 septembre 1876, p. 419-423.
- XXVIII. n° 28, 7 octobre 1876, p. 441-447.
- XXIX. n° 29, 14 octobre 1876, p. 458-463.
- XXX. n° 30, 21 octobre 1876, p. 467-472.
- XXXI. n° 31, 28 octobre 1876, p. 492-495.
- XXXII. n° 33, 11 novembre 1876, p. 525-527.
- XXXIII. n° 34, 18 novembre 1876, p. 540-543.
- XXXIV. n° 35, 25 novembre 1876, p. 547-551.
- XXXV. n° 36, 2 décembre 1876, p. 573-575.
- XXXVI. n° 37, 9 décembre 1876, p. 578-582.
- XXXVII. n° 38, 16 décembre 1876, p. 596-599.
- XXXVIII. n° 39, 23 décembre 1876, p. 611-614.
- XXXIX. n° 40, 30 décembre 1876, p. 628-632.

« Bibliographie », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 5, 29 avril 1876, p. 75-76.

« Le Palais Farnèse », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 8, 20 mai 1876, p. 119-121.

« La Chapelle du Purgatoire », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 32, 4 novembre 1876, p. 509-511.

« De l'Esprit pratique », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 39, 23 décembre 1876, p. 620-622.

« Auguste Le Pas », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 42, 13 janvier 1877, p. 668-669.

1877-1878

« Un tableau religieux », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 2, 14 avril 1877, p. 24-25.

« Un enfant gâté », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

I. n° 3, 21 avril 1877, p. 41-47.

II. n° 4, 28 avril 1877, p. 60-62.

- III. n° 5, 5 mai 1877, p. 74-78.
- IV. n° 6, 12 mai 1877, p. 89-94.
- V. n° 7, 19 mai 1877, p. 108-110.
- VI. n° 8, 26 mai 1877, p. 114-116.
- VII. n° 9, 2 juin 1877, p. 139-143.
- VIII. n° 10, 9 juin 1877, p. 153-157.
- IX. n° 11, 16 juin 1877, p. 171-174.
- X. n° 12, 23 juin 1877, p. 188-191.
- XI. n° 13, 30 juin 1877, p. 199-203.

« La Résistance », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 4, 28 avril 1877, p. 49-50.

« La Conférence au village », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 6, 12 mai 1877, p. 81-82.

« Au mois de mai », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 8, 26 mai 1877, p. 113-114.

« Causerie », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 12, 23 juin 1877, p. 182-183.

« Les Danseurs bretons », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 15, 14 juillet 1877, p. 225-226.

« La Justice outragée », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 16, 21 juillet 1877, p. 241-242.

« Jeanne d'Arc », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 19, 11 août 1877, p. 289.

« Les Pêcheuses », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 23, 8 septembre 1877, p. 353.

« Un accès de dépit », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 24, 15 septembre 1877, p. 379-382.
- II. n° 25, 22 septembre 1877, p. 394-398.
- III. n° 26, 29 septembre 1877, p. 404-408.
- IV. n° 27, 6 octobre 1877, p. 426-428.
- V. n° 29, 20 octobre 1877, p. 460-462.
- VI. n° 30, 27 octobre 1877, p. 468-471.
- VII. n° 31, 3 novembre 1877, p. 483-486.

« Concert religieux », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 38, 22 décembre 1877, p. 593-594.

« Les Fourneaux économiques », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 41, 12 janvier 1878, p. 648-650.

« La Mort du pape », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 46, 16 février 1878, p. 721.

« La Lectrice », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 48, 2 mars 1878, p. 753-754.

« Le Règne de Pie IX », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 49, 9 mars 1878, p. 773-778.

« L'Entrée à la ville », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 51, 23 mars 1878, p. 801-802.

« Léon XIII », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 51, 23 mars 1878, p. 810.

« À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 51, 23 mars 1878, p. 816.

« Avis aux lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 30 mars 1878, p. 824.

1878-1879

« Retour du marché », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 1, 6 avril 1878, p. 1-2.

« Roi ou mendiant », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 2, 13 avril 1878, p. 17-18.

« Raoul Daubry, chef de famille », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 7, 18 mai 1878, p. 98-101.
- II. n° 8, 25 mai 1878, p. 113-117.
- III. n° 9, 1 juin 1878, p. 133-138.
- IV. n° 10, 8 juin 1878, p. 154-156.
- V. n° 11, 15 juin 1878, p. 167-174.
- VI. n° 12, 22 juin 1878, p. 183-188.
- VII. n° 13, 29 juin 1878, p. 197-200.
- VIII. n° 14, 6 juillet 1878, p. 210-213.
- IX. n° 15, 13 juillet 1878, p. 228-232.
- X. n° 16, 20 juillet 1878, p. 246-250.
- XI. n° 17, 27 juillet 1878, p. 261-264.
- XII. n° 18, 3 août 1878, p. 274-276.

- XIII. n° 19, 10 août 1878, p. 290-294.
- XIV. n° 20, 17 août 1878, p. 316-318.
- XV. n° 21, 24 août 1878, p. 323-325.
- XVI. n° 22, 31 août 1878, p. 337-340.
- XVII. n° 23, 7 septembre 1878, p. 354-357.
- XVIII. n° 24, 14 septembre 1878, p. 372-374.
- XIX. n° 25, 21 septembre 1878, p. 386-388.
- XX. n° 26, 28 septembre 1878, p. 403-404.
- XXI. n° 27, 5 octobre 1878, p. 426-431.
- XXII. n° 28, 12 octobre 1878, p. 436-439.
- XXIII. n° 29, 19 octobre 1878, p. 452-455.
- XXIV. n° 30, 26 octobre 1878, p. 466-469.
- XXV. n° 31, 2 novembre 1878, p. 481-486.
- XXVI. n° 32, 9 novembre 1878, p. 498-504.
- XXVII. n° 33, 16 novembre 1878, p. 514-519.
- XXVIII. n° 34, 23 novembre 1878, p. 530-535.
- XXIX. n° 35, 30 novembre 1878, p. 546-549.
- XXX. n° 36, 7 décembre 1878, p. 563-568.
- XXXI. n° 37, 14 décembre 1878, p. 578-583.
- XXXII. n° 38, 21 décembre 1878, p. 596-600.

« L'Exposition universelle », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 7, 18 mai 1878, p. 103-106.

« Causerie bibliographique », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot

- I. n° 20, 17 août 1878, p. 311-312.
- II. n° 37, 14 décembre 1878, p. 584-585.
- III. n° 38, 21 décembre 1878, p. 600-602

« Les Écoles ménagères », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 20, 17 août 1878, p. 315-316.

« Une chevalière de la Légion d'honneur », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 29, 19 octobre 1878, p. 457-458.

« Le Purgatoire », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 32, 9 novembre 1878, p. 506.

« Maison anglaise », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 41, 11 janvier 1879, p. 648-649.

« Christophe Colomb », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 42, 18 janvier 1879, p. 664.

« L'Église Saint-Roch », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 44, 1 février 1879, p. 689-690.

« À nos lecteurs », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 49, 8 mars 1879, p. 782.

« Dernière réponse », *La Semaine des familles*, dir. Zénaïde Fleuriot, n° 52, 29 mars 1879, p. 821-822.